FEB 26 1918

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Pages
mes Bryce.	*Réflexions d'un Historien sur la Guerre.*	5
yriam Harry.	*Siona chez les Barbares* (1re partie).	22
rnest Lavisse. . . .	*Seconde Lettre à une Normalienne*	65
arcel Prévost.	*D'un "P. C. de C. A." (Ba aille de l'Ailette).* — II.	75
eorges de Porto-Riche.	*Le Marchand d'Estampes* (Acte II).	105
*.	*Lettres sur la Réforme gouvernementale.* — III.	140
ené Milan	*Les Vagabonds de la Gloire* (3e série). — I.. .	161
ierre de Nolhac. . . .	*Vers pour la Patrie.*	190
seph Vassal	*Salonique.*	194
.F. Gautier	*Le Front anglais en Égypte et en Palestine.* .	202

Copyright 1917, *Revue de Paris.*

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1918

LIVRES NOUVEAUX

L'ODYSSÉE D'UN TRANSPORT TORPILLÉ,
par **Y...**

Nos lecteurs n'ont pas oublié le succès qu'obtint dans cette Revue *l'Odyssée d'un Transport torpillé*, succès récemment consacré par le grand prix de *Fémina-Vie Heureuse*; ils n'ont pas oublié non plus combien d'obstacles furent mis à la publication de cette œuvre trop critique et trop vraie. De retentissants débats parlementaires ont justifié depuis le cri d'alarme jeté par l'officier du *Pamir*; la menace de la guerre sous-marine a été enfin reconnue et combattue, et *l'Odyssée d'un Transport torpillé* a pu paraître en librairie dans son texte intégral. Écrites à bord d'un « cargo », d'août 1914 à février 1917, ces lettres notent au jour le jour ce qu'il advint pour les Alliés de la sécurité de la navigation. Débraillées, truculentes, comme du Rabelais, elles s'enchaînent en un récit instinctivement composé et gradué; mais leur charme prenant, ce qui en fait une rareté littéraire, c'est leur souple spontanéité, c'est ce qu'elles révèlent de fraîcheur et de force qui s'ignore.

LE PANSLAVISME ET L'INTÉRÊT FRANÇAIS,
par **Louis Léger.**

De longues années de recherches ont donné à l'auteur une compétence notoire en matière d'études slaves. L'ouvrage qu'il publie aujourd'hui est un tableau d'ensemble fort instructif, une étude ethnographique, historique, littéraire des divers groupes slaves et de leurs aspirations communes qui constituent le panslavisme. Il est utile aux Français de connaître les forces latentes que recèle l'Europe orientale — si troublée à l'heure présente — et de se rendre compte qu'elles peuvent être opposées aux entreprises du pangermanisme.

MARIETTE LA LYCÉENNE,
par **Albert Keim.**

Ce petit roman est d'un tour fort agréable, et les lecteurs s'intéresseront certainement à l'écolière que M. Albert Keim nous présente sous les traits d'une vraie jeune fille française, c'est-à-dire tout à la fois espiègle et sincère, délurée et parfaitement honnête. Comme l'héroïne, le livre a une allure de primesaut et un charme fantaisiste.

L'ORAGE SUR LE JARDIN DE CANDIDE,
par **Adrien Bertrand.**

Adrien Bertrand se mourait lentement d'une glorieuse blessure lorsqu'il écrivit ce livre, son dernier. Cela suffit pour que le lecteur aborde avec une pieuse sympathie les pages qu'une telle mort vient de consacrer. Mais l'œuvre est en elle-même, et par sa haute qualité littéraire, digne de toute estime et de tout intérêt. On devine quel est l'effroyable orage qui se déchaîne sur le jardin que Candide cultivait avec philosophie : c'est cette même guerre qui a tué l'écrivain en plein essor. On retrouvera à la suite du *Jardin de Candide* l'*Illusion du préfet Mucius* qui fut si appréciée dans notre *Revue*.

LA MONARCHIE ET LA POLITIQUE NATIONALE,
par **Albert Mathiez.**

Des théoriciens politiques affirment qu'au cours de notre histoire l'intérêt de la monarchie se confondait avec celui de la nation. M. Mathiez, dont on connaît le savoir historique et les convictions, développe la thèse contraire et s'attache à montrer que l'idéal démocratique et l'idéal national unis étroitement, sont pour la France une condition de force.

CE QU'EST LE GERMANISME,
par **Georges Dumesnil.**

C'est le résumé du cours que fit, peu de temps avant sa mort, M. Dumesnil, professeur de philosophie à Grenoble, connu surtout comme écrivain régionaliste. Retraçant à grands traits l'histoire de l'esprit allemand, il le ramène à une sorte d'aspiration permanente vers le néant, qu'il oppose à l'individualisme créateur du génie français. Des notes sur un voyage aux bords de la Moselle complètent la signification patriotique de l'ouvrage.

CHANTS ÉPIQUES,
par **Pierre-Xavier Mayeur.**

Ces poèmes, d'une inspiration ardemment patriotique, ont du souffle et de la force. Ils exaltent les sentiments créés ou ranimés par la guerre, l'élan héroïque ou la stoïque souffrance du soldat, la fierté de la nation qui le respecte et l'admire, l'indignation soulevée en nous par la barbarie destructice de l'ennemi. La facture des vers est d'une netteté classique, et la vigueur de l'expression répond à la flamme intérieure du poète.

RÉFLEXIONS D'UN HISTORIEN

SUR LA GUERRE[1]

L'autorité de M. James Bryce — aujourd'hui vicomte Bryce — n'est guère moindre en France qu'en Grande-Bretagne ou aux États-Unis. Ceux qui ont lu ses grandes études sur le Saint-Empire romain germanique, sur la Démocratie américaine, sur les Républiques de l'Amérique du Sud, savent que cet historien n'est pas seulement un savant. Il n'a rien écrit sur le passé qui ne soit tout pénétré d'un souci constant du présent et de l'avenir. Il est avant tout un homme politique, un philosophe, un moraliste, et, au sens le plus complet et le plus élevé du mot, un homme. Il est l'une des figures les plus achevées de cette haute dignité intellectuelle et morale dont la littérature de langue anglaise offre quelques magnifiques exemples. Deux fois, à un an de distance, dans les discours présidentiels qu'il a prononcés devant l'Académie britannique, il a parlé de la guerre. Il l'a fait avec une hauteur de vues et une noblesse que rien n'égale dans la littérature contemporaine. Il a fait effort pour voir par delà la catastrophe présente, en homme qui veut dominer un moment la tragique souffrance commune et interroger la douloureuse destinée humaine, et qui se demande, à la lumière de l'histoire passée et de l'histoire présente, si les causes de guerre sont éternelles, ou s'il est quelque motif d'espérer. Et cette grave et éloquente méditation s'achève sur un espoir encore fragile et inquiet, mais volontairement confiant, en la petite lueur incertaine et vacillante, annonciatrice de la paix durable entre les nations.

1. Lord Bryce.

328501

AVANT-PROPOS DE L'AUTEUR

Si les pages qui suivent sont offertes au public de France, c'est grâce à l'initiative d'un éminent ami français de l'auteur. Ces allocutions présidentielles furent adressées en 1915 et en 1916 à l'Académie britannique, devant qui, selon une règle constante, il ne sied pas de toucher aux questions de la politique actuelle, soit intérieure, soit extérieure : en conséquence, l'auteur se voyait tenu de taire son propre sentiment sur les causes initiales de la présente guerre, et sur la manière dont elle est conduite par les gouvernements ennemis, quoi qu'il dût lui en coûter de s'abstenir de tout jugement moral. Il s'est donc trouvé contraint de faire effort sur lui-même pour rester calme et impassible devant les terribles événements de l'heure présente et pour en parler comme si déjà ils appartenaient au passé ; il s'est placé, du mieux qu'il a pu, au point de vue de l'historien qui se proposerait, un jour à venir, tout à la fois de décrire les impressions ressenties par les témoins contemporains de ces événements et de discerner dans les événements eux-mêmes les motifs d'action et les tendances qui, depuis qu'il y a des hommes, commandent éternellement la conduite de tout peuple en guerre.

Deux ou trois modifications légères, et qui ne changent rien au fond, ont été introduites dans le texte primitif de ces allocutions, soit pour y apporter plus de clarté, soit parce qu'il s'est produit, depuis qu'elles furent prononcées, des faits qui obligent aujourd'hui à présenter les choses un peu autrement qu'il n'était possible de le faire il y a un an ou deux ans.

I

ALLOCUTION PRONONCÉE LE 30 JUIN 1915

Le compte est si vite fait, cette année, des travaux qui concernent les domaines habituels de notre Académie, que vous attendez sans doute de moi que je vous soumette quel-

ques réflexions touchant la guerre elle-même, les causes qui l'ont amenée, les antagonismes qu'elle a révélés — antagonismes plus profonds qu'on n'était généralement porté à le croire — et les changements qui en seront vraisemblablement la conséquence. Mais, d'autre part, plus d'un d'entre vous n'a pas manqué de sentir — et vous serez sûrement unanimes à reconnaître — combien il est périlleux d'exprimer un jugement public sur les événements des onze mois écoulés, alors qu'on est sous l'influence d'émotions profondes, et qu'on ne possède des choses qu'une connaissance imparfaite. Il n'est personne d'entre nous qui n'ait eu occasion de regretter, en les relisant au bout de quelques années, des paroles écrites dans la chaleur du moment. Le temps modifie nos jugements à mesure qu'il apaise nos passions. Ni les amitiés des nations ni leurs inimitiés ne sont soustraites au changement. Vous vous souvenez qu'Ajax, dans le drame de Sophocle, dit avoir appris « qu'il faut haïr son ennemi comme s'il devait plus tard redevenir notre ami ». Il vaut mieux se garder, dans une allocution adressée à l'Académie, de dire aujourd'hui un seul mot qui soit de nature à causer une peine à l'un quelconque de ses membres, à quelque nation qu'il appartienne, s'il vient à la lire dans dix ans ou dans vingt ans. Les journaux et les brochures polémiques suffiront — et au delà — à attester aux yeux de la postérité les pensées, les imaginations et les passions de l'heure que nous vivons.

Ce qu'il nous est permis de faire — et non sans profit — c'est de fixer et de noter avec tout le calme possible les impressions que déposent en nous les faits qui frappent notre regard et que notre œil observe tandis qu'ils entrent dans le champ de l'histoire. Bien des plumes, au cours des siècles à venir, s'appliqueront aux événements qui ont rempli cette année, et ils fourniront matière à des controverses sans fin. Il serait bon que tout homme qui doit à ses études un tant soit peu de sens historique notât de mois en mois, dans un esprit d'historien, les impressions qu'il a reçues. Que ces impressions soient destinées à être démenties dans l'avenir, ou qu'elles soient au contraire confirmées par les événements ultérieurs, en l'un et l'autre cas leur notation sera d'une égale utilité, car l'historien de demain aura le désir de connaître,

non seulement ce qui s'est passé, mais encore ce que l'on a cru et pensé tandis que les événements se succédaient. Les omissions mêmes ont leur prix. Dans cinquante ans, on sera frappé de l'importance de choses dont les contemporains n'auront pas soupçonné le moins du monde l'intérêt, et l'on se demandera comment ces observateurs ont pu manquer de voir ou de comprendre des faits qui apparaîtront alors dans un vigoureux et éclatant relief.

Laissez-moi donc tenter d'énumérer brièvement, parmi les faits de la situation présente, ceux qui nous frappent surtout, — ceux qui font qu'elle est neuve, et qu'elle est terrible.

***

Le premier fait, c'est l'immense étendue et les dimensions immenses de la guerre. Thucydide a remarqué que les hommes sont toujours portés à considérer la guerre dans laquelle ils sont engagés comme la plus grande qu'on ait jamais vue. Mais cette fois il est positivement évident que le conflit dépasse en grandeur tout ce qu'ont connu nos devanciers. On pouvait le prédire il y a vingt ans, dans l'hypothèse d'une guerre où seraient impliquées à la fois la Russie, l'Allemagne et la Grande-Bretagne, en songeant à l'ampleur des possessions, des prétentions et des ambitions de ces trois empires. Or, la réalité dépasse infiniment toute prévision. Les six grandes puissances d'Europe et quatre puissances de second plan sont engagées dans la guerre. Il en est de même de tout le vieux monde situé hors de l'Europe, à l'exception de la Chine et de la Perse, et des possessions des Pays-Bas et du Portugal. Du nouveau monde, les dominions et les colonies britanniques sont seules à y prendre part, — et cette abstention de l'hémisphère occidental exprime d'une manière frappante à quel point il se tient à l'écart des conflits de notre hémisphère [1].

1. Depuis que ces lignes furent écrites, trois autres puissances européennes y sont entrées, et les colonies portugaises s'y sont trouvées impliquées. (*Note de l'auteur, du 1er novembre* 1916.) — Aujourd'hui les États-Unis, la Chine, le Siam, le Brésil sont engagés à leur tour dans la guerre, qui paraît devoir gagner d'autres États de l'Amérique du Sud et de l'Amérique Centrale. (*Note du* 18 *octobre* 1917.)

Deuxièmement, il faut noter l'action prodigieuse de la guerre sur les nations neutres. Ici encore il était possible de prévoir, sachant quelle extension ont prise les échanges du commerce international, et de quel réseau serré la finance enveloppe le globe entier. Mais ici encore les effets constatés passent toute attente.

Troisièmement, les méthodes et le caractère de la guerre ont subi des changements bien plus considérables qu'à aucune autre époque. Il a fallu beaucoup plus de deux siècles, à dater de l'invention de la poudre à canon, pour que le mousquet et l'artillerie prissent définitivement la place de l'arbalète et de l'armure de défense : la pique longue, après avoir été d'un usage constant durant vingt siècles au moins, fut encore employée à une date aussi rapprochée de nous que l'est la révolte irlandaise de 1798, et même jusqu'au cours de l'insurrection avortée de 1848. Au lieu que la guerre est aujourd'hui tout autre chose qu'elle ne fut dans la campagne de 1870-71, et même lors du conflit russo-japonais de 1904. La chimie a tout transformé en accroissant la portée et la puissance explosive des projectiles, tandis que l'électricité, se passant de fils, fournissait de nouveaux modes de communication non seulement au long des lignes de bataille, mais au travers des territoires ennemis. Et nul n'eût osé rêver d'une guerre aérienne ni d'une guerre sous-marine.

Quatrièmement. — Non seulement les armées l'emportent infiniment par le nombre sur tout ce qu'on avait encore vu, mais le coût de la guerre, proportionnellement au nombre des combattants, est plus élevé qu'à aucun autre moment de l'histoire. On évalue à plus de 250 millions de francs la dépense quotidienne des dix puissances belligérantes d'Europe. A ce taux, leur dépense annuelle ne saurait, au total, être inférieure à 100 milliards de francs. Chiffre minimum, qui sera peut-être largement dépassé : quelques économistes compétents l'évaluent à 125 milliards. De pareils nombres ne confondent guère moins notre imagination que ceux qui expriment les distances de la terre aux étoiles fixes.

Cinquièmement. — Dans chacun des pays en guerre, la nation tout entière prend à la lutte une part plus pleine et plus ardente, avec un sentiment plus fort de son unité, que

dans aucune des guerres antérieures. Au XVIIIe siècle, chez la plupart des nations, ce qui se passait était uniquement l'affaire du souverain et de la classe dirigeante. Tout fut changé par le grand conflit européen qui éclata en 1793. Mais la guerre présente a pris à un tout autre degré qu'aucune autre un caractère national, en ce sens qu'elle a remué de fond en comble les cœurs de chaque peuple dans sa totalité, et qu'elle est poursuivie en tous pays avec une résolution plus implacable. A cet égard, elle rappelle les guerres civiles entre les petites républiques de l'ancienne Grèce et de l'Italie antique, et celles du moyen âge italien.

Sixièmement. — De graves problèmes moraux se sont posés, en des termes plus aigus que jamais. L'État est-il au-dessus de la moralité? La raison de la nécessité militaire — dont l'État lui-même sera naturellement seul juge — l'autorise-t-elle à n'avoir aucun égard pour les droits d'autres États? (Voir chez Thucydide, livre V, 84-113, l'affaire de Melos.)

Septièmement. — On prédisait naguère que l'immensité des intérêts qui se trouveraient impliqués dans un conflit, que la puissance toujours croissante des défenses qui tiendraient une attaque en échec, que la diffusion sans cesse accrue des sentiments pacifiques rendraient dorénavant la guerre impossible : ces prédictions se sont toutes démontrées fausses. — La Sagesse du Sage, qu'en est-il advenu? — Il y a une douzaine d'années, dans un livre qui fit alors grande impression, Jean de Bloch établissait que la difficulté de jour en jour plus grande de conduire des opérations militaires sur une échelle énorme suffirait à décourager toute velléité belliqueuse. Bien des gens estimaient que la haute finance saurait empêcher la guerre. A une date plus récente, un écrivain riche de talent et d'arguments, M. Norman Angell, nous montrait qu'un pays a infiniment plus à perdre à la guerre qu'il ne peut gagner à la victoire. D'autres pensaient que le sentiment de solidarité qui lie entre eux les ouvriers des nations industrielles serait assez fort pour interdire aux gouvernements toute guerre qui ne serait pas rigoureusement défensive. D'autres encore affirmaient que les démocraties sont pacifiques de leur nature, parce que la masse

du peuple paie de son sang, alors que les classes dirigeantes ne paient que de leur argent. — Je ne veux pas dire que tous ces arguments soient faux, mais il est de fait que les forces sur lesquelles ils s'appuient se sont démontrées impuissantes. Pratiquement, la Sagesse du Sage a été confondue, parce que les conducteurs des peuples ont obéi à des motifs tout autres que ceux de la pure raison.

***

Tels sont les faits manifestes et tangibles dont nous avons été les témoins. Arrivons aux réflexions que ces faits suggèrent. Il n'est pas aisé de les énoncer avec le froid et tranquille détachement qui est le devoir idéal de l'historien ; mais il faut faire l'effort de le tenter.

Je veux passer sans m'y arrêter sur la réflexion qui, la première de toutes, s'empara de nos esprits lorsqu'éclata la guerre, et qui persiste en nous comme le fond tenace et sombre sur lequel se détachent ses aspects successifs. Après plus de quarante siècles de civilisation et dix-neuf siècles de christianisme, l'humanité — dans le cas présent, plus de la moitié de l'humanité — règle ses différends par les mêmes moyens qu'à l'âge de pierre. Les armes sont plus variées et plus destructives : elles sont le produit suprême d'une science prodigieusement accrue. Mais l'esprit et les effets sont identiques.

Jamais, en aucun temps, les communications n'ont été aussi aisées, ni les moyens de recueillir et de répandre les informations n'ont été aussi abondants. Et pourtant, combien nous savons peu de choses avec certitude touchant quelques-unes des causes véritables et des circonstances qui ont donné naissance à la guerre ! Les opinions qui ont cours dans les divers pays diffèrent entre elles du tout au tout — pour ne pas dire qu'elles se contredisent. Il en est dont la fausseté est parfaitement démontrable. Même dans les pays neutres, tels que la Hollande, la Suisse et l'Espagne, les divergences sont nettement tranchées, non seulement quant aux droits, mais encore quant aux faits. La nation allemande paraît être aussi unanime à croire qu'elle poursuit une guerre défensive, que les nations française et anglaise le sont à être convaincues

du contraire ; et pour nous, en Grande-Bretagne, si nous voyons clair quant aux points essentiels, il en est plus d'un qui restera obscur de longues années à venir.

Combien est petit, en chaque pays, le nombre des hommes qui tiennent en leurs mains les décisions de guerre ou de paix ! Dans certains des pays qui sont aujourd'hui en guerre, les résolutions finales furent prises par quatre ou cinq personnes à peine, en d'autres, par six ou sept tout au plus. En Grande-Bretagne même, tout dépendit, en fait, de moins de vingt-cinq hommes, car, si l'on fit appel à un petit nombre de personnages étrangers au Cabinet, il s'en faut que tous les membres du Cabinet aient eu un rôle effectif. Sans doute il faut bien tenir compte du sentiment populaire, même dans les États qui sont gouvernés plus ou moins despotiquement. La poignée des gouvernants ne se risquerait pas à aller contre le sentiment ferme et nettement exprimé de la masse du peuple. Mais, dans la réalité, les masses sont conduites par un petit nombre, et leur opinion, surtout à l'heure d'une crise, leur est dictée par l'autorité et les mots d'ordre des quelques hommes auxquels elles sont habituées à donner leur confiance ou à obéir. Et, tout compte fait, la décision vitale, au moment vital, appartient au petit nombre. Si ceux-là avaient décidé autrement qu'ils n'ont fait, la chose ne serait pas arrivée. Quelque chose d'analogue aurait pu arriver plus tard, mais la guerre ne serait pas venue à l'heure où elle est venue, ni de cette manière.

Quelle rapidité dans la marche d'événements gigantesques, quelle promptitude dans des décisions dont la portée est immense ! Au cours des douze journées fatales comprises entre le 23 juillet et le 4 août, pas un instant ne fut donné à la réflexion. Entre sept capitales les télégrammes volaient de l'une à l'autre, en tous sens, comme des flèches rapides qui se croisent en l'air, et il eût fallu une intelligence d'une ampleur et d'une puissance surhumaines pour saisir et embrasser sous tous leurs aspects tous les problèmes soulevés et évoqués, pour prévoir les effets éventuels et les conséquences lointaines de chacune des démarches possibles dans le jeu d'une partie aussi compliquée. Le cerveau d'un César ou d'un Bonaparte eût été inférieur à une pareille tâche. Ici, le télégraphe a agi

dans le sens de la catastrophe. Si les communications s'étaient échangées par le moyen de dépêches écrites, comme c'eût été le cas il y a quatre-vingts ans, il est probable que la guerre eût été évitée.

On a parfois le sentiment que les États modernes ont pris des proportions trop vastes pour les hommes qui ont à charge de gérer leurs destinées. L'humanité croît en volume, en connaissances accumulées, en compréhension des forces naturelles ; mais les intelligences des individus pris un à un ne croissent pas. Le don de saisir et d'évaluer en leur entier la masse infiniment plus grande de données dont il y a lieu de tenir compte, la masse infiniment plus abondante des moyens dont les hommes disposent, la complexité infiniment plus grande des problèmes dont dépend la prospérité ou l'infortune d'un très grand nombre d'êtres humains, — ce don n'a aucune raison de grandir. La disproportion entre les personnes des gouvernants — avec leurs préjugés et leurs inclinations, leurs intérêts égoïstes et leurs vanités — et les conséquences incommensurables qui découlent de leurs volitions individuelles, devient plus saisissante et plus tragique. Les petites cités-républiques de l'antiquité avaient bien leurs avantages. Au moins, si l'une d'entre elles venait à décliner ou à périr, la nation demeurait, et quelque autre ville se mettait à fleurir, pour remplacer celle qui venait de disparaître de la scène. Au lieu qu'à présent d'énormes nations sont concentrées aux mains d'un gouvernement dont elles partagent tout entières les désastres. Un grand État moderne ressemble à un navire géant qui serait construit sans compartiments étanches : vient-il à être mal piloté, il peut arriver qu'il lui suffise, pour périr tout entier, de heurter le moindre écueil.

Combien les peuples modernes, en dépit des moyens d'information extraordinairement abondants dont ils disposent, peuvent néanmoins rester mutuellement ignorants de leurs caractères véritables et de leurs intentions ! Il est clair que chacune des nations qui sont aujourd'hui en guerre s'est fait une idée fausse de ses adversaires, et que sa conduite s'en est fâcheusement ressentie : elle a ignoré leurs pensées intimes, elle s'est méprise sur leur politique. Au temps de la guerre civile des États-Unis, il a été dit que, s'il n'avait pas été pos-

sible de régler pacifiquement les différends, c'était surtout parce que les États du Sud avaient totalement méconnu les États du Nord, et s'étaient obstinés à croire que le Nord se souciait uniquement de l'argent, — et pourtant les uns et les autres étaient membres d'une même République et parlaient une seule et même langue. On ne pouvait sans doute attendre des diverses nations de l'Europe qu'elles eussent l'une de l'autre une connaissance aussi intime, mais du moins était-il permis de penser que leurs relations commerciales, l'activité de la presse et l'immense accroissement numérique des voyages à l'étranger auraient donné à chacune d'elles une estimation plus exacte et plus équitable des dispositions des autres.

***

Depuis Thucydide, les historiens ont accumulé, touchant la manière dont les nations se comportent en temps de guerre, un grand nombre d'observations générales, qui ont pris un relief plus vigoureux à la lumière des faits qui se succèdent sous nos yeux. Je veux en relever quelques-unes, pour indiquer de quelle manière nous pouvons tirer profit des expériences que l'Europe nous fournit en ce moment.

Une nation en danger change de manière d'être. La défense devient la nécessité suprême. A la place du mécanisme habituel du gouvernement surgit une dictature analogue à celle de l'ancienne Rome, alors que vingt-quatre licteurs entouraient le magistrat, et que le veto tribunitien s'effaçait, ainsi que le droit d'appel au peuple. L'intérêt national passe avant toute autre chose. L'opinion publique accepte que les garanties constitutionnelles soient suspendues, et les actes de pouvoir arbitraire, fussent-ils violents, sont accueillis avec faveur, parce qu'on y voit l'indice de la force chez celui qui gouverne. On consent même à ne rien savoir. Toute critique se tait. *Cedit toga armis.* Le soldat se rend au front, parle avec une autorité qui rejette dans l'ombre celle de l'homme politique, est le maître de faire tout ce qu'il déclare nécessaire au salut du pays. Aussi longtemps que ce salut est assuré, tout est permis et concédé, et le succès confère un prestige sans bornes.

A considérer ces choses, on se rend compte à quel point la guerre est un danger pour la liberté, sauf dans les États où une longue tradition a profondément enraciné les mœurs constitutionnelles. Dans la Grèce antique, les séditions frayaient la voie à la tyrannie. Napoléon s'attendait à ce qu'au lendemain de Waterloo le duc de Wellington s'emparât du pouvoir, — et c'est en effet ce qu'aurait pu tenter, après un pareil triomphe, un vainqueur de qualité moins haute que Wellington, s'il n'eût dû rencontrer en travers de son chemin une très vieille monarchie et les siècles d'existence du Parlement. La guerre est l'écueil où se brisent les démocraties. Guerre civile : l'homme qui restaure la paix est acclamé comme le fut Auguste, et il peut arriver que même un Louis-Napoléon soit bien accueilli s'il vient promettant la sécurité à qui possède. Guerre étrangère : l'homme à cheval qui tient l'épée domine de bien haut l'homme à pied qui ne sait que parler et administrer.

Les phénomènes psychologiques qu'avaient notés nos devanciers au spectacle des nations en proie à la guerre ou à la révolution, ont revêtu, eux aussi, dans l'Europe d'aujourd'hui, la réalité saisissante de la vie. Une passion identique s'empare en un moment de chaque citoyen, et, de se savoir commune à d'autres, brûle plus ardente en chacun. On raconte que lorsque les moutons, paissant dispersés sur une montagne, voient approcher un danger, ils se ramassent précipitamment en un troupeau serré, les béliers rangés devant et faisant tête à l'ennemi : tous ne font plus qu'un, âme unique, peur unique, rage de terreur unique. De même, à l'heure du danger, une société humaine sent et agit comme un seul homme. La nation prend une réalité si vivante et si souveraine qu'elle devient à elle-même sa propre et unique loi, et n'a cure de l'opinion des autres nations. L'homme est perdu dans la foule, et la foule sent plus qu'elle ne pense. L'intensité de la passion suspend l'exercice normal de la volonté individuelle, et même de la raison individuelle. La peur et l'anxiété nourrissent le soupçon et la crédulité. Chacun est prêt à admettre le pire de quiconque est suspecté. Ce qu'on nomme la suggestion atteint à un tel degré de puissance qu'un homme dénoncé est, de fait,

un homme condamné. Lavoisier s'entend lire le jugement qui l'envoie à la guillotine : il déclare qu'il est un innocent chimiste ; mais on lui répond que la République n'a que faire des chimistes. Après la mort de Jules César, on arrête Cinna, le poète : il a beau protester qu'il n'est pas Cinna le conspirateur, on le tue pour le nom qu'il porte, et, dans la pièce de Shakespeare, un passant ajoute : « Tue-le pour ses mauvais vers ! » Un nom d'origine étrangère suffit à faire un espion de celui qu'il nomme. Les accusations les plus absurdes trouvent créance. Point de tolérance pour une opinion dissidente : c'est trahir que d'énoncer un jugement qui aille contre le sentiment de tous. Tout hommage rendu au caractère ou même aux dons intellectuels d'un ennemi est ressenti comme une injure. Chacun blâme les sentiments d'humanité qui vont à l'ennemi, sauf lorsqu'on prend la précaution d'user, pour les exprimer, des propres termes de la Sainte Écriture. La flamme jaillissante de la haine atteint non seulement le gouvernement et les armées, mais jusqu'aux citoyens innocents de la nation ennemie. Ces phénomènes psychologiques, constants et depuis longtemps décrits, frappent aujourd'hui plus ou moins le regard chez toutes les nations européennes ; si chez nous, Anglais, ils ont gardé une intensité relativement atténuée, c'est d'abord parce que nous sommes de tempérament froid, et ensuite parce que notre sol n'a pas été foulé par l'envahisseur.

La surexcitation s'étend jusqu'aux émotions de nature religieuse, et il s'en faut qu'elle en développe partout et toujours les formes les plus pures. Dans la plupart des pays en guerre, les esprits très éclairés savent seuls se garder de prétendre à une toute spéciale protection de la divinité, et de donner chaque victoire comme un témoignage de sa particulière faveur. A de pareilles heures, il semble que l'homme moderne retourne aux âges primitifs, quand chaque tribu combattait pour son propre dieu et attendait de lui qu'il combattît pour elle, quand Moab invoquait Chemosch et que Tyr implorait Melkarth. Sans doute, de nos jours, chaque peuple s'empresse d'ajouter que, si la protection divine ne peut manquer de s'étendre sur elle, c'est parce que sa propre cause est la bonne. Mais, comme cette prétention se retrouve

identique chez toutes les nations en présence, il n'y a pas grande différence, en fin de compte, entre notre temps et le temps de Chemosch et de Melkarth. — Chose étrange, le peuple chez qui le fanatisme fut toujours la plus constante et la plus robuste tradition répond aujourd'hui plus faiblement que jamais aux appels à la Guerre Sainte. Pourquoi la guerre présente paraît-elle aux Turcs mahométans moins sainte que les guerres qui leur ont jadis valu leurs conquêtes? Est-ce parce qu'ils ont aujourd'hui des puissances infidèles tout à la fois comme alliées et comme ennemies?

Je m'abstiens — pour les raisons que j'ai indiquées déjà — de relever les autres symptômes qui dénotent un retour aux conditions de la guerre en des temps très anciens. Il y a plus de douceur à noter que jamais on n'a vu brûler d'un plus vif éclat certaines des vertus que suscite la guerre. L'homme n'a dégénéré, sous l'effet de la civilisation, ni dans son corps ni dans l'énergie de sa volonté. La valeur et le sacrifice d'eux-mêmes qu'ont montrés les soldats de toutes nations ont été aussi remarquables qu'ils le furent jamais. La lignée de héros qui va des Thermopyles à Lucknow peut accueillir en frères égaux les combattants de nos jours, et chez ceux qui, demeurés au foyer, ont enduré la perte de fils et de frères plus chers à leurs cœurs que leur propre vie, il y a eu une dignité de patience et une résignation silencieuse qui les met au rang des Stoïciens de Rome ou des Saints du Christianisme.

***

C'est ainsi, et autrement encore, que l'expérience présente illumine maints traits de la nature humaine, vérifie les témoignages portés par l'histoire sur maintes phases de la vie politique ou religieuse de l'humanité. Nous comprenons mieux ce que les nations deviennent aux heures du péril extrême et de l'effort suprême, et ceux d'entre nous qui s'occupent d'histoire auront profit à chercher dans le présent une lumière qui éclaire le passé.

Mais l'avenir nous sollicite bien plus gravement. Chacun de nous sent qu'au lendemain de la guerre nous verrons un monde transformé, sans qu'aucun puisse prédire à coup sûr

ce que sera ce monde nouveau. Nous avons tous notre manière de voir, mais nous savons que ce ne sont là que des rêveries, car les possibles sont innombrables. Pourtant, il est bon que chacun de nous définisse, en ce qui concerne l'avenir, les problèmes qui occupent le plus gravement la pensée de tous et sa propre pensée.

Cette guerre aura-t-elle pour effet de surexciter ou de tempérer l'esprit militaire? Certains estiment que toutes les nations, pour autant que leurs ressources le leur permettront, suivront demain l'exemple des États qui s'étaient préparés puissamment en vue de la guerre, et qu'en tous pays les armées seront plus nombreuses, les flottes plus grandes, les artilleries plus énormes ; si bien qu'au lendemain de la paix, quelle qu'elle soit, après un temps de répit où il reprendrait haleine, le monde verrait s'engager de nouvelles luttes, jusqu'au jour où serait définitivement établie la suprématie d'une nation ou d'une race. — D'autres observateurs, de tempérament plus optimiste, se persuadent que l'humanité, si cruellement blessée dans ses sentiments, saura contraindre les chefs responsables des peuples à trouver, pour rendre impossible toute guerre désormais, des moyens plus efficaces que ne le fut la diplomatie, dont les événements ont rendu manifeste l'impuissance. Ces deux visions d'avenir ont pour elles l'une et l'autre des hommes de culture très large et de jugement robuste ; l'une et l'autre peuvent invoquer de solides raisons.

Non moins certaines sont les conséquences qu'aura la guerre en ce qui regarde le gouvernement et la politique des États en conflit. Une seule chose est hors de doute, c'est que ces conséquences auront une très longue portée. Les hommes qui se piquent de traiter la politique comme une science risquent de se trouver bien à court, en s'apercevant combien l'expérience du passé leur fournit peu de données certaines pour conjecturer ce qu'il adviendra, par exemple, du régime gouvernemental de l'Allemagne ou de la Russie, dans la double hypothèse, pour chacun de ces États, de la victoire ou de la défaite.

De toutes les recherches qui s'appliquent à l'homme — par opposition à la nature — l'économique est celle qui approche le plus de la science. Et pourtant les problèmes économiques

qui se dressent devant nous ne sont guère moins obscurs que les problèmes politiques. Combien de temps faudra-t-il aux grandes nations pour réparer les pertes qu'elles subissent en ce moment? La destruction de capital a été plus considérable au cours des onze mois passés, qu'en aucun temps durant une période aussi courte, et elle se poursuit avec une rapidité accélérée. Il a fallu à l'Allemagne près de deux siècles pour se relever des dévastations causées par la guerre de Trente ans, et près de quarante années s'écoulèrent, depuis la fin de la Guerre civile, avant que la fortune des États du Sud de l'Amérique du Nord retrouvât les chiffres de 1860. Il est permis d'espérer que la réparation, en notre temps, se fera à une allure beaucoup plus rapide, mais l'anéantissement de millions de cerveaux et de bras capables de produire ne peut manquer de ralentir le progrès, et chacune des nations industrielles souffrira de l'appauvrissement des autres.

Nous nous trouvons conduits ainsi à la plus grave des questions qui se dressent devant nous. Comment la population se trouvera-t-elle affectée, en quantité et en qualité? Avant 1914, le taux des naissances baissait en Allemagne et en Grande-Bretagne ; et en France il était tombé au point d'égaler tout au plus le taux des décès. Le mouvement sera-t-il accéléré par la disparition de ceux que la guerre aura tués ou estropiés? et combien faudra-t-il d'années pour relever le pouvoir de production industrielle de chaque pays? Plus de la moitié des étudiants et des jeunes maîtres de quelques-unes de nos Universités sont partis se battre [1], et beaucoup d'entre eux ne reviendront pas. Qui peut évaluer la perte que représente pour la littérature, pour la culture savante et pour la science, la mort de ces jeunes hommes, dont les vigoureuses et riches intelligences étaient peut-être appelées à faire de grandes découvertes ou à enrichir le trésor de la pensée humaine? Ceux qui sont en train de périr appartiennent à la portion la plus saine et la plus robuste de la population, et promettaient la descendance la plus précieuse. Constatera-t-on un déclin d'énergie physique et mentale chez la génération qui atteindra l'âge d'homme dans trente ou quarante

1. Jusqu'à ce jour, les neuf dixièmes pour Oxford et Cambridge. (*Note d'octobre* 1917.)

ans? Nous avons bien peu de données pour rien prévoir, car aucune guerre antérieure n'a été aussi meurtrière pour l'Europe prise dans son ensemble, même si l'on tient compte de l'accroissement de la population au cours du siècle écoulé. On a dit — je ne sais avec quelle part de vérité — que la taille et la vigueur physique de la population française avaient mis de longues années à se relever des pertes causées par les guerres qui sévirent entre 1793 et 1814. Niebuhr pensait que la population de l'Empire romain ne s'était jamais remise de la grande peste du IIe siècle après Jésus-Christ ; — mais, lorsqu'une épidémie décime une nation, c'est le faible qui succombe, au lieu que, par la guerre, c'est le fort. Nos amis de l'*Eugenics Society* sont loin d'y voir clair dans les destinées des peuples belligérants. Quelques-uns d'entre eux, pour se bercer d'une consolation, se plaisent à insister sur les excellents effets moraux qui ne peuvent manquer de naître de l'excitation que la guerre donne aux âmes. Ce que la race perd corporellement, elle le regagnerait, espèrent-ils, spirituellement. Prévision bien théorique et conjecturale, à laquelle l'histoire n'apporte aucune confirmation certaine. Assurément, il n'y a pas l'ombre d'un doute quant à l'exaltation et à la grandeur morale que la participation à la guerre donne aux hommes qui combattent pour des motifs nobles, le cœur tout empli par la foi en la justice de leur cause. Nous la constatons aujourd'hui comme on l'a constatée maintes fois avant nous. Mais dans quelle mesure la portion non combattante de chaque peuple en ressent-elle l'effet? Et quelle sera la durée de cette exaltation? L'exemple le plus proche de nous — exemple typique en ce sens que de part et d'autre la masse des combattants était animée d'un esprit patriotique véritable — est celui de la guerre américaine de Sécession. On sentit à cette époque comme une renaissance morale de la nation. Ce n'est ni le lieu ni le moment d'examiner dans quelle mesure les effets qui suivirent justifièrent l'attente; car un pareil examen vous retiendrait trop longtemps.

***

Voilà donc quelques-unes des questions qui se posent à l'heure présente devant nos esprits, et qu'il peut y avoir

intérêt à noter, pour que la génération prochaine se représente mieux quelles pensées et quelles inquiétudes occupaient les hommes qui cherchaient de leur mieux, *sine ira, metu, studio*, à embrasser dans sa vaste et difficile complexité cette époque si grosse d'avenir. Il est trop tôt pour espérer résoudre les lourds problèmes qui s'amoncellent sur nous. Mais nous pouvons du moins tenter de voir avec netteté quels sont ces problèmes, et de discerner les causes, tant permanentes que temporaires, tant morales que matérielles, qui ont plongé l'humanité dans cet abîme de calamité ; et nous pouvons nous interroger mutuellement sur les forces qui l'aideront à s'en affranchir. L'heure est aux questions, et non encore aux réponses. Avant que le moment soit venu d'en résoudre quelques-unes, la plupart d'entre nous, qui sommes assemblés ici en ce jour, seront allés rejoindre, par delà la profonde Rivière de l'éternel oubli, ceux qui à cette heure donnent leur vie pour que l'Angleterre puisse vivre.

(La fin prochainement.)

JAMES BRYCE

SIONA CHEZ LES BARBARES[1]

I

Siona et sa mère s'embarquèrent en rade de Jafla sur un vapeur autrichien qui ramenait à Trieste les pèlerins de la Terre Sainte.

Pendant les huit jours de la traversée, madame Benédictus resta étendue dans sa couchette de seconde, mais Siona demeurait des heures et des heures, à l'arrière du pont, penchée sur le bouillonnement de l'hélice.

A son bras palpitait le chapeau en paille d'Italie, qu'elle avait badigeonné d'un vernis noir et orné de marguerites de l'an passé, trempées dans son encrier pour en faire des fleurs de deuil. Le vent éparpillait sa « crinière de lion » autour de son visage pointu, et sa sombre robe cousue par le tailleur arménien se soulevait sur des bas que les teinturiers du souk des Teinturiers à Jérusalem n'avaient réussi qu'à teindre en indigo foncé, la couleur noire n'existant pas chez les Arabes.

Siona ne parlait à personne et ne regardait rien, même pas au large, la Méditerranée, dont l'immensité splendide lui faisait mal.

1. Ce titre n'a pas été inspiré par les hostilités actuelles. Aux trois quarts achevé avant la guerre, *Siona chez les Barbares* fut annoncé pour « paraître prochainement » en juin 1914, comme en peut témoigner la feuille de garde de *la Petite Fille de Jérusalem*, dont ce roman est la suite.

Elle intriguait les passagers, et quand ils interrogeaient le commissaire du bord :

— Quelle est donc cette fillette taciturne?

Il répondait :

— Mais c'est la fille de monsieur Benédictus de Jérusalem. Vous savez bien, le Benédictus du Deutéronome dont on a tant parlé dans les journaux et qui s'est suicidé.

— Jésus-Maria ! un homme de Jérusalem qui s'est suicidé !

Et les dévots qui revenaient du pèlerinage touchaient leur quintuple croix de Sion, et les prêtres baissaient les yeux sur leur bréviaire, bénit au Saint-Sépulcre.

Le paquebot fit escale à Port-Saïd, à Alexandrie, à Corfou, villes dont les noms avaient émerveillé l'enfance de Siona, et que sa sœur aînée, Élisabeth, avait joyeusement visitées avec son père.

Siona qui les vit du bastingage n'en fut pas éblouie. Au reste, pendant ce voyage, tant rêvé autrefois, dans son aride Palestine, rien ne la charmait, rien ne l'étonnait ! La mort de son père, leur ruine, ce départ misérable, l'avaient comme stupéfiée. Elle n'avait plus ni enthousiasme, ni curiosité, ni imagination, ni mémoire ; et de son passage de l'Orient en Occident, elle ne devait se rappeler plus tard que les robes noires des prêtres sur le pont et le bouillonnement de l'hélice.

Ce fut une jeune fille terne et presque banale qui débarqua avec sa mère à Trieste parmi des malles démodées, une jeune fille malingre qui tenait d'une main — comme on tient un rouleau de parapluies — un faisceau de palmes, et qui traînait de l'autre un vieux sac en tapisserie archi-bourré et dont la serrure absente était remplacée par une corde.

Siona souffrait de la médiocrité ridicule de ce vieux sac — son père avait toujours voyagé avec de si élégantes valises qu'il avait, au reste, emportées en Europe — et pourtant elle supportait son poids avec tendresse. Car il enfermait ce qu'elle possédait de plus cher, un amas de choses insignifiantes et puériles, mais qui constituaient pour elle un trésor : les souvenirs de son heureuse et pittoresque enfance. Elle avait même eu, à ce propos, une petite discussion avec sa mère qui jugeait bien inutile ce « romanesque bagage », quand on ne savait où emballer le nécessaire. C'est alors que

Siona s'était résignée à recourir à ce vilain sac de tapisserie, venu jadis d'Allemagne avec sa mère, et pour tout concilier, on avait placé dans le fond — un fond en cuir râpé et moisi — les quelques couverts d'argent, abandonnés par les créanciers.

Le faisceau de palmes était encore une « idée » de Siona. C'étaient des palmes d'Idumée que les Bédouins du Jourdain apportent pour les fêtes de Pâques à Jérusalem et que les pèlerins russes emportent pour la paix de leurs tombeaux.

Siona les avait achetées la veille de leur départ, sur le parvis de la basilique du Saint-Sépulcre.

« C'est pour le rêve de mon pauvre papa, dans son froid cimetière des Pays-Bas. Quand il entendra les palmes frissonner sur sa tombe nue, il se croira revenu au haut pays de Moab. »

Mais madame Benédictus avait secoué la tête et soupiré profondément. Hélas ! elle savait qu'aucune palme n'apportera jamais sa paix à ceux qui ne sont point endormis dans la miséricorde de Dieu.

C'est donc chargée de la sorte que Siona traversa le port de Trieste. Elle n'en remarqua rien, ni de la ville encaissée, ni de la gare, ni de la première locomotive et du premier train qu'elle vit. Elle s'aperçut seulement qu'il faisait très chaud, aussi chaud et plus étouffant qu'en Palestine, et elle se demandait pourquoi sa mère avait jugé si nécessaire, avant de quitter Jérusalem, d'acheter à une juive polonaise, réfugiée de Russie, ces deux édredons rouges, qu'elle trimbalait, boudinés sous son bras.

A cause de ce baluchon d'édredons et aussi à cause d'une phrase que sa mère avait si souvent répétée là-bas, dans leur maison blanche qui dominait le jardin « du Cantique des cantiques » : « Il doit faire froid, maintenant en Europe ! » Siona s'attendait à voir par les portières du train des steppes de neige et des lacs glacés. Elle vit des prairies vertes, des forêts noires, des fleuves bleus, des toits rouges; tous ces paysages inconnus des livres, qu'elle avait si ardemment désirés connaître, et qui lui parurent sans beauté et sans intérêt, comparés aux images qu'elle s'en était formées.

D'ailleurs, elle fut frappée par la vulgarité générale des choses ; par la laideur des gens qui voyageaient avec elles, et

par leur propre laideur, leur aspect minable dans ce deuil de pauvres et parmi ces bagages d'émigrantes. Elle se revit galopant sur son *borak* ailé, vers les « montagnes de l'Éternel » ou bien étendue à côté de son père, enveloppés de simarres de soie, dans les vergers de Salomon « qui furent des tapis d'amour pour les filles de Jérusalem » ; elle se revit encore, se promenant comme une sultane dans les souks avec Ali, son nègre ou bien visitant les différents sanctuaires avec Ouarda, sa belle et sonore nourrice de Bethléem, la descendante des Croisés.

Et elle haïssait l'Europe de l'avoir dépossédée de son prestige oriental.

Sa mère, au contraire, au fur et à mesure que le train avançait vers l'Occident, se réveillait de sa torpeur. Elle guettait les villes et les villages derrière la vitre, lisait presque gaîment les noms des gares, se rappelait des souvenirs de sa jeunesse et constatait, avec une satisfaction qui irritait Siona, la marche rapide du progrès depuis les trente ans qu'elle n'avait pas retraversé la mer.

Bientôt tout le compartiment sut leur histoire : comment, fille de pasteur hessois, elle était partie à l'âge de vingt ans comme diaconesse pour l'Orient — tenez, ce sac de sa fille, sa grand'mère le lui avait brodé pour ce distant voyage — comment à l'hôpital de Jérusalem, elle avait soigné M. Benédictus, son futur mari, alors paisible libraire, mais que le démon de l'orgueil avait poussé à devenir archéologue et explorateur.

Et, à ces paysannes, à ces petites bourgeoises autrichiennes, madame Benédictus racontait encore, avec un flux de paroles inaccoutumé et un léger accent, les fouilles en pays de Moab, les idoles édomites, le pacte avec les Bédouins, la trahison de Selim, la rivalité du chancelier, Merle-Vanneau, leur « oiseau de malheur », puis le départ de son mari pour l'Arabie, la découverte du Deutéronome, le plus ancien manuscrit du monde, l'avis favorable des savants d'Europe, le voyage triomphal de M. Benédictus à Londres, l'exposition du parchemin au British Muséum, son estimation à un million, puis, soudain, la réapparition de Merle-Vanneau, sa démonstration que le Deutéronome était l'œuvre d'un faussaire, l'effondrement de tous

leurs espoirs, la disparition de son mari, puis sa mort au loin, à Rotterdam, tandis qu'elle et sa fille à Jérusalem, n'avaient cessé d'attendre son retour et d'invoquer le Seigneur. Et maintenant seules et pauvres, elles se rendaient à Berlin où Élisabeth était en pension, et où l'empereur leur rendrait justice.

Sans doute, madame Benédictus ne savait-elle pas elle-même en quoi consistait la justice qu'elle réclamait. Elle avait gardé de son enfance au presbytère une ingénuité villageoise que sa vie de diaconesse en Orient avait intensifiée en crédulité biblique. Ni son mariage — son mari l'avait tenue éloignée des affaires — ni ses deux maternités ne lui avaient appris le sens de la réalité. Il suffisait qu'Élisabeth lui eût envoyé un portrait de l'empereur Guillaume Ier et de sa barbe blanche (du temps de son enfance on ne s'occupait pas du roi de Prusse; on ne connaissait que le grand-duc) pour qu'aussitôt ce vieillard à la face débonnaire devînt, pour sa candeur, un patriarche allemand. Et ayant tout perdu en terre étrangère, n'y ayant plus ni soutien, ni attaches, son espérance se retourna vers son pays natal et elle était persuadée que l'empereur, auquel, du reste, elle avait écrit en l'appelant le « défenseur de la veuve et de l'orphelin », ouvrirait ses bras à la pauvre rapatriée, s'occuperait de l'éducation de Siona et doterait Élisabeth d'un bon et pieux mari.

Siona qui avait hérité de la crédulité de sa mère, mais dont l'esprit était plus critique, souffrait des épanchements de madame Benédictus dans ce compartiment de troisième classe.

Ahuris d'abord par cet abracadabrant récit, les simples gens l'avaient écouté ensuite, avec un grand recueillement. Ils n'y comprenaient pas grand'chose, mais cela était beau comme un chapitre biblique, invraisemblable comme un conte de fée. Et puis, il y avait le nom de Jérusalem qui mettait comme un halo de sainteté autour de la mère et l'enfant; il y avait aussi ce faisceau de palmes séchées déposé dans le filet, et dont les gestes bénissants se berçaient au-dessus du chapeau de paille noirci.

Quand l'éloquence de madame Benédictus se fut enfin tarie, une vieille femme qui égrenait son chapelet, répétait sans cesse :

— Alors, comme ça, vous venez de Jérusalem, et vous allez à Berlin, chez l'empereur Guillaume?

Une paysanne, montrant le baluchon d'andrinople rouge, questionna :

— Il fait donc très froid à Jérusalem, et il y a beaucoup d'oies?

Madame Benédictus dut expliquer qu'il y faisait, au contraire, très chaud, et qu'il n'y avait point d'oies, mais qu'ayant gardé le souvenir des hivers de son enfance, elle avait acheté ces lits de plume importés en Palestine par une juive chassée de Russie.

Mais la paysanne tenait à son idée :

— Si ! il doit faire froid à Jérusalem ! puisque l'enfant Jésus est né en plein hiver, au milieu de la neige !

***

Ce fut un soulagement pour Siona, lorsqu'approchant de Vienne, presque tout le compartiment se vida dans la banlieue. Sa mère, au contraire, fut consternée par ce brusque et indifférent départ de gens dont elle avait déjà cru l'amitié acquise pour l'éternité.

Siona jugea laide la gare et sa gigantesque carcasse de fer ; mais elle ne put s'empêcher d'admirer la multitude d'hommes superbes et chamarrés qui se promenaient sur le quai. L'un d'eux qui regardait venir le train d'un air impérial lui parut spécialement imposant avec sa casquette galonnée et son uniforme rouge sanglé, où deux rangs de boutons brillaient comme des escarboucles. A la place du cœur, il portait, comme le pacha de Jérusalem, une grande plaque luisante, gravée d'un mot énigmatique.

« Cela doit être le pacha de Vienne », se dit Siona, cependant que le train stoppa et que la locomotive jetait — sans doute au-devant de ce prince — des youyoulements de femmes frénétiques.

Siona en oublia sur la banquette son cher et grotesque sac en tapisserie, que, de peur de le perdre, elle avait tenu, durant ce long trajet, convulsivement sur ses genoux. Puis, la corde qui le maintenait se rompit, une rose de Jéricho, un presse-

papier en bois d'olivier roulèrent sous les pieds des voyageurs, et quand, enfin, à demi morte de confusion, Siona rejoignit sa mère, celle-ci, lâchant son baluchon d'édredons, jeta un cri angoissé : leurs billets ! elle n'avait plus leurs billets pour Berlin !

Prêtes à défaillir, la mère et la fille se regardent, puis éperdument, elles se mettent à chercher partout, à fouiller cent fois dans leurs sacs, dans leur corsage, dans les plis de leur jupe, à courir comme des poules affolées, des quais désertés à la voie. Leur train vient de repartir !

Alors madame Benédictus se laisse tomber sur leur bagage d'émigrantes, et sanglote.

— Le Seigneur nous a abandonnées ; nous n'avons plus qu'à mourir !

Mince et blême dans sa pauvre robe noire, son faisceau de palmes à la main, Siona regarde sa mère sans pouvoir la consoler. Si courageuse en Orient, ici, elle n'a plus de réconfort. Ah ! qu'elle se sent seule dans cette hostile Europe, dans cette ville inconnue, dans cette vaste gare insensible avec son agressif squelette de fer ! Comment feront-elles pour arriver jusqu'à Berlin, où il y a du moins trois personnes qu'elle connaît, sa sœur Élisabeth, son tuteur le professeur Hartwig et sa femme, qui avaient été leurs hôtes à Jérusalem, et qui lui ont dit plus d'une fois alors qu'elle les pilotait dans les dédales de la ville : « Tu es aussi intelligente et sagace, petite, que Bilkis, la reine de Saba. »

Hélas ! tout son savoir oriental ne lui servirait pas à retrouver leurs billets et elle n'a pas comme la reine de toutes les Arabies une huppe parlante pour avertir Élisabeth.

Mais voilà qu'elle voit s'avancer vers elle, le pacha de Vienne avec sa plaque de cuivre. « Il est beau comme le roi Salomon lui-même », pense Siona, presque consolée déjà.

— Pourquoi pleure cette femme? — demanda-t-il, avec une condescendance bourrue.

Siona lui raconte qu'elles sont seules au monde ; qu'elles viennent de Jérusalem, qu'elles se sont embarquées à Jaffa, qu'elles ont pris le train à Trieste, et que sa mère a perdu leurs billets pour Berlin.

— Perdus? Viens avec moi, petite !

Cela ne l'offense pas qu'il la tutoie et qu'il l'appelle « petite » c'est bien le droit du roi Salomon, et, gaîment, avec ses palmes, elle trottine à côté de lui.

A deux, ils explorent les wagons de troisième classe déjà garés. Soudain, le géant pousse un rugissement :

— Les voilà ! voilà vos billets !

Et vite, ils reviennent vers la pauvre mère, effondrée comme un petit tas de malheur et qui, mains jointes, implore du ciel un miracle.

— Maman, on les a trouvés ! le noble seigneur les a trouvés !

Madame Benédictus pleure d'attendrissement (elle pleure facilement), appelle l'homme superbe leur bienfaiteur, leur sauveur, le comble de bénédictions.

— Ah ! je savais bien que notre cher Seigneur Dieu ne nous abandonnerait pas tout à fait !

Le géant toussote dans sa barbe et répète :

— Alors comme ça vous venez de Jérusalem et ce sont des palmes du Jourdain !

Puis il les avertit que le train de Berlin ne se formera que dans trois heures et qu'elles ne peuvent pas rester là sur le quai.

Comme elles ne savent où aller, il les entraîne avec leurs bagages vers une petite pièce obscure et médiocre, mais que Siona aussitôt meuble de splendeurs.

Il y avait contre le mur deux plaques de marbre inscrustées de boulons métalliques qui intriguaient beaucoup Siona, et sur une planche une cloche de cuivre grande et étincelante comme une tiare.

« Cela doit être les Tables de la Loi incrustées de pierreries, et ceci est la couronne du roi Salomon », se dit-elle.

Quelquefois cela sonnait dans les Tables de la Loi ; alors, le pacha de Vienne allait prendre sa tiare et sortait l'agiter à tour de bras sur les quais en criant quelque chose qu'on ne comprenait pas.

Puis, il revenait enfourcher une chaise, en face du canapé de molesquine où s'enfonçaient les deux femmes. Et Siona put déchiffrer sur la plaque de son cœur ces mystérieuses syllabes : *portier*.

« Portier ! ruminait-elle, qu'est-ce que cela veut bien dire ? portier ! cela doit être du français. »

Et elle se rappelle qu'avec Myriam-la-Folle, du Liban, son professeur de français, elle a appris : « Fermez la porte ! *Mach di Thüre zu !* » Mais elle ne concevait pas quel rapport il pouvait y avoir entre la porte et leur sauveur.

Cependant le sauveur la questionnait en s'ébrouant dans sa barbe après chaque phrase comme quelqu'un qui a besoin de réfléchir :

« Alors, elle s'appelait Siona... Siona ou Sonia? Ah ! Siona parce qu'elle était née sur le mont Sion... Quel âge avait-elle? Quatorze ans et demi bientôt ! Mon Dieu, et lui qui l'avait tutoyée ! »

— Faites excuse, *Fräulein* ! Je vous donnais dix ans; vous êtes toute petite et vous avez encore les cheveux dans le dos. Mais à quatorze ans on est un *Backfisch* chez nous !

Une sonnerie dans les Tables de la Loi l'interrompt.

— C'est le train de Pragues, — et passant une jambe par-dessus le dossier de la chaise, il sort avec sa cloche.

« Un *Backfisch* ! pense Siona tristement, c'est bon pour les jeunes filles riches. Élisabeth était un *Backfisch* du temps où papa vivait ; mais moi je vais être obligée de gagner ma vie et celle de maman ; moi je ne serai jamais un *Backfisch* ! »

Quand le géant revient il étale devant elles, sur la table, dans une soucoupe de carton, des saucisses et des pâtisseries, et avec un rire d'ogre :

— Connaissez-vous cela, Fräulein Sonia... non, Fräulein Si.o.nia, — il donne une tape d'ours sur sa casquette, — ce sont des *Wienerwürstel* et des *Wiener Milchwecken*. Ha ! ha ! c'est drôle de parler si bien notre langue et de n'avoir point mangé des *Wurstel* et des *Wecken*... *Prosit ! Prosit !* — et il vide d'un trait une chope de bière aussi profonde que sa tiare.

Siona et sa mère boivent dans des chopes plus petites.

Puis il questionne encore :

— En deuil? ruinées? Quand on fait de si longs voyages on n'est jamais pauvre... On mène la vie large en Orient, on est généreux.

— Généreux ! Ah ! oui ! — soupire madame Benédictus. —

Trop ! son mari l'était trop ! Il donnait tout et comptait toujours sur des chimères...

Mais elle se sent si bien dans ce moelleux sofa allemand, qu'elle n'a plus envie de parler et c'est Siona qui raconte, qui raconte avec flamme et éloquence à son roi Salomon ébaubi toute cette histoire embrouillée, où reviennent sans cesse les mots déroutants pour lui — pour elle si familiers — de Moab, de Bédouins, d'idoles, de Deutéronome ; et les joues empourprées, les yeux brillants, elle termine comme sa mère :

— Et maintenant nous allons à Berlin, chez le vieil empereur. Il nous rendra justice !

— L'empereur Guillaume? l'empereur d'Allemagne? Pourquoi pas l'empereur d'Autriche, François-Joseph ? — Il se gratte derrière sa casquette galonnée. — *So*!... *So*! faudrait voir... Je connais quelqu'un qui connaît l'empereur... Je lui parlerai de votre affaire... comment donc? de votre affaire du... du... Vous verrez ! François-Joseph arrangera ça, beaucoup mieux que ce vieux Guillaume... hé mais ! le train s'est formé...

Et le pacha de Vienne prenant sa tiare va sonner sur le quai, va sonner dans les salles d'attente, tandis que dans le cœur des deux pauvres femmes chantent tous les hosannah du monde.

Elles sont exaucées ! Elles sont sauvées, cet imposant seigneur va s'occuper d'elles !

De la portière du train où le géant a porté leurs bagages, la mère et la fille restaurées et réconfortées suivent avec un tendre orgueil la haute stature sanglée dans l'uniforme rouge où la plaque cabalistique scintille au soleil.

— Dieu soit loué ! Il y a tout de même de braves gens sur la terre ! — dit la mère, les yeux humides.

— Maman, — répond Siona, — je suis sûre que c'est un *Herr Graf* ! Il parlera à François-Joseph. Nous aurons le million. Nous le partagerons, bien entendu, avec notre sauveur. On fera élever un monument sur la tombe de papa, puis, quand j'aurai fini mes études, nous retournerons à Jérusalem et nous reprendrons Ouarda.

A ce moment le train s'ébranla. Siona et sa mère avaient

sorti leurs mouchoirs pour les agiter; mais le géant bondit sur le marchepied et tout son buste obstruant la portière, il tendit sa paume ouverte :

— C'est deux florins ! vite donc ! vite !

— Deux florins?...

— Mais oui : saucisses, petits pains, bière, porter bagages, aller, retour, consigne. Mais dépêchez, dépêchez !

— Deux florins... deux florins... — balbutiait madame Benédictus qui avait retiré sa main tendue et fouillait rouge de confusion dans la sacoche qu'elle portait en bandoulière.

Il y avait de tout dans le fond de cette sacoche, des *francs*, des *shillings*, des *beschlik* des *medjidié*, mais des *florins*, madame Benédictus n'en possédait pas.

— Allons, ça va bien, je prends ces deux rondins-là !

Et le pacha de Vienne, plongeant ses doigts dans l'escarcelle de la veuve, happe deux *medjidié*[1] turcs.

II

Le voyage de Vienne à Berlin fut long et pénible. Madame Benédictus se félicitait maintenant d'avoir emporté les édredons de la juive polonaise dont la vulgarité faisait tant souffrir Siona. Étalés sur les dures banquettes, ils leur servaient de coussins, et la nuit d'oreillers. Mais une des housses rouges, déjà usagée et sur laquelle Siona était assise, perdait son duvet impalpable par d'imperceptibles trous. Siona avait beau se secouer, se brosser, se peigner, les plumes des eiders adhéraient comme de menus flocons de neige tenaces à ses vêtements et à ses cheveux. Si bien, que lorsque après trente-six heures de chemin de fer, elle descendit en gare de Berlin, elle ressemblait bien plus à quelque bizarre poussin des régions polaires qu'à une petit fille d'Orient.

Sur le quai, les attendaient Élisabeth et le professeur Hartwig, leur tuteur. Madame Benédictus se jeta en pleurant au cou de sa fille préférée, la belle et grande Zabeth qu'elle

1. Un medjidié vaut deux florins et un florin vaut deux francs.

n'avait pas revue depuis trois ans, et elle ne s'aperçut ni de son embarras, ni de sa froideur. Mais Siona sentit tout de suite qu'Élisabeth avait honte d'elles; et, en vérité, elle s'estimait si inférieure, si étrangère à cette élégante demoiselle berlinoise, qu'elle ne l'embrassa pas pour ne pas augmenter sa gêne. Et lorsque, désireux d'échapper aux regards amusés, le *Professor* Hartwig poussa vite sa mère vers la sortie, Siona suivit à distance, couverte de son ridicule duvet blanc, la tête baissée, traînant son vieux sac de tapisserie, tenant son faisceau de palmes, pauvre petite sauvage, pauvre petite esclave qui fait, burlesque et meurtrie, son entrée dans le monde des civilisés.

Elles demeuraient quatre jours les hôtes des Hartwig qui habitaient *la belle étage* d'une lourde et clinquante maison sur le canal de la Sprée.

Siona fut mortifiée par le luxe de cet appartement moderne qui faisait ressortir leur dépaysement et leur misère. Au reste elle trouvait affreux ce luxe, ces cadres en feuilles de bronze découpé, ces cartels en *cuivre poli*, ces colonnes *simili*-onyx, ses bustes *simili*-ivoire, ces innombrables bibelots en toc, qui encombraient un mobilier biscornu, prétentieux, criard, également *simili*, *simili*-ébène, *simili*-soie, *simili*-Smyrne, comme Annie Hartwig l'expliquait à Siona, en mettant dans ce mot de *simili*, que d'ailleurs Siona ne comprenait pas (elle ne connaissait que Sémélé, la fille d'Harmonie), tout l'orgueil d'un peuple hypnotisé par le vocable français et la germanique camelote.

Elle revoyait la nudité des vastes maisons arabes, leurs pl fonds en coupole, leurs fenêtres en ogive, leurs dalles en échiquier, la simplicité de leurs lignes, la douceur de leur lumière, et elle se demandait comment un peuple qui méprisait l'Orient du haut de sa culture pouvait avoir un goût aussi barbare.

Mais, plus encore que cette esthétique grossière, la stupéfiait la niaiserie puérile de gens réputés pour la profondeur et la gravité de leur esprit.

Ainsi, il y avait, dans l'appartement des Hartwig — et Siona remarquait que cela se répétait à chaque étage — il y avait ce qu'on appelait le *Ehrzimmer*, petit avancement à

pans coupés, vers lequel on accédait par quelques marches pour donner l'illusion qu'on montait vers l'échauguette d'une tour. Tout était *altdeutsch*, vieux allemand, un *altdeutsch* de bazar depuis les crédences et le rouet de lin entouré, jusqu'aux tableaux sur carton en forme d'assiette représentant, ici, une châtelaine qui descendait un escalier un missel à la main, et là, un chevalier qui se retournait sur sa selle pour jeter un dernier salut à sa dame.

Et si incommode que fût cette pièce avec ses stalles rigides, la famille Hartwig ne manquait jamais d'y venir passer quelques moments pour s'imprégner de *altdeutscher Geist*. (De l'esprit de la vieille Allemagne.) Le *Professor* y venait se restaurer l'âme et le corps deux fois pas jour à dix heures et à quatre, en engloutissant sur un guéridon octogonal à trois pieds tournés, des tartines grassement *garnies* et de la bière blanche dans un hanap médiéval.

Madame Hartwig, la directrice du *Foyer*, y corrigeait ses épreuves, sa pantoufle sur la pédale du rouet dans l'attitude de la fileuse, et Annie guettait derrière les faux culs-de-bouteilles, le *Ritter* (chevalier) qui se promenait le long du canal, en la personne d'un lieutenant d'infanterie.

Et ce *Kurfürstendamm*, dont les Hartwig étaient si fiers, ah ! que Siona le détestait, avec son canal lugubre, flanqué de hautes bâtisses surchargées et terminées par des dômes de zinc à pointe dorée, semblables à des casques ! Et dire que c'était le grand chic d'habiter là, — Annie le lui avait déclaré, — de grimper les uns sur les autres, de se coller coudes à coudes, de s'espionner par les *Ehrzimmer*, de respirer l'eau croupissante, alors qu'on pouvait avoir, — pour le même argent, sans doute, — une simple maison blanche et un jardin en terrasses !

La seule chose qui l'intéressait dans cet appartement moderne, c'était le papier des pièces. Elle avait lu, autrefois dans les contes du chanoine Schmidt l'histoire d'une petite fille qui éclabousse d'encre le « papier » de sa chambre, et cette autre d'un petit garçon qui écoute derrière une porte découpée dans le « papier » du mur. Ce papier qui remplace en Europe la chaux des maisons orientales avait beaucoup excité sa curiosité, et malgré les explications de sa mère, elle n'était pas parvenue à s'en faire une idée exacte. Était-ce

des journaux ou bien du papier d'emballage dont on recouvrait les pièces?

Or, maintenant elle savait. Elle l'avait vu. Il était varié à l'infini et vraiment surprenant. Ici il était rose à rayures, là, bleu à ramages ; il était gaufré, dans le couloir, laqué, dans la salle de bain, et, dans le salon, des aigles allemands déployaient leurs ailes parmi les foudres moirées.

Siona, qui souffrait toujours d'une ignorance, était heureuse d'avoir vaincu celle-là et de prendre, de ce fait, rang parmi le monde civilisé. Et elle en éprouvait une vague reconnaissance pour l'Allemagne.

C'était, au reste, la seule qu'elle pût lui témoigner. Madame Hartwig qui s'était montrée si bonne, si exubérante à son séjour à Jérusalem et aux différentes excursions en Terre-Sainte, organisées par M. Benédictus avec une munificence khalifiale, ne se ressemblait plus à Berlin. Certes, elle avait dû oublier qu'elle appelait Siona la « petite reine de Saba » et qu'elle lui avait commandé un conte pour son *Foyer*. Et lorsque Siona osa faire allusion à ce récit envoyé l'année dernière, madame Harwig lui répondit sèchement :

— Ma petite, il te faut avant tout, apprendre les choses élémentaires !

Le *Professor* aussi n'était plus le même. Lui, qui s'était porté garant de l'authenticité du Deutéronome, et qui avait poussé M. Benédictus à le publier, maintenant accusait le pauvre mort d'imprudence, de témérité, de présomption, et il n'était pas loin de dire que Merle-Vanneau avait rendu, en démasquant le faux, un grand service à la science et à l'humanité.

Siona, à ce discours, sentait tout son être se glacer.

Comment ! c'était l'ami de son père qui soutenait cela !... La différence des idées entre l'Orient et l'Occident était donc aussi grande que le chemin parcouru?... Et l'empereur alors, ne leur rendrait pas justice?

M. Hartwig s'arrêta dans sa marche et éclata de rire :

L'empereur?... L'empereur s'occuper d'elles et de cette cause perdue? Non ! Mais est-ce que sérieusement elles y avaient pensé? Siona n'était même pas Allemande et quant à sa mère il fallait un jugement pour lui rendre sa nationalité d'origine.

— Non, non, voyez-vous, madame Benédictus, ce que vous avez de mieux à faire c'est de vous tenir tranquille et de renoncer à jamais à cette chimérique histoire. Cela ne peut réveiller que des souvenirs désagréables pour vous et votre mari. Mais dans la collection des manuscrits sémitiques de Benédictus, il y en a de forts intéressants qu'il a rapportés d'Arabie. Je tâcherai de les vendre et cela vous permettra de vivoter jusqu'au moment où vos filles pourront vous nourrir...

***

Élisabeth qui venait tous les jours de sa pension n'était pas tendre non plus pour Siona. A vrai dire, les deux sœurs n'avaient pas beaucoup sympatisé dans leur enfance. Très différentes d'aspect, elles l'étaient davantage de caractère. Siona préférait la pittoresque société de Ouarda, sa nourrice, et d'Ali, son nègre, à celle de sa sœur et de son éternel ouvrage à crochet ; et Élisabeth d'un esprit beaucoup plus posé, plus européen malgré son type oriental, prenait en pitié cette cadette pour son amour des indigènes et sa crédulité arabe.

Puis, quand Zabeth était partie pour l'Occident avec son père, et que Siona avait vu à travers ses lettres, sobres pourtant — mais la petite fille savait si bien embellir — avait vu l'Égypte et ses pyramides, le palais de Miramar, penché sur l'Adriatique, les parcs de Vienne, l'Opéra de Dresde, et finalement cette grande capitale de Berlin, où Zabeth avait mangé de la crème fouettée en compagnie d'étudiants, Sous-les-Tilleuls, et valsé sur la glace avec le prince Henri ; quand Zabeth était devenue l'héroïne de toutes ces choses troublantes et ignorées, dont parlent les romans allemands lus en cachette, Siona s'était à distance éprise de sa sœur.

Et, en effet, Élisabeth ressemblait à l'héroïne d'un roman allemand. De taille moyenne, souple, avec des cheveux très bruns, des yeux très noirs, un teint très mat, des mains et des pieds très petits, elle incarnait bien pour la fade et grossière Allemagne la *pikante Brünette* des tropiques.

Elle avait tourné la tête à beaucoup de frères et de cousins de ses camarades, et le fils des Hartwig, un *Privat-Docent*, s'était fiancé avec elle. Maintenant pour oublier le réel cha-

grin de leurs accordailles rompues, il voyageait, sur le sage conseil de sa mère, dans la froide Scandinavie.

Cet abandon subit de son fiancé après le scandale du Deutéronome, et l'obligation de revenir chez les Hartwig, excusait, aux yeux de Siona, l'irritabilité d'Élisabeth et elle ne lui en voulait qu à peine de ce que, le soir de leur arrivée, elle avait dit à leur mère, en sa présence :

— Oh maman! que Siona est donc fagotée! Elle n'a jamais été jolie, mais je ne la croyais tout de même pas aussi laide, ni aussi empotée! A la pension tout le monde se moquera de moi. Tu devrais la caser à l'école des Diaconesses de Hildesheim : que fera-t-elle d'une éducation aristocratique? Tu vois à quoi cela m'a servi !

Toute la nuit, couchée dans le petit salon sur un de ces fauteuils « pratiques » qui se déplient pour trente-six usages, Siona remuait les paroles de sa sœur.

Entrer à l'école de Hildesheim ! Évidemment cela coûterait moins à sa mère, et à dix-huit ans, elle pourrait déjà retourner en Orient, comme élève-diaconesse. Mais que vaudrait l'Orient sans maison blanche, sans jardin en terrasses, sans galopades, sans liberté?

Elle revit sa marraine, sœur Hilda, avec son petit sourire triste, tiré de travers, elle vit l'hôpital protestant, l'orphelinat, les couloirs moroses, la chapelle nue, les grands châles des sœurs, leur cabriolet de taffetas noir, leurs robes froncées de partout, et elle entendait son père dire un soir à sa mère : « Non, non, Charlotte, je ne veux pas que du destines Sionette au diaconat! Elle est bien trop tendre, trop intelligente. Je ne veux pas qu'elle se dessèche dans l'austérité et le sacrifice imposé. Je veux qu'elle se marie, qu'elle aime, qu'elle souffre, mais qu'elle vive ! »

Se marier ! Siona était certaine qu'elle ne se marierait jamais, puisque même la belle Élisabeth était dédaignée. Non, elle resterait vieille fille toute sa vie, mais elle aimerait avoir pour compagnons des livres ; elle aimerait s'enrichir le cerveau d'images, et le cœur de poésie ! A l'école des diaconesses on lui enseignerait à ravauder, à cuisiner grossièrement, à soigner des malades et à leur réciter la Bible; tandis que si elle restait à Berlin au lycée de jeunes filles, elle apprendrait

tant de choses nouvelles, qu'elle brûlait de connaître. Apprendre ! savoir ! cela était presque aussi beau que de rêver et de se souvenir !

Et lorsque le lendemain, M. Hartwig lui annonça qu'il avait vu Fräulein Klein, la directrice de la *Höhere Tochterschule* et qu'elle l'acceptait comme pensionnaire à prix réduit, Siona, toute frémissante de bonheur et de gratitude, voulut se jeter au cou de son tuteur. Mais il l'arrêta d'un geste sec et ajouta aussitôt :

— C'est une grande charité qu'elle te fait là. Elle le fait en souvenir de ton père qui l'a comblée de cadeaux et qui a très généreusement payé la pension d'Élisabeth. Mais il ne faut pas croire que ton éducation ressemblera à celle de ta sœur. Elle a été élevée, à tort, du reste, en jeune fille du monde ! Aussi n'a-t-elle pu passer ses examens. Toi — mets-toi bien ça dans ta caboche — toi, tu seras obligée de travailler beaucoup, sans relâche, car tu ne sais rien, tu es une ignorante ! Fräulein Klein ne pourra te garder — nous avons fait les comptes — que trois ans. Il faut donc que tu apprennes durant ces trois ans ce que les autres apprennent en cinq, sans compter ce qui te manque, et il te manque tout ! Il faut que tu obtiennes au bout de ces trois ans ton brevet supérieur si tu ne veux pas te placer comme bonne d'enfant.

» Je te préviens encore que tu te trouveras avec des jeunes filles presque toutes riches, — sauf quelques Anglaises subventionnées par la *Kronprinzessin* — et dont beaucoup appartiennent à notre vieille noblesse militaire. Fräulein Klein a bien voulu m'assurer qu'entre elles et toi, on ne fera pas trop de différence ; c'est à toi de te tenir à ta place, de te dire que tu n'es qu'une pauvre sauvageonne de Jérusalem et que c'est en somme par charité qu'on t'accueille. Quant à Élisabeth — M. Hartwig se tourna vers la mère — Fräulein Klein qui aime beaucoup cette chère enfant consent à la garder sans aucune rétribution, jusqu'à ce qu'elle trouve à la caser comme dame de compagnie ou *Stütze der Hausfrau* (soutien de la ménagère). Je suis sans crainte, cette chère fille saura se rendre utile dans l'institution et prouver sa reconnaissance.

Quant à madame Benédictus, il fut décidé qu'elle retournerait au pays hessois, dans son village natal, où sa sœur aînée

vivait encore avec sa famille et acceptait de la recevoir contre une modique pension.

— Et à Rotterdam? Quand irons-nous à Rotterdam? — interrogea Siona, anxieuse.

— A Rotterdam? quoi faire?

— Porter mes palmes sur la tombe de papa!

M. Hartwig haussa, agacé, les épaules; puis à la mère:

— Cette enfant est inouïe! Elle n'a aucun sens des réalités... A Rotterdam! Mais Siona, tu ne sembles pas te douter que c'est loin et que les voyages coûtent de l'argent. J'aurai toute la peine du monde à trouver ce qu'il faut pour toi et pour ta mère, et tu parles de jeter l'argent par les fenêtres ou sur les tombes, ce qui revient au même. C'est très beau de porter des fleurs aux morts, mais c'est là un luxe de riches. Et puis la tombe de ton père?... la tombe, eh bien... il n'en a pas. Comme personne n'est venu réclamer son cadavre à l'hôtel et qu'il s'est... qu'il s'est... oui, enfin qu'il est mort, on l'a enterré dans un petit coin sans croix, sans épitaphe et tu aurais bien du mal à retrouver l'endroit où repose sa dépouille... Cela, ne t'empêche pas d'ailleurs de prier pour lui...

» Oui, c'est très triste, je comprends que tu pleures... mais il est bien que tu saches — toi qui viens de l'Orient avec toutes tes illusions — il est bien que tu saches que la vie chez nous n'est pas gaie...

III

Pour que Siona pût se présenter décemment à la pension Klein, Élisabeth lui arrangea un chapeau à elle qui lui enfonçait jusqu'aux oreilles; Annie Hartwig lui donna un collet à ruches qui la rendait bossue, et la directrice du *Foyer* lui acheta trois paires de bas noirs pour remplacer ceux que Ouarda avait fait teindre en indigo pour ce deuil occidental. Ces bas étaient beaucoup trop grands pour les tout petits pieds de Siona et se roulaient en bourrelets douloureux au bout de ses souliers vernis, seul vestige de son élégance d'autrefois.

« Bah ! je m'habituerai ! » pensait Siona, en marchant de travers, et heureuse quand même parce qu'elle avait réussi enfin à débarrasser sa robe et ses cheveux du tenace duvet des édredons. A son grand soulagement, sa mère emporterait ces lits de plumes au pays hessois. Siona ne conservait qu'une petite malle, son vilain sac en tapisserie et son faisceau de palmes qu'Élisabeth avait falli brûler dans le fourneau des Hartwig.

Ainsi équipée, le cœur haletant, la petite fille de Jérusalem monta avec sa mère et sa sœur dans la première *Droschke* de sa vie qui devait la conduire vers son destin. Elle fut si impressionnée par ce nom de *Droschke*, étrange et mystérieux, et par ses coussins de peluche cramoisie, qu'elle osait à peine regarder par les vitres, les hautes maisons prétentieuses, écrasées — comme elle-même sous le chapeau d'Élisabeth — sous de sombres dômes trop lourds.

Sa sœur lui fit remarquer qu'on traversait la Leipziger et la Potzdamer-strasse, et elle lui montra les magasins qu'elle avait fréquentés du vivant de son père : la *Conditorei*, la *Delikatessen-Handlung*, la *Confiserie*, la *Droguerie*, le *Friseur*, le *Modebazar*, le *Colonial-Export-Comptoir*, mots dont Siona, qui s'était imaginé savoir l'allemand, n'en comprenait aucun et en était humiliée.

« Mon Dieu ! que de choses à apprendre ! » et, pour ne pas perdre son temps, elle s'appliquait à démêler ce qui se passait autour d'elle.

A vrai dire, elle crut qu'il ne s'y passait rien. Les rues étaient si larges, si rectilignes, si nettoyées qu'elles en paraissaient désertes et les personnes qui s'y promenaient en bon ordre — dans un sens pour aller, dans l'autre pour revenir — étaient si identiques, qu'on eût dit un convoi de fourmis. Seule, de-ci, de-là, une taille de guêpe grise suivie d'un énorme sabre, précédée d'un énorme cigare, excitait la curiosité de Siona, et, encore, là-bas, aux quatre coins d'une place, la silhouette terre-glaise de quatre *Schutzmänner* dont le bâton levé semblait une baguette maléfique qui au lieu de « protéger » (*Schutzmann* signifie protecteur) terrorisait le carrefour. C'était comme si Berlin se figeait sous le sceptre de la discipline.

« Et voilà, pensa Siona, la capitale des civilisés ! »

Elle revit sa ville à elle, sa ville de barbarie, avec ses ruelles pittoresques, ses souks bariolés, ses races adverses, ses costumes contrastés, avec ses odeurs, son désordre, son tumulte, sa rêverie; avec sen fanatisme, ses chants, ses cris, ses prières; avec ses processions de pèlerins, ses cortèges de touristes, ses caravanes du désert, et elle se dit qu'un pouce du pavé cahoteux de Jérusalem contenait plus de vie, de passé et de passion que tout ce vaste et méthodique Berlin.

« On doit y mourir d'ennui ! soupirait-elle. Heureusement, il y a les livres par lesquels on s'évade vers d'autres pays, et je n'aurai pas le temps de regarder autour de moi. »

Maintenant la *Droschke* roulait dans un quartier de plus en plus désert, de plus en plus rectiligne, entre des trottoirs encore plus époussetés et des maisons encore plus pareilles.

Élisabeth expliquait que c'était le Berlin W, le quartier aristocratique et qu'on approchait de la Markgrafenstrasse et de la pension Klein.

En effet, la voiture s'arrêta bientôt, et Siona vit devant une porte cochère un homme presque aussi imposant que le pacha de Vienne et qui portait aussi, à la place du cœur, la plaque énigmatique.

Mais le « portier » ne s'avança pas et jeta seulement de loin un regard dédaigneux vers l'équipage.

— Ne bougez pas ! — ordonna Élisabeth, et elle disparut dans la maison.

Elle revint au bout d'un instant, suivie d'une énorme fille carrée, dont les minces nattes carotte plaquaient autour d'une face goguenarde et bouffie.

Elle se planta devant la *Droschke*, les poings sur les hanches, en inspectant l'intérieur, et, ouvrant une bouche phénoménale, elle dit à Élisabeth avec un accent de gouape berlinoise :

— C'est votre sœur, ça, *Fräuleinken*! Na ! c'est du joli! Elle n'a seulement pas trois fromages de haut, on ne lui voit seulement pas le bout du museau, et ça vous dit seulement pas bonjour !

Mais sans doute, madame Benédictus lui plut, car elle lui dit avec une rudesse familière :

— Ah ! ma chère dame! Fräuleinken Zabetken, tout le monde l'adore ! C'est un beau brin de fille, et pas fière !

Et tandis que, reconnaissante, madame Benédictus s'attendrissait, elle chargea d'un seul coup de main la malle sur son épaule et passa en s'esclaffant devant le pacha.

Il leur fallait monter trois étages d'un escalier en bois ciré, si glissant que Siona, habituée aux marches de pierre, se cramponnait à la rampe. Ce mouvement faisait remonter encore son collet à ruches, son chapeau s'enfonçait davantage dans sa tête, ses pieds souffraient dans leurs bas roulés, son cœur lui faisait mal; et quand elle arriva devant la redoutable inscription, *Fräulein Augusta Klein*, elle était si pâle, qu'on eût dit, avec ses palmes à la main, une petite martyre bossue.

Peut-être pressentait-elle — elle qui avait tant de fois monté le Golgotha en riant — qu'elle allait gravir ici son véritable Calvaire; car, dans un mouvement instinctif, lorsqu'Élisabeth eut appuyé sur le bouton de la sonnette, elle se retourna comme pour se précipiter dans l'escalier.

Mais la porte s'ouvrit, Élisabeth tira Siona par le bras, et elles furent introduites dans une grande pièce austère qui communiquait par une baie ouverte avec une autre pièce. Une grosse et courte personne, sévèrement vêtue de noir et surmontée d'une tête rubiconde en forme de poire, barrée de lunettes grossissantes qui enfermaient au moins trente-six billes bleues, se leva de quelque part et roula houleusement vers madame Benédictus qu'elle enserra dans ses bras avec des *och !* et des *ach !* élégiaques.

Puis elle poussa en arrière le chapeau de Siona, examina le pauvre visage pointu, à travers ses verres étincelants, la serra aussi — mais plus mollement — contre une ballottante poitrine, puis plaqua sur sa bouche un rapide baiser gluant qui fit courir un frisson de répulsion dans les veines de Siona. Enfin la directrice s'installa sur le canapé, à côté de madame Benédictus, tandis qu'Élisabeth s'esquivait.

— Oh ma chère madame Benédictus ! ô ma pauvre madame Benédictus, qui l'eût cru, *ach ! ach !* Votre cher époux, quel malheur ! Quelle douleur, *ach ! ach !* Vos chers enfants, votre chère Élisabeth ! votre chère Siona ! Quelle tristesse ! *ach ! ach !* je compatis.

Elle pétrissait les mains fluettes de la mère dans ses doigts boudinés. L'effort de sa compassion mouillait ses maigres

bandeaux gris plaqués; la sueur coulait sur ses joues couperosées et perlait autour d'une toute petite bouche gourmande d'où sortait une voix de plus en plus grasse.

Cassée en deux comme une marionnette, madame Benédictus fondait en larmes dans le coin du canapé; puis elle recommença sa sempiternelle histoire.

De sa chaise, Siona qui connaissait ce récit par cœur, regardait la directrice. Elle ne pouvait pas en croire ses yeux. Comment! cette personne commune et matérielle était la fameuse Augusta Klein, une célébrité dans le monde pédagogique, une militante savante qui avait une des premières fondé un lycée de jeunes filles, la première épousé la cause des féministes en Allemagne! Siona l'avait si souvent entendu qualifier de « noble » et de « supérieure » qu'elle se l'était figurée semblable à la douce et ascétique Princesse de La Tour, la directrice du couvent de Sainte-Anne à Jérusalem, où Ouarda l'avait conduite un jour. Auprès de la spirituelle évocation de cette dame de France — la seule que Siona eût connue — la grosse et congestionnée Allemande lui paraissait encore plus répugnante.

« Et voilà ma bienfaitrice », pense Siona consternée. Mais son attention est captivée par une personne qui de la pièce voisine s'est glissée à pas de loup dans l'embrasure de la porte. C'est une personne aussi plate et anguleuse que Fräulein Klein est rebondie. Ses maigres bras croisés derrière le dos, le buste penché en avant, elle écoute, tandis que ses yeux, des yeux vifs et brillants de chardonneret, vont et viennent de Siona et de son bagage à madame Benédictus avec une curiosité amusée.

Sans sa jupe, Siona l'eût crue un homme sans âge. Elle a des cheveux bruns coupés courts, un crayon derrière l'oreille, un col d'officier et une veste droite à trois plis creux en bure kaki. Son teint est à peu près de la couleur de son vêtement, et sous son long nez charnu presqu'aussi mobile que ses yeux, de petites dents très blanches font une offensive lumière entre de minces lèvres ironiques.

Et Siona se demande laquelle des deux, la triviale directrice ou la moqueuse personne équivoque, lui est le plus antipathique.

— Oui, oui, — gloussait Fräulein Klein, qui, ennuyée avait lâché les mains de la veuve, — oui, oui, je sais, je sais... *Ach !... ach !* alors, vraiment, complètement ruinées?... vous n'avez rien pu sauver? Oui, je sais, les manuscrits, mais vous, de Jérusalem, du magasin, voyons, Zabeth m'a dit...

Et par instant la voix grasse avait des accents si secs qu'elle en semblait figée dans sa gorge.

Madame Benédictus recommença leurs tribulations :

Ah ! si on savait les choses d'Orient, pas de lois, pas de justice... un mari absent, des employés négligents... des usuriers implacables... pourtant si! elle avait pu sauver quelque chose ! une petite somme. — « Ah! » fait Fräulein Klein soulagée. — Seulement... seulement de peur de la perdre, elle l'a cousue dans un sac de toile qu'elle porte là, sous sa jupe attachée à sa taille.

Elle se lève et, pudiquement tournée vers le mur, elle retrousse sa robe sur un jupon de mohair.

L'être anguleux suit tous ces mouvements avec un sourire railleur dont Siona se sent comme écrasée.

Par malheur, sa mère n'arrive pas à dénouer les cordons.

— Viens m'aider, ma petite fille !

Siona est obligée de s'agenouiller et, son chapeau balayé en arrière par la jupe de sa mère, ses doigts nerveux tâtonnent...

Sur le canapé, la grosse poitrine de la directrice a des soubresauts. La maigre personne s'avance dans la pièce pour mieux assister à ce spectacle; les billes bleues et les yeux de chardonneret se rencontrent : les deux femmes ont de la peine à étouffer leur rire.

— Dora, les ciseaux ! il n'y a pas de raison pour que cela finisse, — dit Fräulein Klein, à moitié étranglée.

Et quand Dora, avec ses longs ciseaux à papier et un geste de Parque sceptique coupe le lacet, c'est un sac en grosse toile écrue qui tombe avec un bruit métallique. Dora le ramasse et le tend avec une révérence de cour à madame Benédictus qui n'en remarque pas l'ironie.

— C'est toute notre richesse, comptez, — dit-elle, en retapant sa jupe et en regagnant son coin de canapé, tandis que Siona retourne à sa chaise, mourante de confusion.

Dora secoue le sac au-dessus de la table. C'est d'abord une poignée de napoléons, de guinées, de livres turques, puis c'est une liasse de roubles crasseux, de billets français et autrichiens, de banknotes et de chèques américains qui tombent de cette pochette de paysanne.

Courbée en avant, ses coudes pointus plantés dans la table, Dora avec le bout de son nez mobile a l'air de picorer dans un tas de grains fantastiques. Cela l'amuse de voir cette bizarre fortune, venue de tous les coins du monde, cette pauvre petite fortune, aussi étrange, aussi diverse, aussi disparate que l'âme de cette petite errante qu'elle ne comprend pas.

Puis, ayant tiré un crayon de derrière son oreille, et un carnet de son ceinturon, elle se met à convertir en loyaux marks prussiens cette louche monnaie internationale.

Quelquefois, cependant, elle reste perplexe — tout cela est si embrouillé — et bien qu'il en coûte à son outrecuidance germanique, elle demande, d'un haussement de sourcil, conseil à Siona. Celle-ci, heureuse de se faire valoir enfin, l'aide avec empressement, rectifie même certaines erreurs, ce qui lui vaut de la secrétaire un vif et hostile regard qui semble dire :

« Tu es bien sûre de toi-même, caricature de Jérusalem ! »

Enfin, elle énonce :

— De dix-sept cents à dix-huit cents marks !

— Dix-sept cents marks... même pas deux mille ! C'est peu, très peu, *ach ! ach !*... Enfin, j'ai promis au *Professor* Hartwig, et en souvenir du père — quel homme charmant ! — Tu l'as connu, Dora? Mais je ne peux pas la prendre pour moins de mille marks par an. Dix-sept cents marks, ça ne fera même pas deux années... avec l'argent des manuscrits, j'espère qu'elle pourra compléter les trois ans, et au bout de ce temps passer son examen supérieur... Son père me l'a vantée comme très avancée. Elle n'en a pas l'air, n'est-ce pas, Dora? C'est peut-être parce qu'elle a encore les cheveux dans le dos... C'est elle qui le veut?... Mais ma chère dame, une petite fille n'a pas de volonté... Enfin, nous mettrons de l'ordre dans tout cela !... Alors, vous payez une année d'avance? Mille marks?

— J'aime mieux que vous preniez tout, comme cela j'en suis débarrassée, — et madame Benédictus pousse le petit tas d'or et de papiers crasseux vers la secrétaire.

Elle s'est rapprochée de Fräulein Klein, dans un geste suppliant, elle lui prend les mains :

— Je vous confie donc ma Sionette. Soyez douce avec elle, soyez-lui indulgente. Elle est un peu sauvage, un peu ombrageuse, elle n'a pas été élevée comme tout le monde, son père l'a tant gâtée; mais si vous saviez comme elle est bonne et intelligente...

— Hm ! hm ! Siona ! va fermer la fenêtre, je sens de l'air... va !

De mauvaise grâce Siona se lève de sa chaise — la conversation commençait justement à l'intéresser — et à tout petits pas tordus — ses pieds lui font mal et elle a peur de glisser sur le parquet ciré — elle s'approche de la croisée.

Fermer la fenêtre? Comment? Jamais Siona n'a vu pareille fermeture. Et quelle fenêtre gigantesque et à quelle hauteur! Rien qu'à regarder au dehors, elle sent tout se brouiller devant ses yeux. Et puis, il y a une barre de fer verticale, une lourde poignée horizontale dont elle ne sait que faire. A Jérusalem, c'est bien plus simple, il y a en haut, en bas, un petit loquet. Mais ici ! elle a beau tourner dans tous les sens, en avant, en arrière, elle ne parvient pas à fermer la fenêtre, elle ne parvient qu'à faire un bruit infernal.

Mais quelqu'un lui arrache l'espagnolette rudement.

— Mon Dieu! que tu es donc *dösig*! — Et Siona vu surgir devant elle une face cramoisie où trente-six croisées se reflètent dans trente-six billes blenes en colère.

— Laisse ça, va t'asseoir! — et la voix est si méchante que Siona en frémit.

Jamais personne n'a parlé ainsi à Siona, jamais personne ne l'a appelée *dösig* (c'est d'ailleurs la première fois qu'elle entend ce mot). *Dösig*, cela veut dire idiot, sans doute. La traiter d'idiote, elle qui savait tant de langues, elle qui avait fait des vers, publié une nouvelle à treize ans, elle, la « prophétesse » de son père, la Sulamite de Casimir, la sultane de Ouarda ! tout son orgueil d'Orientale, se révolte contre cette injure. Non ! elle ne restera pas une minute de plus dans une maison où on la traite de *dösig*, où on lui parle durement!

— Allons, Siona, viens t'asseoir ! — dit Fräulein Klein redevenue gloussante.

Siona pense :

« Il faut que j'apprenne beaucoup de choses pour gagner ma vie et celle de maman, l'on apprend bien à Berlin », et tête baissée, elle vient s'asseoir à côté de Dora.

Maintenant dehors dans le couloir, on entend des piétinements et des voix. Siona se sent guettée par le trou de la serrure, et perçoit des rires étouffés. Deux ou trois fois même, la porte s'ouvre et se referme avec un « O pardoone ! » qui veut être naturel, et Siona entend encore : « Qu'elle est petite !... elle ne ressemble pas à sa sœur ! Et ce vieux sac ! et ces palmes !... elle a eu une négresse pour nourrice, mais elle n'est pas noire, elle a l'air bossu... elle a surtout l'air *dösig* ! » Et là-dessus on éclate de rire.

— Dora ! — fait Fräulein Klein, avec un geste vers la porte, puis à madame Benédictus :

— Vous pouvez partir en paix. Vos filles seront les miennes ; je ne ferai aucune différence entre Siona et mes plus riches pensionnaires.

Madame Benédictus s'est levée. Elle est si émue qu'elle ne peut plus parler et elle est toute pâle. Siona la regarde désespérée. Elle va partir, elle va s'en aller au pays hessois ! qu'elle est fine, qu'elle est douce, qu'elle est distinguée, sa maman de Jérusalem, à côté de cette vulgaire directrice prussienne ! Elle va s'en aller, elle va s'en retourner au calme village de son enfance, avec son clocher d'ardoise et ses tilleuls de la place, et elle va laisser sa petite fille dans cette capitale brutale et dans cette maison agressive.

— Maman ! — crie-t-elle, en se jetant à son cou. — Maman, emmène-moi ! Ne me laisse pas ici ! Emmène-moi à Stockhausen ou à Hildesheim ; fais de moi une diaconesse, fais de moi tout ce que tu voudras, mais ne me laisse pas ici ! Tu ne sens donc pas qu'elles vont toutes me torturer, qu'elles vont toutes me faire mourir !

Siona sanglote contre l'épaule de sa mère. Madame Benédictus est devenue plus pâle encore; ses lèvres frémissent, ses yeux se remplissent de larmes. Peut-être a-t-elle surpris tout à l'heure la rudesse de la directrice. Mais la maman de Siona est timide et conciliante. Elle souffre autant du désespoir de sa fille que de l'affront fait à Fräulein Klein. Et puis, com-

ment faire? Elle n'a plus rien. Elle a payé presque deux années d'avance...

— Voyons ! Sionette voyons ! tais-toi, sois raisonnable. Je prierai nuit et jour pour toi... Tu sais bien que c'était le désir de papa que tu reçoives l'instruction d'un lycée... Tu sais bien aussi que nous sommes pauvres... Voyons, tais-toi, ma petite fille, tu offenses ta bienfaitrice.

Siona se raidit dans son chagrin. Elle refrène ses sanglots. Et vite, après une dernière embrassade, Élisabeth, que Dora était allée chercher, emmène sa mère pour la conduire à la gare.

Siona reste seule avec les deux femmes qu'elle déteste.

D'abord Fräulein Klein roule congestionnée dans la pièce, cependant que Dora Schmidt bat ses maigres flancs. Puis, empoignant Siona par les deux bras, elle lui fait un long discours, dont Siona n'entend pas grand'chose, mais où reviennent sans cesse les mots : gratitude, tout ce que je fais pour toi ; une mal élevée, une excessive, une orgueilleuse ! Et ayant noyé sa colère dans son éloquence, elle conclut bonasse :

— Et maintenant embrasse-moi et demande-moi pardon !

Siona regarde cette rouge face suintante et son cœur se soulève. A Jérusalem, elle a embrassé des Arabes, des nègres, des chiens galeux. Elle eût bien aussi embrassé des lépreux ; mais elle ne peut pas embrasser cette bienfaitrice allemande ! Et obstinée, elle secoue la tête.

Du coup, toute la rage de la directrice remonte à sa tête. Siona croit que ses billes bleues vont sauter par-dessus ses verres grossissants :

— Emmène-la, Dora ! je ne veux plus la voir. Ah ! l'ingrate créature !

***

Son sac et ses palmes à la main, Siona suivit Dora Schmidt au cinquième étage, dans un long couloir sur lequel donnaient beaucoup de portes. Devant l'une, elle s'arrêta, et montrant du doigt une inscription calligraphée :

— Voici ta chambre. Elle s'appelle : *Mon Plaisir*. Si tu sais le français, tu dois comprendre ce que cela signifie.

Et pénétrant dans la pièce :

— Tu coucheras sur ce sofa. Voilà ta malle ; tu rangeras tes affaires, ici et là, et quand Émilie aura fait ton lit, tu te coucheras.

Elle fit, comme tout à l'heure, une ironique révérence ; puis sortit, mais pour entre-bâiller aussitôt la porte, et son maigre buste, cassé en deux sur la poignée, elle jeta encore vers Siona son regard de chardonneret et son irritant sourire.

Lorsque la porte fut définitivement close, Siona examina son logis. C'est une pièce un peu mansardée, mais assez grande et propre, avec trois petites armoires, trois petits lavabos, trois chaises, deux lits, et un canapé en reps vert bancroche et défoncé. Siona savait par sa sœur que dans l'institution de Fräulein Klein on ne couchait pas dans des dortoirs, mais par trois dans des chambres et que celles qui ne payaient pas pension entière n'avaient pour lit qu'un canapé. Ainsi Élisabeth, elle-même, depuis la mort de son père, occupait un sofa dans une autre chambre qu'elle partageait avec deux opulentes Posnaniennes.

Siona n'avait pas attaché d'importance à cela. En voyage, en Palestine, elle avait souvent dormi sur des lits de sangle ou des divans de maçonnerie. Elle ne craignait pas la couchette inconfortable, mais elle sentait l'humiliation voulue, elle souffrait de cette étiquette de sa pauvreté étalée là sur ce canapé qui semblait lui-même tout écrasé de honte avec ses ressorts cassés.

Ses commensales étaient sans doute des jeunes filles riches. Elles avaient sur leur armoire un coffre en « cuivre poli » et des flacons sur leur lavabo. Mais Siona n'éprouva d'elles aucune curiosité. Elle comprenait confusément qu'elle vivrait seule parmi les Barbares, seule avec ses rêves...

Elle défit sa malle, rangea son linge, pendit ses vêtements. Au-dessus du canapé, elle vit des clous pour accrocher des photographies. Elle n'en possédait qu'une seule, la photographie de son père, en costume arabe, entouré de ses amis les Bédouins, et parmi eux, Amr-ben-Diab, le sultan de Moab, le roi du pays des gazelles et des aromates, son fiancé quand elle eut sept ans. Cette image, bien que Ouarda prétendît qu'elle leur avait porté malheur à tous, Siona la chérissait à

l'égal d'un talisman. Mais au moment de la suspendre, une pudeur la retint ; elle ne voulait pas livrer ce qui fut la poésie sauvage de son enfance aux regards des prosaïques Allemandes, elle ensevelit pieusement son talisman parmi son linge au fond de son armoire. Elle possédait encore, encadré de bois de rose et brodé sur de l'étamine par sa marraine, sœur Hilda, son verset tutélaire, celui que son père avait choisi pour elle le jour de sa naissance et qu'il avait inscrit, en face de son nom, sur la feuille de garde de la vieille Bible illustrée que sa maman avait remportée à Stockhausen :

O Vierge, Fille de Sion,
Lève-toi ! Sois illuminée !

Comme ce texte était reproduit en lettres hébraïques, personne ne saurait le déchiffrer. Siona l'accrocha donc et tout autour, elle attacha ses palmes du Jourdain qui laissaient au-dessus de l'humiliant chevet pendre leurs feuilles froufroutantes.

Il ne lui restait plus qu'à déballer son vieux sac en tapisserie.

Assise par terre, à la mode arabe, elle en dénoua la corde et éparpillant ses trésors autour d'elle, elle oublia et Fräulein Klein et Dora Schmidt, et cette chambre *Mon Plaisir* et son canapé bancal.

Voici une rose de Jéricho, qu'elle avait elle-même arrachée près de la mer Morte, — ah ! la fantasia des cavaliers dans la plaine sodomite ! — voilà du baume cueilli aux baumiers de Galaad ; — ah ! l'odeur des arbres balsamiques ! — la Bible anglaise de son père, marquée au fameux chapitre du Deutéronome ; — ah ! leurs matinées studieuses dans la « chambre haute » d'où l'on dominait Jérusalem ; — un chapelet en noyaux de dattes que Myriam-la-Folle fit bénir par le pope d'Abyssinie, — ah ! le mystère de la crypte et les vapeurs de nard ; — voici un voile de Moab, — il sentait encore le thym sauvage ; — des petites bottes d'Arabie, — elles avaient avec leur talon de fer écrasé des serpents ; — un bouquet de plumes d'autruche, cadeau nuptial de son beau sultan, Amr-ben-Diab ; des colliers en nacre de Bethléem, des anneaux en verroterie d'Hebron ; ce poisson en cornaline était une amu-

lette que Ouara avait décousue de sa *coufia* pour préserver sa petite maîtresse contre le maléfice d'Occident ; et ces massifs et frustes bracelets, Ouarda, encore, les avait détachés de ses poignets, le matin de leur triste départ pour l'Europe.

Ah ! chers bracelets frustes, cercles sonores et sauvages qui avaient rythmé toute son enfance, qui avaient endormi ses chagrins de petite fille, accompagné ses rêveries d'adolescente!

Ah ! comme elle les voit, comme elle les voit briller aux bras potelés de sa nourrice, de sa nourrice au voile blanc, au hennin d'or, qui cousait appuyée contre la margelle du puits, en chantant des naïves et amoureuses chansons dans la torpeur délicieuse des après-midi!

Et reprise par le grand charme de la mélopée barbare, Siona tout doucement fredonne dans la langue des Arabes :

Avez-vous vu
O gens de la rue,
Avez-vous vu
Mon bien-aimé
Sur son mulet... let... let...

Et elle dodeline de la tête, et elle entre-choque ses bracelets...

— *Na ! so was ! Herr-Jesus !* a-t-on jamais vu ! c'est pas pour dire que c'est une sauvage !

Et devant la pauvre Siona accroupie au milieu de ses trésors et de ses rêves, Émilie ricane, les poings sur les hanches.

— Eh ben, vous en avez une chance que ce ne soit pas Fräulein Klein qui vous ait surprise comme ça... Allez ! montrez-moi votre bazar de négresse!

Et avec le bout de sa savate, la fille fait rouler sur le plancher la rose de Jéricho.

D'un bond, Siona saute sur ses pieds et ramassant son étalage, avec une prestesse de colporteur arabe, elle jette tout dans son sac qu'elle enferme à clef dans son armoire. Émilie hausse ses militaires épaules :

— Comme tu voudras ! Je tiens pas autrement que ça à voir ton fourbi de négresse.

D'un des lits, elle tire des draps et des couvertures et les étale à grands coups de bras sur le canapé défoncé.

— Ça n'a pas trois fromages de haut ni trois pfennigs dans sa poche et cela fait des manières ! Paraît que Fräulein Klein

a eu une syncope. Moi, si j'avais été elle ce n'est pas de dîner seulement que je vous eusse privée, manselle! Je vous aurais donné la fessée. Oui, la fessée, devant tout le monde, sur votre sacré derrière de Jérusalem !

Frémissante de dégoût et d'humiliation, Siona s'est glissée dans ses draps. Elle ne sait pas comment elle a eu le courage de se déshabiller, mais maintenant elle se tient si immobile, qu'on dirait une petite morte.

Elle entend Élisabeth qui revient et lui dit quelque chose. Puis c'est la nuit qui tombe ; une cloche qui sonne, une galopade de pieds, des rires, des chuchotements derrière sa porte; c'est de la lumière, c'est encore Élisabeth, puis ce sont les deux camarades qui l'appellent, tirent ses draps, inspectent ses affaires et lasses, finissent par s'endormir.

Quelqu'un vient chercher la lumière, tout devient noir, tout devient silencieux. Alors Siona ose bouger. Elle sort sa tête de dessous ses couvertures, se lève, se glisse à son armoire, en tire son sac de tapisserie, et, se recouchant, elle le serre contre elle, elle l'enlace tendrement de ses bras : et dans son besoin d'être consolée, elle le couvre de baisers. Elle n'est plus seule, elle n'est plus humiliée; et s'endormant, elle voit tous les visages de la Judée penchés sur son canapé et elle entend les palmes du Jourdain qui murmurent en agitant leurs plumes séchées autour de son verset tutélaire :

« O Vierge ! petite fille de Sion ! nous sommes tes séraphins, et toutes les nuits, sur nos ailes jaunies, nous te transporterons aux collines de Jérusalem ! »

IV

L'institution de Fräulein Klein était une des plus réputées et des plus aristocratiques de Berlin W.

Elle se composait d'un internat et d'une *Höhere Töchterschule* — lycée placé sous la surveillance de l'Empire — auquel venaient de s'ajouter un *Kindergarten*, une *Selekta* pour les arts d'agréments et un *Seminar*, sorte d'École normale. L'institution qui avait débuté petitement, au cin-

quième de la maison de la *Markgrafenstrasse*, s'était rapidement agrandie. Elle occupait successivement le quatrième, puis le troisième étage, et n'ayant réussi à déloger du second le *Professor* Hubner, ni de « la belle étage », le Oberst Möller, dont les chevaux et les ordonnances encombraient la cour, Fräulein Klein avait dû annexer, derrière, dans *la Passage*, un pavillon, en attendant de réaliser son ambition : un édifice à elle. De son modeste début, l'institution avait gardé quelque chose de pittoresque et de décousu qui n'était pas pour déplaire à Siona et contrastait avec la rigide discipline d'un lycée prussien.

La pension était restée au cinquième étage et se composait en tout d'une dizaine de chambres qui, au lieu d'être vulgairement numérotées, portaient chacune un nom, et afin que ce fut plus *destinguiert*, un nom français, que Fräulein Klein avait choisi elle-même instructif et poétique. Il y avait *Sans-Souci*, *Hernani*, *Trianon*, *Champs-Élysées*, *Bonbonnière*, *Soupir des Flots*, *Chant de Cygne*, *Mon Rêve*, où campait Élisabeth, et *Mon Plaisir*, le logis de Siona.

Les jeunes filles appartenaient à différentes nationalités. Il y avait quatre Anglaises, deux Scandinaves, une Roumaine protégée par Carmen Silva, et les commensales de Siona, deux jumelles autrichiennes, Ada et Lola, filles d'un Kapellemeister et d'une cantatrice wagnerienne, qui voyageaient dans les Amériques. Les autres pensionnaires étaient des Allemandes du Nord, grandes, équarries, hautes en couleur, filles de hobereaux de la Poméranie, de la Silésie et du Mecklembourg qui venaient apprendre dans la capitale prussienne le « bon ton » et les arts d'agrément. Riches, presque toutes, elles rêvaient d'épouser à leur retour de Berlin un *schneidige Leutnant*.

D'autres encore, filles de magistrats du Schwerin et du Holstein, se préparaient à l'enseignement supérieur. Cela ne les empêchait pas de rêver *schmissige Studenten*, et l'on pouvait dire que la pension Klein se divisait en deux rêves, le rêve militaire et le rêve étudiant.

Trois maîtresses s'occupaient de cet internat, Fräulein Melinchen, une Berlinoise, *Kindergärterin* et professeur diplômé d'ouvrages de dames, personne terne et effacée,

obséquieuse avec les occupantes de lits, indifférente avec les « canapéennes ».

Miss Lindsay, si mince, si fluette, qu'on ne savait pas son âge ; avec une taille qui pliait comme un roseau et une mousse de cheveux d'or pâle finement annelés autour d'un petit visage confus qu'un tic intermittent transformait en museau de lapin. Elle faisait « hum ! hum ! » toutes les deux ou trois minutes, et alors une quantité de vieilles breloques, de vieux sautoirs d'aïeule bruissaient sur son invariable robe de satin noir.

Mademoiselle, une authentique Française de Paris, vive, délurée, élégante, dont raffolaient ostensiblement les lourdes hoberelles, singeant ses manières, copiant ses robes, exploitant ses expressions « profitant » de sa société, mais dénigrant secrètement sa « frivolité française », enrageant tout de même de ne pouvoir lui voler son charme, sa souplesse et son esprit.

On parlait anglais les trois premiers jours de la semaine, français les trois autres, et le dimanche, la liberté des langues était accordée.

Les pensionnaires se levaient à six heures et demie, réveillées par Émilie, qui ouvrait la porte avec fracas et lançait un *aufgestanden*, comme pour un corps d'armée.

Il était prescrit de se laver jusqu'à la ceinture, mais jamais au delà.

A sept heures, une cloche réunissait les jeunes filles au bout du couloir, et sous la conduite de la maîtresse du jour, elles descendaient au troisième, où se trouvait, avec les appartements de Fräulein Klein, le réfectoire.

Et tandis que les deux semainières passaient une innommable chicorée, qui avait sur les entrailles les effets les plus dissolvants, et une paire de *Brötchen* croustillants, — Siona pensait que c'était ce qu'il y avait de mieux dans l'alimentation berlinoise — tous les autres sortaient aussitôt leur ouvrage et travaillaient en absorbant le dangereux breuvage, parce qu'il existe pour toute Allemande bien élevée, une secrète affinité entre une broderie et le *Kaffee*. Et durant une heure, on pouvait voir toute la pratique et sentimentale Germanie étalée là sur la toile cirée : des bretelles brodées de *vergissmeinnicht*; des pantoufles avec un casque couronné de roses;

un étui de parapluie orné d'hirondelles et d'un *Fahr wohl* en coton rouge; un rouleau pour le somme de l'après-midi : *nur ein bischen weck!* une pochette pour chemise de nuit : *träume süss!* une serviette de toilette avec *Morgenstund hat Gold im Mund*, et encore des nappes, des napperons, des chemins de table où s'entrelaçaient des proverbes culinaires et des rimes romantiques. Siona à qui ce mélange de poésie et de trivialité répugnait et qui n'avait pas les moyens d'acheter ces ouvrages coûteux, tricotait simplement un bas.

A huit heures on remontait vers les classes et on en redescendait pour le repas de midi qui se composait d'un potage — des prunes qui nageaient dans du lait ou des raisins de Corinthe macérés dans de la bière blanche — d'un ragoût énigmatique et d'une salade assaisonnée au vinaigre sucré. Le jeudi on mangeait le fameux *falsche Hasenbraten* de Berlin, amalgame indéfinissable, et le dimanche un véritable rôti, suivi d'un dessert la *rothe Grutze*, autre *Delikatesse* berlinoise, espèce de bouillie ballottante arrosée d'un jus de betterave violacé, qui soulevait le cœur de Siona parce qu'elle lui rappelait les joues couperosées de Fräulein Klein. On avait droit, en outre, à deux tartines de pain noir et à autant d'eau qu'on voulait.

La promenade durait une heure. On rentrait pour les classes, on goûtait à quatre heures — toujours en compagnie de son ouvrage, avec la chicorée du matin, et une variété de *Brötchen* que Siona, habituée au grossier pain arabe, trouvait délicieux ; on remontait pour l'étude, redescendait encore pour le souper.

Ce souper était tout un événement dans la vie des pensionnaires. Il était aussi parcimonieux qu'imprévu. Il consistait en une tasse de thé et en quatre demi-sandwiches. Mais ces sandwiches variaient à l'infini — de façon capricieuse. Toute la charcuterie allemande y passait tour à tour avec le fromage de gruyère, les œufs durs, la viande hachée, les harengs saurs, la mayonnaise, la salade, et tous les restes. Il y avait tous les soirs deux sortes de « pains garnis » et on avait droit à deux demi-sandwiches de chaque sorte. Mais les échanges entre goûts différents étaient tolérés. C'était donc très palpitant de deviner — il était défendu de regarder

avant de se servir — ce que renfermaient ces *Brötchen*, et de choisir son « échangiste ». Quelquefois, il y avait autour de ce repas, des coups de ruse ou d'audace. Les plus affamées s'emparaient d'un troisième sandwiche et les dernières servies ne trouvaient plus leur compte. Alors c'étaient des accusations et des réclamations. La maîtresse devait intervenir, faire le tour des assiettes, tandis que la coupable s'étranglait de goinfrerie ou cachait son larcin sous sa serviette. Après ce souper émotionnant, les jeunes filles se remettaient à leur ouvrage en écoutant la lecture anglaise ou française et à huit heures et demie elles allaient souhaiter la bonne nuit à Fräulein Klein et monter au cinquième étage où l'aînée de chaque chambrée devait allumer, sur une table, une lampe dont l'abat-jour portait la pompeuse désignation : Hernani ou Trianon, Soupir des Flots ou Champs-Élysées.

A neuf heures, la maîtresse du jour venait enlever cette lampe.

Fräulein Melinchen batifolait bêtement avec les deux sœurs autrichiennes avant de crier vers le sofa un indifférent *Gut Nacht! Schlaf wohl!*

Mademoiselle baisait le bout du nez de Siona, puis hâtivement le front d'Adda et de Lola :

— Bonsoir, dormez bien ! — et elle sortait avec grâce en fermant la porte sans bruit.

Miss Lindsay commençait par les sœurs autrichiennes; mais c'était pour mieux s'attarder auprès du canapé bancal.

Elle s'asseyait sur un ressort défoncé, — elle était si mince — et sa taille de roseau ployée en deux, elle penchait son museau de lapin et sa mousse de cheveux d'or sur Siona.

— Hum ! Hum ! — elle avait connu son père. Cette Bible reliée en bois d'olivier, M. Benédictus la lui avait rapportée de Jérusalem ; hum ! hum !... Et prenant les mains de Siona dans les siennes, toutes chargées de bagues usées, de touchants anneaux d'aïeules, elle récitait une prière que la petite fille avait apprise par cœur dans l'église anglaise du mont Sion, mais à laquelle elle ne croyait plus. Siona la récitait cependant pour le plaisir de placer ces mots dans les mots de miss Lindsay et pour entendre plus longtemps bruisser les chaînettes anciennes, qui lui rappelaient, en atténué, les joyaux sonores de sa nourrice.

— *Good night, darling !* — et miss Lindsay emportait la lampe.

A la porte, elle se retournait. Ses cheveux, la lumière, ses ors pâlis, tout cela était de la même couleur, et Siona croyait voir s'évanouir dans la nuit, une petite fée de clarté.

*
* *

Élisabeth ne pouvait pas s'occuper beaucoup de Siona. N'ayant passé aucun examen, elle ne pouvait, selon les rigides lois prussiennes, ni surveiller les études, ni aider la *Kindergärterin*, ni même enseigner, elle, pourtant si adroite, les travaux de l'aiguille. Elle se trouva donc placée entre Minna, la camériste de Fräulein Klein et Dora Schmidt. Elle conduisait les élèves chez le dentiste ou à leur leçon de chant, faisait les commissions de tout le monde, portait invitations et prospectus, aidait à la cuisine et à la lingerie, accompagnait Fräulein Klein dans ses courses ou servait de tampan à ses fréquents accès de colère. Indolente, indifférente, aimable, avec un beau corps et un beau visage, Élisabeth se pliait à toutes ces corvées et ne semblait plus se souvenir qu'elle avait tenu dans cette même institution le rôle d'une princesse d'Orient. Aussi, tout en abusant de sa complaisance, domestiques, pensionnaires, maîtresses, l'adoraient, et Fräulein Klein, fière de traîner derrière sa vulgaire personne allemande cette fine beauté brune, la traitait parfois en favorite, l'amenant aux concerts et aux théâtres, ou l'admettant à ses soupers avec son « état-major ». Élisabeth n'était donc pas malheureuse, et sans orgueil et sans imagination, elle ne se croyait pas déchue.

Siona devait souffrir de son contraste avec sa sœur. Puisqu'elle arrivait pauvre et affligée, on attendait d'elle d'autant plus d'humilité, et puisqu'elle n'était ni jolie, ni bien faite, ni *pikante*, et qu'elle ressemblait, somme toute, avec ses yeux clairs et ses cheveux blonds à une quelconque petite Allemande, on lui en voulait de sa réserve, de son accent exotique et de son ahurissement d'étrangère.

Dora Schmidt ayant déclaré le soir même que Siona était orgueilleuse, cette épithète lui resta et elle n'eut pas, tout de

suite, comme Élisabeth une amie. Au reste, Siona n'en cherchait pas. Elle passait les premières semaines dans une stupéfaction si continuelle, que son intense besoin d'expansion et de tendresse en fut comme anéanti. La vie de cette pension berlinoise était tellement différente de ce qu'elle avait imaginé! La langue allemande elle-même devenait presqu'une langue inconnue. Sa maman avait parlé l'allemand du Sud, un allemand lent, simple, confortable, l'allemand des contes de fées, ralenti et simplifié encore par le long exil en Orient.

Ici, on parlait l'allemand du Nord, rapide, brutal, hachuré, avec les *st* et les *sp* prononcés en sifflant ; on escamotait des syllabes entières, on obscurcissait prétentieusement toutes ses phrases par des expressions françaises germanisées et employées à rebours. Il y avait encore l'horrible argot de Berlin, employé par les servantes et dont les hoberelles des provinces baltiques abusaient avec fierté, sans compter tous les termes nouveaux des inventions nouvelles de toute cette vie de civilisés, que Siona était loin d'avoir soupçonnée dans sa primitive Judée.

Mais plus que la différence des existences, la stupéfiait la différence des sentiments entre elle et ces Allemandes. Leur grossièreté la blessait autant que lui répugnait leur niaiserie plate. Et ayant subi leurs sarcasmes et leur curiosité elle résolut de ne jamais plus parler de Jérusalem, et elle enferma son enfance dans son cœur, comme dans un tabernacle.

V

Ce matin-là Siona était semainière pour la première fois. Elle avait commencé à passer — avec mille précautions — la corbeille de *Brötchen* croustillants, tandis que sa compagne remplissait les tasses de cet indéfinissable breuvage qu'on honorait du nom de *Kaffee*. Pour la seconde tournée de chicorée, c'était à Siona d'officier.

Elle redoutait cette expérience. L'énorme samovar, seul sur une petite table, dans un coin de la salle, l'intimidait. Elle en avait bien vu de ces bouilloires d'Occident, en plus

petit, sur le dos des pèlerins russes qui affluaient en Palestine, mais elle ne s'en était jamais servi, et puis, en véritable Orientale, le moindre mécanisme, une clef à tourner, une portière à ouvrir, la rendait d'avance nerveuse et maladroite.

Pourtant, pense-t-elle, cela ne doit pas être difficile de remplir les tasses, puisque le jus coule tout seul, mais comment pourrait-elle les porter autour de la table sans glisser sur le parquet ciré et sans en renverser une goutte sur les rouleaux du sommeil, les bretelles brodées et les housses de parapluies ?

Siona rassemble son courage et pose une tasse sous le robinet. La chicorée coule comme par miracle ; elle coule même trop fort puisqu'elle éclabousse le tablier de Siona, et, avant que celle-ci n'eût le temps de respirer, la tasse est remplie jusqu'au bord. Il faut fermer le robinet et prendre une autre tasse. Mais Siona, dans sa nervosité, donne un coup si brusque, que le robinet s'ouvre de nouveau, que la chicorée déborde de la seconde tasse et se répand sur le plateau. Elle n'a pas d'autres tasses sous la main, et elle n'ose pas s'éloigner du samovar. Appeler quelqu'un? Justement Élisabeth n'est pas là. Les autres se moqueraient d'elle ; d'ailleurs sa voix ne sort plus de son gosier. Elle essaie encore de tourner, tourner dans tous les sens, et dans son affolement, elle ne s'aperçoit pas qu'elle arrête le flot par instants, et que c'est par son geste qu'il recommence.

Maintenant le plateau lui-même est inondé. Alors, immobile et glacée, Siona regarde ce samovar du progrès, qui ne veut pas obéir à ses mains d'innocente.

Autour de la table, les jeunes filles sont si occupées avec leurs ouvrages qu'elles ne réclament pas leur seconde distribution de chicorée. Mais voici que le plateau déborde, que le café coule par terre, coule sur le parquet ciré avec un petit bruit de fontaine.

Miss Lindsay lève la tête :

— *Good heavens my-child !* — et se précipitant, elle arrête le robinet, au moment où de lui-même il allait s'arrêter de couler, car la bouilloire est vide.

Un moment la salle demeure muette de stupéfaction; puis ce sont des rires, des cris, des applaudissements, des railleries. Ah ! l'amusant intermède ! Ah la belle aventure !

De joie quelques jeunes filles jettent en l'air leur ouvrage ; d'autres feignant l'épouvante, se réfugient de l'inondation sur leurs chaises.

— *Hoch ! hoch ! Siona ! hoch ! hoch !*

Il faut chercher Émilie pour essuyer le déluge. Elle aussi s'esclaffe :

— A-t-on jamais vu ! Ah ! c'est *famos ! famos !*

Et lorsque miss Lindsay prêche le calme, le retour aux ouvrages, les pensionnaires se révoltent, réclament leur seconde tasse et le charivari devient si intense, que la porte s'ouvre et pénètre Fräulein Klein.

Siona ferme les yeux. Elle se rappelle le jour du massacre à Jérusalem, où elle se croyait déjà embrochée et dévorée par les derviches hurleurs, et sa torture d'alors lui semble comparativement peu de chose.

Ah ! disparaître ! s'enfoncer sous terre ! mourir sur le coup !

Mais Fräulein Klein déclare :

— Mes enfants vous aurez votre seconde tasse, on va refaire du café !

Et passant devant Siona avec un haussement d'épaules, elle dit simplement, ses lunettes levées vers le plafond !

— Mon Dieu ! que cette enfant est donc *dösig*!

Et toute la salle, enchantée de gagner une demi-heure sur les classes, d'entonner la parodie d'un air connu :

Ach dösig, wie dösig,
So dösig bist du !

Et longtemps la petite fille de Jérusalem n'est plus que la *dösige Siona* ; Siona la nigaude.

Par contre, dans les classes, elle ne passait pas pour nigaude.

Vu sa petite taille, Fräulein Klein, l'avait jugée tout juste apte d'entrer en seconde ; mais là, on s'aperçut que Siona était en beaucoup de choses plus avancée que les élèves de son âge et on la mit en première où les jeunes filles avaient seize et dix-sept ans, et où l'on précédait leur nom de famille du titre de « Fräulein ».

Cette classe était à ce moment extrêmement bien fréquentée. Il y avait deux filles de ministres, Marie de Putkammer et

Rosa von Hammerstein ; Irma von Bulow (nièce du prince actuel), Johanna Stefani, la fille du directeur des postes ; et plusieurs filles ou petites-filles d'officiers de 70, mesdemoiselles de Biberstein, d'Eichhorn, de Falkenhain et Hedwig Mittelstädt, dont le père, général en retraite avait un des premiers tenu garnison à Metz.

Attentive, laborieuse, d'une grande vivacité d'esprit, Siona fut vite remarquée de ses camarades et de ses professeurs.

D'ailleurs, bien que n'ayant jamais connu pareille classe — elles étaient plus de quarante — elle n'y éprouvait aucun ahurissement. Tout ce qui touchait à l'étude et à la pensée lui était familier; et puis, ici, du moins, elle comprenait l'allemand, un allemand pur et lent comme celui des livres, et quand elle récitait une leçon on ne se moquait pas de son accent trop articulé, Hedwig Mittelstädt et Irma von Bulow et les deux plus grandes qui l'avaient prise sous leur protection, déclaraient même qu'il était d'un exotisme charmant.

Par exemple, son instruction acquise sans ordre et sans méthode, présentait des lacunes déplorables. Ainsi Siona qui avait lu tous les classiques allemands depuis Klopstock jusqu'à Herder savait peu de chose de la grammaire et de la syntaxe. Elle n'avait que des notions confuses de l'arithmétique et de la chimie et connaissant la géographie du globe entier, elle ignorait celle du royaume de Prusse, et familiarisée avec l'histoire de Ramsès ou de la reine de Saba, elle était étrangère à celle des Markgrafen de Brandenbourg.

Le français aussi qu'elle avait appris avec Myriam-la-Folle, la Maronite du couvent de Beyrouth, fut jugé tout à fait insuffisant, et cela était d'autant plus fâcheux qu'on attribuait aux lycées de Berlin une haute importance à la langue de Voltaire et qu'elle était enseignée chez Fräulein Klein par trois professeurs différents. Il y avait Mademoiselle, avec son minois candide et malicieux, qui venait trois fois par semaine faire un cours de conversation et d'orthographe. Celle-là, on la traitait avec désinvolture et même avec une nuance de mépris parce que les Allemands sont convaincues que les Français ne connaissent pas leur langue, et que, la parlant par le hasard de leur naissance et par habitude, ils ne la « comprennent » pas et sont par conséquent incapables de l'enseigner. Gretel

Eichhorn et Hedwig Mittelstädt, posaient des « colles » à Mademoiselle lui demandant si tel verbe gouvernait l'accusatif ou le datif, et la Parisienne qui ne connaissait que le complément direct ou indirect, restait interloquée.

— Vous voyez bien que les Français ne sont pas sérieux ; vous voyez bien, Mademoiselle, que vous ne savez pas votre langue! — triomphaient les jeunes péronnelles.

Siona ne craignait donc pas beaucoup ces cours; mais elle avait une véritable terreur quand elle voyait arriver avec son nez démesuré et sa grammaire sous le bras, Fräulein Wittig, qui elle, était sérieuse, qui, elle, avait passé son examen de français devant la *Höhere königlich-kaiserliche Prüfungs Commission* et qui expliquait dans un jargon français la déclinaison des substantifs.

Le troisième cours était fait par Fräulein Hélène Lange qui avait écrit elle-même en français un manuel de la littérature française où elle déclarait que ni Racine ni Corneille ne venaient à la cheville de Gœthe et de Schiller, mais que Voltaire, l'ami du « grosse Fritz » et Rousseau, né à Genève, étaient les seuls génies de la France.

En anglais, Siona prenait sa revanche. C'était miss Lindsay qui professait, car on admet parfaitement en Allemagne que les Anglais sachent leur langue et soient capables de l'enseigner.

Chaque fois que Siona commentait Shakespeare ou lisait *le Paradis Perdu*, ou récitait Byron et Shelley, le museau de lapin de miss Lindsay s'éclairait comme intérieurement et elle disait avec une voix un peu enrouée :

— *That's very good, my child !*

En religion et « histoire ecclésiastique » — aussi deux branches d'une grande importance dans les lycées prussiens, — Siona remportait quelques succès auprès du docteur-pasteur Dryander, un théologue et prédicateur en vogue[1].

Mais le véritable triomphe de Siona était la rédaction.

Le professeur de littérature allemande et de style était alors M. Kaufmann une célébrité de l'Université.

La première fois il n'avait pas remarqué Siona, assise la dernière du dernier banc, toute pâle, toute rétrécie, dans sa

1. Le prédicateur de la cour actuel.

robe de deuil, avec ses cheveux mal ramassés en chignon et s'échappant en mèches inégales autour de son petit visage pointu.

Non, il n'avait pas remarqué cette petite fille qui, pourtant, ne détachait pas de lui ses grands yeux tristes.

La seconde fois, il avait donné comme thème de la composition le proverbe allemand qui encourage l'émigration :

Wem Gott will seine Gunst erweisen den schickter in die weite Welt.

(Dieu témoigne sa faveur à qui s'en va dans le vaste monde.)

Aussitôt les jeunes filles s'étaient mises à écrire; seule Siona n'écrivait pas. Elle n'avait jamais fait un devoir de style ; elle ne savait pas comment procéder. Elle rougissait de honte, pâlissait d'angoisse, regardait désolée de son papier blanc vers la cathèdre, où le *Professor* Kaufmann feuilletait un livre, indifférent.

Et le temps passe, toute la classe compose même Emma Wirth, qui ne sait jamais rien pourtant. Siona, tout bas, récite le proverbe, plusieurs fois de suite, comme font avec la formule islamique les derviches hurleurs quand ils veulent s'hypnotiser. Hélas ! aucune inspiration ne lui vient, et déjà, ses yeux se remplissent de larmes, lorsqu'enfin M. Kaufmann lève la tête et rencontre le regard implorant et éploré. Il ferme son livre et vient s'asseoir à côté d'elle au bout du banc.

— Pourquoi pleurez-vous? — lui demande-t-il doucement.

— Je ne sais pas comment on fait une rédaction.

— Vous n'en avez donc jamais fait?

— A Jérusalem, on n'en faisait pas.

— A Jérusalem? Ah, vous êtes Siona Benédictus?... Mais alors j'ai admirablement choisi mon sujet, car vous avez déjà beaucoup voyagé. D'abord pour venir ici, et puis là-bas en Palestine, vous avez, sans doute quelquefois, accompagné votre père. Eh bien, parmi ces différents voyages, choisissez-en un et racontez-le très simplement.

Et le professeur retourna à sa chaire. Siona est consolée. C'est comme une flamme qui brûle en son cœur. Depuis longtemps, depuis la mort de son père, aucun homme ne lui a parlé avec autant de douceur.

Ah oui ! à lui, elle veut bien raconter sa Judée, elle veut, pour lui, évoquer sa poétique enfance ! Sa plume court sur le

papier ; elle décrit son voyage au Jourdain, haut balancée dans la nacelle d'un chameau précédé de cavaliers dont la lance brille au soleil; puis c'est la descente entre des murs de rochers asphaltiques, vers la « gorge de Feu », la *diffa* près des baumiers de Jéricho ; la danse martiale des chefs bédouins, dont les sabres scintillent sous les étoiles, et dont les longues manches blanches s'envolent comme des ailes, tandis que leurs deux tresses frontales, comme de petits serpents noirs, battent leurs joues.

Quand, huit jours plus tard, M. Kaufmann revint avec ses cahiers, il avait un air tout solennel et ne regardait pas du côté de Siona.

« Mon devoir est mauvais », se dit-elle, déçue.

Il parcourut rapidement plusieurs compositions, fit quelques remarques avec indifférence, puis essuyant ses lunettes d'or, il dit :

— Maintenant je vais vous lire une rédaction que je vous prie d'écouter attentivement.

Siona reconnut ses mots, son style, ses phrases. Et pourtant elle se demandait : « Est-ce de moi? Et pourquoi me lit-il? Est-ce parce que c'est très mauvais? ou pour se moquer de moi, comme faisaient les autres, lorsque je parlais de Jérusalem. » Mais vite elle comprenait qu'il ne se moquait pas. Après certaines phrases, il s'arrêtait, les commentait avec admiration ; puis il repartait et ayant achevé, il dit :

— Ce récit de voyage est de mademoiselle Siona Benédictus. Je lui donne la mention *ausgezeichnet* (excellent) et elle sera première en rédaction.

Un silence impressionnant suivit cette déclaration ; tandis que tous les cous s'allongeaient vers le dernier banc. Siona sentait son échine se glacer d'émotion, puis un ardent orgueil l'exhalta. « Elles ne diront plus en bas que je suis *dösig* ! » mais aussitôt elle songea avec une profonde tristesse : « Mon pauvre papa ! qui eût été si content de savoir sa « petite Jérusalem » première de tout le lycée, mon pauvre papa ne le saura pas ! »

(*A suivre.*)

MYRIAM HARRY

SECONDE LETTRE

A UNE NORMALIENNE[1]

Je disais donc, Mademoiselle, que notre idéal s'oppose de point en point à l'idéal allemand.

1° Nous sommes des gens incapables d'exécuter la « marche de parade » allemande, où tous les mouvements des soldats semblent réglés par un moteur unique ; nous avons besoin, en toutes choses, d'une liberté d'allures. Nous pouvons espérer et même être sûrs — car la nécessité est une puissante maîtresse — que nous corrigerons l'excès de notre individualisme ; mais l'État ne nous tiendra jamais tout entiers.

Jamais nous n'admettrons que l'État soit supérieur à la justice. Si nous nous croyons lésés par lui, nous avons nos recours contre lui. Maints arrêts de notre Conseil d'État prouvent que ce recours est efficace. En Prusse, il n'y a de recours contre l'État que s'il veut bien le permettre.

Jamais nous ne livrerons à l'État toute notre âme. Un manifeste comme celui où de hauts intellectuels allemands déclarent leur étroite union avec le militarisme, leur sujétion absolue au militarisme, ne trouverait pas chez nous de signataires. Et avez-vous remarqué cette prétention des pédagogues d'Allemagne qui voudraient que toute esthétique fût mise au service de

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 décembre 1917.

l'État, inspirée par ce service? Nous tenons, nous, pour la liberté de l'art, et ne demandons à la beauté que d'être belle.

Mais que dire à la lecture de certaines maximes, qu'a citées M. Chevrillon dans un précédent fascicule de cette *Revue*? Les auteurs en sont des docteurs du germanisme, qu'un Allemand notoire appelle « les Pères sacrés de l'Allemagne ». J'en veux répéter ici les principales :

« *L'État, n'a qu'un devoir : accroître sa force, et peu importe la résistance des consciences.*

« *L'État ne pense qu'à soi ; il se place au-dessus de l'humanité comme de tout idéal reconnu par la morale individuelle.*

« *Assez de bavardages sur la moralité ! Malheur au chef qui écoute son cœur !... Dans les relations d'État à État, tout sentiment généreux doit être étouffé. Tout moyen est bon qui mène au succès. Allemagne, c'est le moment de bronzer ton cœur !* »

Et encore : « *Frères, soyez durs ! Allemand, sois impitoyable !* »

Que dire, sinon notre répulsion, notre horreur ! Cet État est une idole monstrueuse comme Moloch, dieu de la Phénicie et de Carthage : la statue de ce monstre tendait les bras pour recevoir les victimes humaines ; devant elle, on brûlait des enfants pour lui faire plaisir.

2° Nous ne prétendons pas suffire à nous-mêmes. Nous sommes les disciples de l'antiquité, d'où vient notre langue directement. Le meilleur de « l'humanité » ancienne a passé en nous. Dans les temps successifs, nous avons puisé aux sources d'Italie, d'Espagne, d'Angleterre et d'Allemagne. Nous n'avons jamais renié ni déprécié nos emprunts. Nous ne faisons pas la grimace aux mots venus du dehors.

Nous gardons pourtant notre originalité : bon sens, finesse, esprit critique, imagination vive mais jamais déréglée, impérieux besoin de voir clair, impérieux besoin d'éclairer et de persuader, art de persuasion. Notre esprit a régné sur le moyen âge européen ; il s'est épanoui en fleurs et fruits superbes au XIIIe siècle, où la France fut si grande entre les peuples ; aux XVIIe et XVIIIe siècles, l'Europe fut notre disciple. Nous avons donné beaucoup plus que nous n'avons reçu, en vérité.

3° C'est par notre esprit que nous prétendons agir sur le monde. Il y a longtemps que nous avons renoncé à l'hégémonie politique et militaire. Nous l'avons voulue au temps de Louis XIV et de Napoléon. Nous avons payé cette déplorable erreur très cher.

Nous avons été vaniteux et chauvins, c'est vrai ; mais quelle chose légère que notre vanité en comparaison de l'orgueil allemand dont le poids est inévaluable? J'ai dit : nous avons été vaniteux, car nous ne le sommes plus. Depuis un demi-siècle, nous portions des âmes de vaincus; plus de confiance en nous-mêmes, le dénigrement de nous-mêmes; la mauvaise opinion de nous, à l'étranger, c'est nous qui l'avons faite. Combien nous fûmes surpris, lorsque, nous voyant à l'œuvre, dans notre grand péril, et dans le péril de l'humanité, l'Amérique, l'Angleterre, d'autres pays encore nous adressèrent des témoignages d'admiration et de vraies déclarations d'amour. Ces jours-ci, une grande voix américaine disait :

« *La France personnifie tout ce qui est aimable et vaillant. Jamais, dans toute l'histoire, on ne vit une aussi ferme loyauté que celle de la France, un tel dévouement à la patrie, une telle splendeur dans l'accomplissement du devoir. La récompense sera grande, car elle aura sauvé l'âme du monde ! Sauver l'âme du monde, quelle gloire !* »

J'ai lu avec une émotion vive ces déclarations, parce que cette France admirée, aimée pour sa beauté, sa vaillance et sa naturelle noblesse est bien celle que je sens vivre en moi.

4° La France est pacifique. On peut être assuré que, l'heure venue, elle travaillera, de tout son esprit et de tout son cœur, à créer cette « Société des Nations » dont ses représentants à La Haye, présidés par M. Léon Bourgeois, ont ébauché l'esquisse, qui n'a pu être poussée plus loin, parce que l'Allemagne a d'un coup de coude, fait dévier la main du dessinateur. La France veut qu'entre les nations, comme dans chaque nation, l'ordre et la paix soient assurés par des règles de droit et une procédure et des sanctions de justice.

Notre France est pacifique, parce qu'elle est humaine.

C'est ainsi que, point par point, notre âme française s'oppose à l'âme allemande, éprise d'elle-même, d'elle seule, orgueilleuse au point qu'elle semble atteinte d'une incompréhensible folie, dédaigneuse d'autrui, haineuse, et qui ne conçoit l'ordre dans l'humanité que par la subordination des peuples au peuple prédestiné à être « le maître ».

*
* *

Me voici ramené à votre question que je répète :

« *Devrai-je exciter la vengeance et la haine de l'ennemi dans le cœur de mes élèves, ou devrai-je, afin qu'ils détestent la guerre à tout prix, faire dominer les sentiments humanitaires?* »

Qu'est-ce que la haine? Haïr, dit le dictionnaire de l'Académie, c'est vouloir du mal à quelqu'un. Mauvaise définition, car vouloir du mal à quelqu'un, ce n'est pas la haine ; ce n'en est qu'un des effets. La haine est un sentiment violent, qui ne raisonne pas ; elle voit rouge et trouble ; on dit même qu'elle est aveugle ; alors quelle imprudence, que de la prendre pour guide ! Au reste, la haine, à cause de sa violence même, est courte; elle dure une génération, deux générations, puis elle s'éteint. Nous devons à l'Allemagne un sentiment plus durable.

Nous avons le devoir de nous souvenir. Je sais bien que plusieurs disent : Oublions ! Sans doute, ceux-là n'ont souffert ni dans leur chair, ni dans leur âme. Plaignons-les et passons. Nous *devons* nous souvenir du mal que l'ennemi nous a fait et qu'il a fait à l'humanité.

L'enseignement du souvenir sera sérieux et probe. Il démontrera par preuves authentiques l'ambition, les projets de l'Allemagne, toute la préméditation du grand crime. Ces preuves sont nombreuses et claires : non seulement des écrits de philosophes et d'historiens, des prêches d'église, des leçons d'école, mais des paroles officiellement recueillies d'hommes d'État et de Guillaume II lui-même. Puis nous dirons comment fut pratiquée la guerre par nos ennemis ; ici encore les preuves abondent très claires : documents d'enquêtes honnêtes et soigneuses ; ordres du commandement allemand; affiches

invraisemblables mais authentiques, et enfin cette effroyable preuve : l'infernale dévastation d'une des riches contrées de la France.

Alors, me direz-vous, c'est entre nous et l'Allemagne, l'état perpétuel d'hostilité morale, qui produira nécessairement, un jour ou l'autre l'hostilité effective. A quoi, je réponds : *la durée de l'hostilité morale dépend de l'Allemagne.* Nous n'avons pas le droit de croire que toute l'Allemagne approuve la politique de son gouvernement ni ses mœurs de guerre. En ce pays, l'opinion est plus sévèrement disciplinée que chez nous ; la presse est depuis longtemps pliée à la docilité. Cela n'empêche pas que l'on puisse discerner sans peine chez nos ennemis de graves divergences. Il est vrai que la majorité actuelle du parti socialiste, conduite par un bourgeois, qui a envie d'être ministre, se montre accommodante envers le pouvoir ; elle ne peut pourtant renier tous les principes du parti ; elle les rappelle de temps à autre ; après la guerre, elle insistera. D'autre part, la minorité socialiste forme un vrai parti d'opposition qui se promet une belle revanche des persécutions qu'elle subit; elle prétend, d'ailleurs, qu'elle est d'ores et déjà la majorité. Des journaux bourgeois démocratiques, à grande clientèle, et qui, avant la guerre, manifestaient leur aversion pour le régime prussien, compriment aujourd'hui leurs sentiments qui, après la guerre, éclateront. De ce milieu, sans doute, a jailli ce grand, émouvant et probant réquisitoire, que l'auteur a intitulé : *J'accuse*, et qu'il a fait suivre d'un autre : *Le Crime!*

Enfin dans l'armée même, nous le savons par des lettres de soldats et d'officiers, trouvées sur des prisonniers ou sur des morts, plus d'un cœur d'homme a été offensé par les atrocités de la guerre. Dès les premiers mois, par exemple, un soldat du 65e régiment d'infanterie écrivait que certains de ses camarades « *se comportent non pas comme des soldats, mais bien en voleurs de grand chemin et en brigands* » ; un autre : « *Il y a dans notre armée des bougres qui ne sont plus des hommes, des cochons à qui rien n'est sacré* » ; un officier du 77e régiment d'infanterie : « *Les pionniers ne valent pas cher ; quant aux artilleurs, c'est une bande de voleurs.* » Mais le plus intéressant document a été recueilli près du corps d'un jeune

soldat. Le pauvre garçon était un poète d'avenir ; les petits poèmes écrits sur son carnet attestent un sentiment délicat de la nature ; la mélancolie en est très douce. Son dernier poème est adressé au peuple allemand, sous le titre de « *Gott mit uns*, Dieu avec nous »; il rappelle la profanation des lieux sacrés par ce peuple qui se dit le « foyer et le soutien de la vertu » et il finit par cette imprécation :

« *Ce n'est pas Dieu que vous servez, c'est l'Antéchrist.* »

L'Allemagne a donc ses protestataires; mais combien sont-ils? La majorité de ce peuple est profondément infectée par le poison de l'orgueil, l'ambition de dominer le monde et l'âpre passion de l'exploiter. Trop vieux sont cet orgueil et cette passion. Et vous avez vu comment des pédagogues aujourd'hui comprennent l'éducation présente et future de la jeunesse allemande. C'est pourquoi, méfions-nous !

Il est permis d'espérer que l'Allemagne s'amendera ; notre humanité nous commande, non seulement de l'espérer, mais de le désirer. Mais vous connaissez ce mot d'un Anglais : « La terre est habitée par des hommes et par des Allemands. » Eh bien ! *Que les Allemands daignent consentir à n'être que des hommes, comme nous !* Alors, nous verrons ! Mais d'ici là, méfions-nous, et que le souvenir entretienne chez nous la méfiance. Si l'inquiétude persiste parmi les nations, si le régime de la paix armée survit à la guerre, ce sera la faute de l'Allemagne. S'il faut encore une fois recourir à la guerre, ce sera la faute de l'Allemagne. Eh quoi? Prévoir la guerre encore? Hélas ! il faut bien la croire encore possible. A ce propos, je vous dirai que, dans la question que vous m'avez adressée, des mots m'ont étonné : vous parlez de « détester la guerre *à tout prix* ». Pas au prix de l'honneur, n'est-ce pas? Pas au prix de l'indépendance, et de la liberté; pas au prix de tout ce qui fait le prix de la vie ?

Certes, nous ferons tout ce qui est possible, nous ferons l'impossible pour éviter le retour d'une calamité pareille. Nous voulons que la paix qui terminera cette guerre ne soit pas, comme l'ont été les traités antérieurs, une simple suspension d'armes. Il n'y eut jamais de guerre semblable à celle-ci ; elle a couché des millions d'hommes dans des nécropoles, qui

si on les joignait ensemble couvriraient des provinces. De même le traité de paix qui clora cette guerre ne pourra ressembler à aucun des traités précédents. Il faudra que l'acte final prépare, s'il ne peut l'accomplir tout de suite, la réconciliation de l'humanité avec elle-même. A cette œuvre, soyez sûre que la France collaborera, de son génie clair, de son âme généreuse, de son âme humaine entre toutes les âmes des nations.

*
* *

Maintenant, Mademoiselle, pour finir, revenons à nous.

Oui nous devons, à tous les degrès, dans les plus humbles comme les plus hautes écoles, chacun dans la mesure de nos moyens, qui ne sont pas les mêmes, bien entendu, avoir présent à l'esprit que nous élevons des Français d'une certaine date, et de quelle date, funèbre et grandiose ! Nous devons leur expliquer ce qu'est la France et leur donner une idée du temps où ils vont vivre. Cet enseignement aura pour moyens principaux l'histoire et la géographie, dont il faudra réviser les programmes, mais il devra résulter de l'éducation entière de l'écolier. Il ne doit pas être relégué dans une case de « l'emploi du temps ». Il doit emplir tout le temps. Chaque maître et chaque maîtresse doivent être pénétrés de leur devoir d'éducateurs nationaux.

Nous avions avant la guerre de très mauvaises habitudes dans tous les ordres scolaires. Tous, plus ou moins, nous étions les serfs de l'examen. L'examen était le directeur général de t'instruction publique. Or, l'examen est un détestable direcleur. D'abord, il y a de mauvais examinateurs ; je crains même qu'il n'y en ait beaucoup. J'ai recueilli et publié autrefois une série de questions faites à l'examen du brevet élémentaire ; elles étaient absurdes. Je me suis livré au même travail pour des questions posées au concours de l'École de Saint-Cyr : elles étaient absurdes. J'ai entendu, à l'examen du baccalauréat, des interrogations auxquelles je ne me serais pas chargé de répondre. Le mal fait par les mauvais examinateurs est incalculable. Mais l'examen lui-même a de méchants effets s'il est le principal objet de l'effort, et de

l'amour-propre du maître et de l'écolier. Par là est détruite la valeur morale de l'enseignement.

Je disais qu'il faudra réviser les programmes, réviser les « valeurs » comme disait le pédagogue allemand. Le vieux foyer scolaire est encombré de cendres dont il faudra l'alléger pour stimuler la flamme. Je voudrais qu'à ce travail fussent appelés quelques-uns de ceux qui depuis trois ans passés combattent et peinent rudement au service de la patrie. J'en connais plusieurs qui ont profondément réfléchi dans la tranchée ; j'ai reçu leurs confidences ; l'un d'eux, un sous-officier, m'a écrit :

Toute notre éducation nationale doit être changée, transformée.

Qu'avons-nous formé, sinon des candidats à examen? Que devons-nous former, sinon des hommes d'action? Je me demande ce que nos certificats d'étude, nos brevets, nos bachots offrent de garantie à cet égard...

Examinez les programmes d'études. Mettez donc de côté ce qui augmentera la puissance d'action de l'enfant ; de l'autre ce qui, à ce point de vue, ne lui sera d'aucun service. Faites la balance. Appliquez cette méthode à tous les examens de tous nos services d'enseignement.

Examinez de même notre enseignement moral. Est-il fait pour développer chez l'enfant ou l'adolescent le goût, le plaisir, la jouissance de l'action? L'élève prend-il conscience de sa valeur? Il l'ignore. Un ensemble de règles limitent son activité, son initiative. Tout aboutit à le pousser vers une vie de jouissances d'abord vive et plus tard douce et calme.

Nous avons fait fausse route. L'état actuel de notre pays en est la conséquence.

Puis le sous-officier, parlant en même temps qu'à moi aux membres d'un comité, qui s'était chargé de publier des *Études et Documents sur la guerre*, nous adressait cette sommation :

A vous, messieurs, de préparer l'avenir. L'âge vous laisse des loisirs. De vos réflexions, de vos discussions peuvent dépendre les réformes nécessaires. Il ne serait pas juste ni moral que les victimes — car nous sommes des victimes — jouassent inutilement leur vie tandis que les responsables, que l'âge abrite, ne reconnaîtraient pas leur erreur et n'emploieraient pas tout ce qu'ils ont de pouvoir pour réparer ce qu'ils ont, sinon fait, du moins entretenu et aggravé.

Qu'avons-nous fait depuis la guerre? Où est le programme que la leçon des faits nous a suggéré? Rien. J'ai eu l'occasion de causer avec

une institutrice qui exerce à quelques kilomètres du front. J'ai senti comme une douleur de voir comment les sacrifices de nos camarades sont vains. Ils souffrent, ils meurent. Souffrance, mort, inutiless Demain, notre jeunesse ne sera pas mieux armée qu'hier.

L'examen, tout est là. Quant à la vie rude, ardue, rien n'y prépare. Pauvres enfants !

Les paroles de cette sommation m'ont ému. Je les ai lues et relues, la tête baissée. Assurément, je crois avoir vu les défauts de notre éducation, et j'ai travaillé à les corriger, ayant toujours présent en mon esprit le péril de la grande crise d'aujourd'hui; mais je sens que, si j'avais été meilleur que je ne suis, j'aurais donné toute ma vie au service de l'éducation nationale.

*
* *

Mademoiselle,

Je comprends très bien vos scrupules, et pourquoi vous m'avez écrit cette lettre, à laquelle j'ai longuement répondu. Je sais la valeur morale de notre corps enseignant primaire, qui n'avait pas besoin d'être démontrée, mais qui l'a été avec un sinistre éclat, par sa conduite pendant la guerre. Je sais qu'il se fait une haute idée de sa fonction; sorti du peuple, vivant tout près de lui, avec lui, il sent l'aspiration du paysan et de l'ouvrier vers le travail dans la paix et la liberté. Il est naturellement épris de justice sociale. Il est pacifique ; il est humanitaire. C'est pourquoi l'horrible guerre y a troublé plus d'une âme ; mais à ceux qui ont cru qu'il y a opposition et conflit entre la patrie française et l'humanité, j'affirme, en toute sécurité de conscience, qu'ils se sont trompés.

L'humanité aime la France parce que la France aime et sert l'humanité. Nos idées du XVIIIe siècle ont transformé le monde. Elles ont fait pénétrer partout le besoin de justice et de liberté, partout, même en Allemagne. Ce pays, avant la Révolution française, était un chaos de plusieurs centaines d'États despotiques ; ce peuple, comme a dit un des pédagogues cités par moi dans ma lettre précédente, était « un peuple de valets », qui saluait, saluait très bas, de ridicules fantoches ; il les saluerait encore peut-être, si nos idées et nos

armes ne l'avaient travaillé. A chacun de nos mouvements populaires, en 1830, en 1848, il a tressailli. Nous aimerions peut-être en lui aujourd'hui un peuple libre, un peuple frère, si la Prusse n'avait mis sur lui sa main gantée de fer, si l'Allemagne asservie n'avait pris pour idéal l'asservissement du monde.

La France veut la liberté des peuples comme la sienne propre. Elle croit que toute nation a le droit de vivre par cela seul qu'elle s'est donné la peine de naître, une peine qui fut souvent très rude. Elle a aidé des nations à naître. Elle a versé des gouttes de son sang pour l'indépendance des États-Unis, pour l'indépendance de la Grèce, pour l'indépendance de la Belgique, pour l'indépendance de l'Italie. La France fut, au berceau de ces nations, la bonne marraine.

Et que veut-elle aujourd'hui? Il me paraît que cela est rassemblé dans cette formule donnée par un autre grand Américain : « *Il faut que chaque nation, grande ou petite, que chaque homme, riche ou pauvre, que chaque langue puisse vivre et croître en liberté, affranchis de l'insupportable menace d'une puissance militaire. Voilà ce que veut le monde.* »

Non, vous n'avez pas à choisir entre la patrie et l'humanité. Chez nous, ces deux mots *France, humanité,* ne s'opposent pas l'un à l'autre ; ils sont conjoints ; le second est le prolongement du premier. Une France inhumaine est inconcevable, et je défie bien qu'on puisse concevoir l'humanité actuelle sans la France.

Donc, tranquillisez-vous : point de lutte dans votre conscience; point l'embarras de choisir entre les deux termes d'une alternative. Rien n'est plus simple, plus *un* que votre devoir, notre devoir à nous tous qui avons l'honneur, en ce moment si grave, de préparer aux tâches rudes de l'avenir, la jeunesse française.

Je vous renouvelle l'assurance de mes sentiments de cordiale confraternité universitaire.

ERNEST LAVISSE

D'UN "P. C." DE "C. A."

BATAILLE DE L'AILETTE[1]

(23 OCTOBRE - 2 NOVEMBRE 1917)

NOTES D'UN TÉMOIN

La revue après le combat.

Outre l'avantage de recueillir des prisonniers, un coup de main réussi sur les tranchées ennemies en vaut encore un autre. Il exalte le moral, il affermit le *cran* des troupes. D'avoir pris soixante-trois Boches avec un effort si limité, dans un temps si court, cela donne confiance aux poilus. Le général D..., bon entraîneur d'hommes, ne laissa pas dormir l'occasion : le soir même du raid, des propositions de récompenses — légion d'honneur, croix de guerre, médailles militaires — furent élaborées. La revue au cours de laquelle ces distinctions seraient distribuées fut fixée au surlendemain. L'unité cantonnait maintenant à l'arrière, dans le voisinage de l'ancien Q. G. du ...e corps.

J'ai assisté à cette revue. Le temps, depuis la veille, s'était obscurci : des chiffons de nuées grises roulaient, harcelées par le vent, sur le ciel maussade. Dans une large prairie, en contre-bas de la route, les deux compagnies d'infanterie qui avaient fait le coup de main se rangèrent ; des officiers de la

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 décembre 1917.

division se placèrent à sa droite. Bientôt débouchèrent à cheval sur la route et s'engagèrent dans la prairie le général D..., ses officiers d'ordonnance, son piquet d'honneur. Devant le front des troupes, à la sonnerie des clairons, ils passèrent au petit galop. Puis le général mit pied à terre ; un lieutenant, des gradés et des hommes, désignés pour recevoir les récompenses, s'avancèrent successivement. D'une voix métallique, le général lut les citations : « Lieutenant X..., officier de la plus grande bravoure et de la plus haute valeur morale. Dans l'affaire du 18 octobre, a entraîné ses hommes... etc... » Et encore : « Soldat Z..., soldat pénétré du sentiment du devoir et plein de courage. Dans l'affaire du 18 octobre, a ramené à lui seul dix prisonniers... » Les croix de guerre et les médailles militaires sont attachées sur des uniformes d'une couleur sans nom, à la fois verdâtres et marrons, que leur possesseur a bien brossés et nettoyés de son mieux, mais où adhère encore la glaise des tranchées. Pour chacun des titulaires, naturellement, le général a quelques paroles amicales. Les deux médaillés sont là, côte à côte, tout ensemble gauches et joyeux, fiers et intimidés. L'un des deux est grand, interminable, avec une toute petite tête : c'est un simple soldat. L'autre est un court sergent barbu, le nez coiffé de lunettes. Le général leur demande successivement :

— Qu'est-ce que tu fais dans le civil?

Le grand soldat dégingandé répond :

— Cultivateur, mon général.

Le petit sergent barbu à lunettes, répond :

— Mon général, je suis curé.

On sonne la fermeture du ban. On commande « Pour défiler !... » Spectacle toujours émouvant que celui de la progression unanime, scandée, d'une unité bien entraînée, bien encadrée, qui s'est battue la veille et se battra bientôt, — la marche soutenue par l'accent des cuivres, tandis que le bruit de la canonnade, énorme encore malgré la distance accrue, retentit derrière nous...

Tout près des officiers de la division qui n'ont pas défilé, mais isolé de leur groupe, j'ai remarqué un colonel de cavalerie. Il a suivi de l'œil, attentivement, la revue, comme s'il cher-

chait quelqu'un dans les rangs de la troupe. Maintenant que la dernière section le dépasse, il hésite, il erre de droite à gauche, indécis. Mais voici le général qui vient vers lui, après un conciliabule avec le commandant de la division. Il appelle :

— Colonel de S... !

L'officier s'avance, rectifie la position devant le général. Ils sont debout, face à face. Et, de loin, nous assistons à cette scène dont nous n'entendons pas les répliques : quelques phrases brèves du général, le buste raide du colonel oscillant une seconde — oh ! rien qu'une seconde — l'attitude aussitôt redressée par un sursaut de volonté, et des paroles encore du général, qu'on devine, celles-là, hachées par la pitié, des paroles d'homme à homme qui font, instinctivement, mollir à son tour l'attitude du chef... Puis une longue poignée de main, le salut militaire. Et le général D... s'en revient, soucieux, tandis que le colonel s'éloigne d'un pas de somnanbule.

Il vient d'apprendre la mort de son fils, de celui qu'il cherchait si anxieusement dans les rangs, pendant la revue. Arrivé le matin même pour le voir à son cantonnement de l'avant, il a appris que l'unité n'était plus en ligne. Il a regagné le cantonnement d'arrière juste à temps pour assister à la revue. Et c'est dans cette plaine, sous ce jour maussade, qu'il a appris le fait tragique, de la bouche du général.

Son fils est l'un des six qui furent tués nets, l'autre jour, dans leur abri, par une torpille, juste quelques instants avant l'attaque...

Le colonel en avait déjà perdu un le 5 mai, au Moulin de Laffaux.

Bella patribus detestata !...

Préparations dans la nuit.

Le dîner expédié, nous sommes sortis du P. C. par la nuit noire, le général B... (l'artilleur) et moi. Nuit noire, archinoire. Pour gagner la route qui va vers le front, il faut démasquer de temps en temps l'œil blanchâtre de nos lampes électriques. Mon désir est d'atteindre le plus proche pont de l'Aisne, d'où il me semble qu'on embrassera mieux l'horizon enflammé par nos obus.

Une activité prodigieuse vit sur la route. C'est pendant les heures nocturnes que les munitions sont portées en ravitaillement aux centaines de bouches à feu qui vomissent de l'acier la nuit comme le jour. Tant que durent les ténèbres, de patientes carrioles, des fourgons hauts sur pattes, des camions trépidants circulent, circulent, chaîne continue, de l'arrière à l'avant, sans feux, sans bruit. Cela roule, s'arrête, repart. A droite et à gauche de ce flux obscur et muet, les pièces d'artillerie font claquer leurs coups de départ : une rougeur brève illumine un pan de ruine, un bosquet, le coude d'un chemin. Le fracas des déflagrations s'exagère dans la nuit opaque ; il semble que lui seul concentre la vie du paysage au milieu de la léthargie universelle. Comment donner l'idée de ce bruit? C'est un concert de claquements brefs de tous les tons et de tous les volumes, les uns très proches, les autres un peu amortis et comme arrondis par la distance. C'est aussi un gargouillement lointain, le borborygme ininterrompu des éclatements de tous les projectiles que nous envoyons à cinq, six, douze kilomètres et au delà. C'est le tonnerre de la riposte ennemie, le tintamarre de foudre qui éclate au voisinage, bruit de déchirure et d'éparpillement. Et, ponctuant ce monstrueux charivari comme de points d'exclamations monstrueux, les artilleries sur voie ferrée, toutes les trois minutes à peu près, couvrent durant une seconde la totalité des autres bruits par une détonation à laquelle nulle n'est comparable, et dont l'oreille reste chaque fois endolorie... Voilà au son de quel orchestre grouille le mouvement ininterrompu des routes, parmi l'inattention sereine des hommes et même des bêtes : l'homme fumant sa pipe ou sa cigarette, la bête somnolant en tirant sur les traits.

Un cauchemar résigné plane sur tout ce qui vit dans cette nuit incroyable.

Nous voici sur le pont de l'Aisne : un spectacle de féerie y attend nos yeux. Si la nuit proche est noire, noire comme de l'encre par-dessus le grouillement et le fourmillement des silencieux courants humains, l'horizon est en feu. Rien d'un incendie. Le rouge semble absent de ces geysers de flammes qui jaillissent en cercle, loin, très loin, et semblent, d'où nous

sommes, former une ligne continue. Il y a du blanc, du bleu, du jaunâtre, du verdâtre, en somme la tonalité de la lueur des éclairs : on dirait d'un orage, là-bas, mais d'un orage comme la nature n'en produit point, orage où chaque seconde comporte un éclatement de foudre en chaque point de l'horizon. Cette rampe d'éclairs rayonne sur le fond du paysage une auréole blafarde, vraiment sinistre à un degré inexprimable : et sur cet écran de clarté infernale se projettent par intervalle des squelettes d'arbres, de granges dévastées, de clochers rognés à leur faîte, — silhouettes toutes noires, comme du papier noir découpé.

A nos pieds, d'instants en instants, le miroitement de l'Aisne sort des ténèbres et s'y replonge.

Derrière la rampe des éclairs, et sous les éclairs même, vit l'ennemi. J'essaye de me représenter ce qui se passe, en ce même instant, par delà nos lignes. Nous ne connaissons le champ de bataille futur que par les révélations des prisonniers. Nous n'avons que leurs aveux, outre les données théoriques, pour imaginer la vie des êtres humains aggripés au territoire que depuis quatre jours et quatre nuits, nous écrasons de projectiles. Nous savons déjà, tant par le récit des prisonniers que par l'infaillible compte rendu des avions, que les tirs « d'interdiction » ont rendu routes et chemins à la fois impraticables et intenables, — que les tirs de « destruction » ont bouleversé la plupart des boyaux, des tranchées, des réseaux de fil de fer ; désormais les Boches n'ont plus pour abri que les creutes ou les trous d'obus ; — qu'enfin les tirs de « harcèlement » font planer la menace mortelle, à l'improviste, sur n'importe quel coin du secteur ennemi. Et une nouvelle terreur s'ajoute, cette fois, à celle que déversent les milliers de projectiles : on a installé aussi près que possible de leurs lignes des batteries de mitrailleuses, braquées de manière à tirer au plus loin possible, à trois kilomètres environ. Toute la nuit ces batteries ne cessent de vomir, avec leur incroyable vélocité, des tonnes de métal divisées en balles menues dont chacune peut donner la mort... En sorte qu'à l'horreur de ces éclatements ininterrompus d'obus explosifs de toutes les tailles, qui n'épargnent nul coin du secteur ennemi et s'intensifient sur les défenses et les voies d'accès, s'ajoute,

pour le fantassin en Feldgrau tapi dans le misérable, dans l'incertain abri des trous d'obus, l'épouvante de ces milliers de trajectoires sifflantes entre-croisant leur réseau mortel au-dessus des entonnoirs où il attend la mort.

Donc, ils sont là-bas, les Boches, dans la nuit fulgurante et fracassante, — haletants, assourdis et affamés, les uns dans les trous d'obus, les autres dans les souterrains calcaires. Les trous d'obus n'offrent qu'un abri précaire : ceux de petit calibre trop peu profonds, ceux de gros calibre tellement larges et évasés que d'autres projectiles y pleuvent et y éclatent librement... Le Boche, dans les trous d'obus, ne sent donc aucun obstacle réel entre lui-même et la mort qui, à chaque instant, s'annonce par le déchirement sonore de l'air et par le bruit de foudre de l'éclatement. Collé au sol où il voudrait pénétrer et s'incorporer, il attend, à peu près dans la situation du condamné qui a passé son cou dans la lunette et qui attend le chute du couperet : seulement il est possible que, cette nuit, le couperet ne tombe pas sur son col, et ce faible espoir suffit à maintenir en lui le courant de la vie. Il attend... Pense-t-il? Rêve-t-il? Non... Il attend. Chaque seconde qui s'écoule dans ce fracas et cette illumination d'enfer est une victoire de sa propre existence sur l'affreux destin, et confirme en lui cet espoir de ne pas mourir où se concentrent désormais toutes ses facultés de pensée et d'imagination. Il ne sent ni le froid de la nuit, ni le mouillé de la pluie. Il pense : « Je vis... je vis... je veux vivre. » La faim tenaille ses boyaux par brusques crampes ; mais il n'ose bouger, à cause de toutes ces choses qui sifflent, volent, brûlent et frappent dans l'air, et dont les chocs sur la terre font pleuvoir vers lui, par moments, des mottes de terre ou des parcelles d'acier. Sa respiration même est timide, car, masqué d'un lourd appareil aux relents de laboratoire, il est environné de poison invisible, insensible, mais mortifère aussi et qui cherche à se glisser par les fissures du caoutchouc et de la toile cirée... A vivre de pareilles épouvantes, la bête humaine s'épuise vite. Une fatigue atroce étreint le front et brise les membres ; parfois elle a raison même de l'épouvante, et le damné glisse dans l'oubli de tout, dort quelques instants malgré le bruit... Mais aussitôt

une détonation plus proche le réveille en sursaut, ou seulement la peur intense, exaspérée par le cauchemar... Et derrière les hublots ternis de son masque, le front écrasé par l'affreux pot-en-tête de bronze, les membres raidis par l'immobilité stricte que la peur lui impose, il ne sent plus, — le cœur houleux contre le sol secoué, — si c'est son cœur ou la terre que remuent tant de chocs précipités.

Ceux des abris, dans ce pays de souterrains, jouissent d'une sécurité relative : certaines carrières comme celles de Montparnasse, par exemple, sont de véritables palais infernaux où les voitures peuvent circuler chargées. Mais la terreur pourtant les guette : les obus de 400 pleuvent, toute la nuit sur les entrées, et menacent de les boucher par un éboulement. La chose s'est produite lors d'une offensive précédente, à Moronvillers, où un éboulement mura dans une creute tout un régiment.

On vient d'en extraire le millième cadavre boche.

Guerre moderne, reine des épouvantes ! Nulle imagination à l'Edgar Poë n'aurait prévu cette sublimité dans la terreur. Pour détruire un seul être humain pantelant dans sa cavité de glaise, plusieurs centaines de mille francs d'usinage et de matière sont souvent dépensés, et un effort d'organisation qui assurerait pendant des années la prospérité d'une province ! Et l'être humain résiste, en somme, qu'il soit notre ennemi, notre allié ou nous-même : il oppose à cette épouvante plus ou moins d'héroïsme ; mais il tient. Les Boches de l'Ailette ne valent pas les poilus français de Verdun ; quand ces poilus français en personne chargeront sur eux, ils se sauveront ou bien se laisseront prendre, tandis que les poilus de Verdun ont barré la route. Mais sous le marmitage effroyable et continu où fondent en une nuit des moitiés de division, ils tiennent. Et cette ténacité, sous la mort imminente, de la plupart des nations civilisées, des nations bourrées naguère de confort et de sécurité, voilà bien un des phénomènes les plus surprenants que la guerre ait révélés. Le « fardeau de l'homme blanc », comme l'appelle Kipling, n'a jamais pesé plus lourd sur ses épaules : mais l'homme blanc (et l'homme blanc seul) n'a pas fléchi.

La veillée d'armes.

Hier on a fait sur nos lignes la relève des troupes qui les occupaient jusqu'à présent. Nous n'en sommes pas, comme l'ennemi, réduits à l'institution des *Stosstruppen* ; et la preuve de la qualité des divisions relevées est le *cran* avec lequel l'une d'elles a fait le coup de main du 18. Mais, pour une attaque de grand style, mieux vaut, quand on le peut, utiliser des troupes toutes fraîches, bien restaurées par un séjour à l'arrière-front. La relève a eu lieu de nuit : pour le ...e corps, c'étaient deux divisions à remplacer par deux divisions. Aucune perte ; un homme légèrement blessé ; l'ennemi semble n'avoir pas eu connaissance de l'opération, toujours délicate et risquée.

Le programme était de laisser pendant vingt-quatre heures ces nouvelles divisions faire connaissance avec leurs tranchées, puis de commencer l'attaque le 22 au matin. Mais le 21, vers onze heures, arrive un ordre de l'armée : « J sera J — 1 » (lisez : J sera J moins 1). Ce qui veut dire que l'offensive sera reculée d'un jour. Pourquoi? Parce que les destructions des défenses ennemies ne sont pas jugées, dans un secteur voisin, suffisamment réalisées. A cette nouvelle j'entends résonner autour de moi exactement les mêmes réflexions (*si parva licet...*) que sur le « plateau » quand la générale est reculée de vingt-quatre heures. Elles se résument dans le heurt de deux doctrines opposées : l'une qu'il ne faut rien laisser au hasard, et qu'une préparation qui n'est pas tout à fait complète est une mauvaise préparation ; l'autre que les troupes (celles de la guerre plus encore que celles du théâtre) s'énervent quand, prêtes pour l'action, on diffère le départ. Les arguments adverses se valent. Théoriquement, je ne me sens pas qualifié pour donner mon avis, mais, par tempérament comme par expérience, j'inclinerais au premier parti, celui qui a effectivement prévalu.

Controverse au moins aussi vive dans l'État-Major du C. A., sur la question du brouillard. Depuis hier, le soleil se lève enveloppé d'épais voiles humides, qu'il dépouille lentement au cours de la matinée. Les après-midi sont agréables, mais

peu propres aux observations des aviateurs, à cause de ce qui traîne encore de brumes opalines entre ciel et terre, même quand le soleil brille. L'offensive est-elle gênée, est-elle aidée par le brouillard, au moment de l'attaque? Voilà le point de la controverse. Ceux qui tiennent pour le brouillard font ressortir combien il accroît la sécurité de l'assaillant, l'angoisse de l'assailli. Ceux qui tiennent contre ont cet argument considérable : par le brouillard, les liaisons optiques (avions, fusées, etc.) ne fonctionnent plus. Et chacun de citer des souvenirs personnels : «Le jour où on a pris Moronvillers... Le jour où on a délogé les Boches du Mort-Homme...» Souvenirs d'où il me paraît résulter surtout que de bonnes troupes bien commandées ont réussi des attaques avec ou sans brouillard. Sur le point controversé, la bataille de l'Ailette ne devait pas apporter d'argument: car dès le matin du jour J — 1, le brouillard matinal se résolut dans une pluie fine, une pluie de vaporisateur, avec des intermittences de soleil et aussi quelques fortes ondées.

Ce jour J — 1, je fis la tournée des lignes avec deux autres officiers d'État-Major. J'avais assisté la veille au rapport verbal du camarade arrivant d'une tournée analogue, le jour J — 2; matinée de brume ensoleillée, celle même où les troupes de relève venaient d'occuper les tranchées. Il avait, nous disait-il, contemplé le spectacle réconfortant de l'entrain joyeux de nos soldats. Les hommes, égayés et confiants, s'amusaient de la canonnade inouïe dirigée sur la tranchée d'en face. « Ce qu'ils prennent, les Boches, tout de même!... » Et, comme la réaction de l'ennemi était à peu près nulle, ils grimpaient sur les parapets pour guetter les arrivées de nos projectiles.

Mais j'ai dit que le jour J — 1 se leva pluvieux et morose. L'ennemi réagissait davantage. L'auto nous mena tous les trois jusqu'à un point de vallée où se trouvait une ferme ruinée, nommée Vastiboute. La carte des réactions ennemies indiquait Vastiboute comme « violemment bombardée ». Nous débarquâmes cependant sans encombre et nous commençâmes à cheminer sur le plateau vers un certain boyau C, par lequel on accédait aux lignes. Pour les lecteurs qui n'ont

pas connu le front proprement dit, le front des lignes, je crois qu'il est utile d'essayer de donner ici une idée de ce qu'est ce réseau de chemins de taupes. Son étendue, sa complication dépassent certainement ce que prévoit l'imagination. Le lecteur se rend-il compte qu'on fait des kilomètres et des kilomètres dans les boyaux, comme on suivrait un sentier à travers la campagne, avec aussi peu de rencontres et seulement avec moins de confort? Particulièrement en cette matinée J—1, le boyau était un moyen de communication rébarbatif. Pour entretenir d'aussi longues voies souterraines en parfait état, il faudrait une armée de travailleurs s'y appliquant sans relâche. Donc, le boyau se modifie sous l'action des intempéries et des marmites, s'écroule ici, là se comble en partie, ailleurs s'approfondit en un véritable étang noir, jaune ou blanc, suivant la nature du terrain. Il ne s'améliore qu'au voisinage des abris plus importants, et notamment des postes de commandement de colonels et de chefs de bataillon. A l'écart de ceux-ci, le boyau est vraiment un mode de communication sinistre, et, quand il pleut, exaspérant. Les semelles se collent à la glaise détrempée, brusquement on enfonce dans des viscosités suspectes; on se prend aux réseaux téléphoniques qui s'abritent, eux aussi, dans ces cheminements de ver de terre, et dont les orages ont relâché les attaches. Ajoutez qu'il traînait dans le boyau C un vieux parfum de gaz dit « moutarde » à cause de sa couleur, qui ne flattait pas l'odorat, mais qui surtout, même dilué comme il devait l'être alors, ne laissait pas de picoter la gorge. Or, avec ces produits de la chimie boche, on ne sait jamais si l'on n'est pas en train de respirer quelque chose qui vous couvrira la peau de pustules ou vous grattera les bronches vingt-quatre heures après... A cause de toutes ces incommodités, le voyageur qui chemine en boyau adopte très vite la coutume des poilus qui, sauf sous une tombée un peu drue de projectiles, préfèrent escalader les parapets et circuler à l'air libre, sur la bordure du parapet, prêts, toutefois, à rentrer sous terre en cas d'alerte. Ainsi se dessine sur la lèvre du boyau un honnête petit sentier plus sec, où l'on pose les pieds sans les embrouiller dans les fils de cuivre gainés de gutta, où l'on respire un air moins chimiquement aromatisé... Nous suivîmes, mes deux compa-

gnons et moi, cet honnête petit sentier dessiné par les patientes godasses des poilus.

L'objet des tournées des officiers d'État-Major dans les secteurs, c'est de se rendre compte de l'état des défenses et des troupes, et aussi de visiter un certain nombre de postes de commandement. Visites toujours émouvantes ; elles le sont particulièrement un jour comme celui-là, quand moins de vingt-quatre heures séparent les troupes et leurs chefs de la formidable heure H — l'heure de l'attaque. Ces tanières où j'ai pénétré au cours de la matinée sale et mouillée forment dans ma mémoire une suite de tableaux saisissants, chacun bien distinct des autres... Chaque site, chaque abri, chaque visage des troglodytes auxquels nous rendions visite... rien n'en effacera plus l'image. D'abord, en approchant du P. C., le grouillement plus intense des hommes dans les tortueuses artères ; puis, alentour des entrées, les grappes de bleu horizon, comme des mouches au seuil d'un garde-manger ; puis la pénétration des tunnels étroits, par les escaliers de boue, enfin l'antre lui-même, sordide, fumeux, éclairé par des bougies fichées dans des bouteilles ou par des étoiles criardes d'acétylène. Le premier P. C. où nous pénétrons — on l'appelle le P. C. Pigeon — est celui d'un commandant d'infanterie : c'est une affreuse petite cave où l'on accède par d'autres petites caves affreuses. J'y vois trois lits dressés ; une forme humaine indistincte et immobile s'allonge sur l'un de ces lits ; deux officiers sont assis sur un autre. Le chef du poste est très jeune ; il eût paru jeune pour les trois galons de capitaine, avant la guerre. Dans l'ombre où crie l'étoile d'acétylène, dans ce décor de galerie de mine, il vous accueille avec un sourire tranquille : on sent que ce passage de visiteurs inattendus l'amuse. Il nous fait asseoir sur des bûches et sur des cantines. Des journaux traînent sur la table et sur les couchettes : partout se marque le désordre « m'enfichiste » propre aux lieux où n'entre pas la présence régulatrice des femmes... On cause... Le retard de vingt-quatre heures a-t-il fait mauvais effet sur les poilus? Le commandant ne l'a pas remarqué. L'esprit est bon dans son bataillon. On n'y discute pas non plus la question brouillard ou non brouillard. On

est content de la préparation d'artillerie, et, à cause de cela, on a confiance. Voilà le fond des choses. Une espèce de liaison morale s'est établie entre ces fantassins du ...e C. A. et les artilleurs du même corps, qu'ils ne voient jamais, qu'ils ne connaîtront jamais, mais dont ils suivent anxieusement le travail d'heure en heure. Après six jours et six nuits de préparation, les fantassins ont constaté que les artilleurs travaillaient bien. Ils leur ont accordé leur confiance, une fois pour toutes. A la minute tragique, quand il faudra sortir des parallèles et que la chair protestera, hérissée par l'instinct de conservation contre le péril imminent, leur espoir de survivre s'accrochera à cette conviction : « Bon barrage d'artillerie!... »

Du P. C. Pigeon, nous devons nous rendre à un poste de lieutenant-colonel, dit P. C. Ulm. Il s'agit de ne pas s'égarer dans les boyaux... Qui nous guidera? La forme confuse étendue sur le lit, dans le creux d'ombre, s'anime ; apparaît dans l'auréole blafarde de l'acétylène une figure d'enfant blond : c'est le lieutenant de P... Il a entendu la conversation à travers un demi-sommeil et s'offre à nous conduire... Le temps de lacer ses bottes, d'enrouler ses jambières, il est debout à la porte, frais, reposé, alerte. Or, à cause des soucis de la relève et de l'installation, nous savons qu'il a dormi quatre heures à peine... Poignées de mains : départ... On se glisse hors de la cave affreuse : je regarde attentivement, au passage, les visages des hommes bleus collés comme des mouches aux parois. Tout à l'heure, je dirai ce que j'ai cru lire sur ces visages. Et, à mesure que nous avancerons dans notre tournée, je m'appliquerai, tout ce matin-là, à guetter la santé des âmes sur les traits.

Les boyaux, maintenant, ne sont plus déserts comme l'interminable boyau C, qui nous a conduits jusqu'au poste Pigeon. On est ici à cinq cents mètres de l'ennemi, et à la veille de l'attaque. Pratiqués en profondeur, au fil des tranchées, les abris regorgent de poilus. La tranchée que nous suivons est creusée en corniche à la crête d'un ravin — d'un ravin vert, profond, pittoresque, charmant ; on croirait marcher dans un chéneau, au bord d'un toit. Mauvais endroit, dominé par les vues boches ; la paroi du chéneau tournée vers l'ennemi

est, en bien des places, écornée... De nouveau, des uniformes bleus en grappe de mouches, aux abords d'un tunnel : c'est l'entrée du P. C. Uhm, installé dans une assez vaste carrière souterraine... Le lieutenant-colonel R..., vêtu de kaki, constellé de palmes, type de chef de partisans à profil d'oiseau chasseur, aux yeux ardents dans une face bilieuse, nous accueille. Il se plaint tout de suite de telle ou telle mesure qui lui déplaît. Il se plaint que le régiment précédent a mal tenu les tranchées, tandis que les tranchées de son régiment à lui, qu'il a laissées au moment de la relève, étaient en parfait état d'organisation. Évidemment, cet officier supérieur n'est pas commode : rarement il doit dire : « Je suis content » et « Tout va bien ». Mais, poilu, gradé ou officier subalterne, j'aimerais à servir sous ses ordres. Il est manifestement un chef... Les renseignements échangés, on se quitte ; un « coureur » nous guide vers un autre P. C. de lieutenant-colonel installé dans une autre carrière à laquelle les poilus ont donné le nom de carrière des Obus. On suit, pour s'y rendre, la tranchée dite de l'Armure, une des moins bien défilées de ce coin des lignes. Le guide qui nous mène hâte le pas. Avec cette absolue simplicité, cette horreur du bluff-courage que j'ai constamment admirées chez mes camarades du front, l'un des deux officiers qui m'accompagnent me dit en souriant : « Ici, on ne traîne pas... » Mais justement il faut traîner, marquer le pas : le boyau est obstrué par une civière que portent doucement deux Sénégalais, et sur laquelle est étendu un blessé... Et cela va ainsi jusqu'au premier élargissement, où le petit convoi peut être dépassé. Quelques instants après nous atteignons la carrière des Obus. Autre lieutenant-colonel, amical et souriant, celui-ci, bon estomac, teint frais, ce qu'il faut de graisse sous la peau pour conserver en toute saison une température d'optimiste... De nouveau, l'échange des renseignements qui est l'objet de la liaison ; de nouveau, départ à travers les boyaux, par une tranchée qui, celle-ci, s'appelle tranchée du Serin. Tranchée interminable : ajoutez que la pluie s'est aggravée : on patauge, on glisse, on emporte sur sa manche et aux jupes de la vareuse des morceaux de parois... Qu'importe ! entre cette double muraille de glaise suintante, il y a, de place en place, les acteurs du drame de demain matin.

Spectacle passionnant que de les regarder, d'essayer de démêler leurs pensées dans leurs yeux !... Il y a le coureur, qui, constatant un écornement brûlé sur la lèvre du boyau, marmonne pour lui-même : « Tiens ! il n'y avait rien là tout à l'heure !... » Il y a les mitrailleurs pensifs, assis sur leurs caisses de munitions, à côté du fin outil de mort qu'ils desservent : ils l'ont gorgé et dégorgé toute la nuit ; le sommeil voltige sur leurs paupières, ils ne parlent guère... Il y a les profondeurs d'abri où des hommes bleus conversent à voix basse, levant à peine leurs regards vers nous qui passons... Il y a celui qui écrit sur ses genoux, dans un renfoncement, maniant d'un doigt gourd la plume sur le papier humide... Et le romancier qui passe fait instinctivement la lettre, en même temps : « Ma chérie, c'est pour demain matin qu'on attaque les Boches. J'espère bien qu'on les aura, parce que l'artillerie a bien travaillé et qu'ils ne nous envoient pas un coup pour dix que nous envoyons... Pourtant, on ne sait pas, n'est-ce pas? ce qui peut arriver, et s'il fallait que... » Lettres admirables, où tout nous fait tressaillir quand elles nous tombent sous les yeux, tout, même les plaintes, même les ignorances et les injustices. C'est une mode honteuse à l'arrière, maintenant, de n'en plus vouloir, de ces témoignages d'héroïsme universel, tant de fois publiés, tant de fois lus ; on les juge trop publiés, trop lus !...

Dégoûtante lassitude des satisfaits, qui se fatiguent de l'héroïsme avant les héros eux-mêmes.

Les masques inoubliables défilent sous mes yeux, de ceux qui ajouteront, demain, une des plus belles pages de valeur française à la liste si longue déjà fournie par les annales de la guerre. Toutefois, la population d'hommes bleus casqués se fait peu à peu moins dense, car, tout en restant à environ un kilomètre de l'ennemi, le boyau s'infléchit vers le sud-ouest et par conséquent s'écarte des lignes à mesure qu'on avance vers un autre P. C., dit « P. C. Caen », où nous nous rendons. Mais j'en ai vu assez pour emporter une certitude. Et je sais déjà ce que je dirai tout à l'heure au général D..., s'il m'interroge.

Le P. C. Caen est environ à douze cents mètres des lignes boches. L'agacement de cheminer dans les boyaux par cette

pluie morose et continue est tel que nous avons fini par remonter sur le parapet, glissant à chaque pas sur la terre humide et l'herbe rare. Enfin, voici le P. C. Il est pittoresquement creusé dans le flanc d'un ravin boisé dénommé : Bois du Sourd. Il est très vaste et pourrait servir à installer un état-major plus important. Nous y trouvons le colonel G... pleurant de vraies larmes dans sa cagna, tête à tête avec une lampe à incandescence. Le colonel G..., ancien officier d'état-major, volontairement revenu dans une unité combattante, n'a d'ailleurs pas l'air d'un émotif : mais, ainsi que la plupart de ses officiers, il a respiré l'avant-veille, sans s'en douter, l'haleine lacrymogène de quelques obus boches. Depuis hier, il a la gorge en feu et ses yeux ne cessent de pleurer. On cause de l'offensive prochaine : toujours en pleurs, le colonel nous marque un sincère optimisme. On serre les mains. On prend congé; le colonel retourne pleurer devant sa lampe.

Cette tournée dans les lignes, si vite racontée, a déjà consommé quatre heures pleines. Voici le moment venu de regagner l'auto laissée à Vastiboute. Mais Vastiboute est loin. Mes camarades hésitent entre deux routes, dont l'une, plus tentante, suit la lisière des bois. Nous consultons : bien nous en a pris. La route en lisière des bois court sous le feu de nombreuses batteries françaises, installées précisément dans les futaies. L'autre chemin consiste en un interminable boyau, la « Tranchée de la Pirogue ». Nous le suivrons d'abord sur le parapet. La pluie ne cesse guère. Le crépitement de nos batteries toutes proches nous fait cortège. On salue au passage, sur le seuil de son P. C., un commandant d'artillerie, fier de ses pièces et de l'ouvrage qu'elles font... On est à présent à deux kilomètres des lignes : on a l'impression de la sécurité, illusoire d'ailleurs, puisque tout autour de nous, le sol est estampé de trous d'obus boches. Et de fait, il faut bientôt rentrer dans le boyau, qui s'engage sous bois, interminable. L'ennemi arrose les batteries de 75 qui nous environnent dans ce bois infernal, tellement nombreuses que les féroces coups de fouet des départs coïncident ou se chevauchent. Le ciel traîne si bas ses méchants nuages gris qu'il en accroche des bouts, çà et là, aux cimes des arbres : la forêt

suinte, la terre colle aux semelles ; l'air sent la chimie. Hors la ponctuation brutale de ces obus, jaillissant des pièces ou éclatant dans leur voisinage, une morne tranquillité enveloppe notre marche à la queue leu-leu. Le bruit exaspéré et le triste silence se juxtaposent, pour ainsi dire, sans se détruire l'un l'autre ; on dirait que le calme éternel de la nature proteste contre tant de périssable fracas humain.

... Nous regagnâmes C...-sur-Aisne fort en retard sur l'heure prévue ; mais la popote avait mis une extrême bonne grâce à nous attendre. Après le déjeuner, le général D..., qui avait reçu de mes deux compagnons un rapport technique sur notre tournée, me demanda la seule chose que je fusse capable de lui donner, mes impressions de passant qui regarde attentivement. J'ai fait un effort sincère pour les résumer :

— Mon général, j'avais été très frappé du compte rendu que vous fit hier, retour du secteur, le capitaine X... Il avait vu, sous un bon soleil à peine embrumé, les hommes se frottant joyeusement les mains, guettant l'éclatement de nos marmites sur les lignes ennemies, escaladant les parapets, riant et criant : « Ce qu'ils en prennent, tout de même !... »

» J'ai bien regardé. Je n'ai rien vu de pareil aujourd'hui.

» Est-ce parce que je n'ai pas traversé exactement les mêmes tranchées? Est-ce parce qu'il faisait un temps mélancolique au lieu d'un matin éclatant? Est-ce parce que la réaction de l'artillerie ennemie était, aujourd'hui, un peu plus forte? N'est-ce pas, surtout, parce que, hier, l'attaque était pour le surlendemain et qu'aujourd'hui, elle est pour demain? Toujours est-il que je n'ai pas vu de visages épanouis, ni de gambades sur les parapets; je n'ai pas entendu de lazzis.

» Les hommes que j'ai vus, et aussi leurs officiers, m'ont bien paru tels que des braves, — déjà accoutumés au feu et sachant par expérience ce que signifient ces mots : une offensive, — doivent être à la veille de l'offensive.

» D'aplomb, l'air résolu, mais grave.

» Et je me suis méfié de moi-même, de ce qu'un observateur professionnel apporte de convenu, de « fait d'avance » dans son observation. J'ai pris garde de ne pas *vouloir* les

voir tels que je les voyais. Point de doute. Ils étaient graves.

» Ils étaient graves, mais sans fébrilité, sans conciliabules, sans rêveries morose. Ils paraissaient prendre au sérieux une sérieuse conjoncture de leur vie. Ils étaient résolus et froids. L'ardeur qui les jettera en avant demain, qui leur fera braver des périls inouïs et crâner héroïquement devant la mort ne les possédait pas encore... C'était la veille d'armes, les heures d'attente, de ressouvenirs, de prévisions, de face-à-face avec soi-même.

» Autre chose m'a frappé au cours de cette visite des lignes. La gravité résolue des hommes m'a rempli de respect : mais la gravité lucide des officiers m'a ému. J'ai la sensation de n'en avoir pas rencontré un seul — parmi ces officiers — qui fût « quelconque ». Des pessimistes m'avaient dit, même au front : « Vous comprenez... l'infanterie n'a plus ses chefs d'autrefois... Il a fallu remplacer les morts, boucher les brèches. Et alors... » Eh bien ! je suis sûr que les chefs d'hier étaient excellents... mais, fantassin, je marcherais volontiers sous les chefs d'aujourd'hui. »

Le général D... voulait bien écouter avec une indulgente attention, démêlant sans doute le goût sincère de la vérité. Moi, je voyais repasser devant mes yeux le jeune visage amical du commandant V..., au P. C. Pigeon ; la hautaine et bilieuse figure du lieutenant-colonel R.., au P. C., Uhm; la face sereine, bonhomme et fine, du lieutenant-colonel F..., à la carrière des Obus; la face larmoyante et obstinée du commandant G..., au P. C. Caen.

Parenthèse.

Avant d'aborder le récit de ce qui s'est passé au jour J, je voudrais soumettre au lecteur deux observations.

La première, c'est qu'il ne doit pas s'étonner que le récit de la bataille elle-même tienne, dans ces notes, un espace beaucoup plus court que le récit de la préparation. Ainsi en fût-il dans la réalité. Voici l'image fidèle des opérations dans la guerre moderne : une préparation longue et minutieuse, une exécution brève. L'action d'infanterie, telle que l'ont trans-

formée les conditions de la guerre moderne, est trop intense, et disons-le, trop coûteuse, pour qu'on puisse la prolonger longtemps... Je sais bien qu'on nous annonce de temps en temps, dans les feuilles, la reprise éventuelle de la guerre de mouvement. Constatons que cette reprise se fait attendre. En tout cas, la bataille de l'Ailette ne correspond en rien à la guerre de mouvement.

Seconde observation : Fabrice del Dongo ne peut raconter, de la bataille de Waterloo, que ce qu'il a vu. Mais Fabrice n'a pas comme devoir de faire rendre justice, par le public, au mérite de tous les combattants. Qui a suivi la bataille de l'Ailette au P. C. du corps d'armée chargé de prendre Vaudessons et Chavignon en a vu le morceau central et aussi le plus large morceau ; mais les corps d'armée de droite et de gauche eurent aussi leur large part dans l'effort comme dans le succès. Combien il serait injuste, sous prétexte de ne raconter que ce qu'on a regardé soi-même ou ce dont on a reçu la directe répercussion, de négliger le récit indirect des belles choses accomplies par les voisins ! Je m'efforcerai donc de donner au lecteur une idée globale de la bataille, tout en la centrant au point où elle s'est directement réfléchie sur moi : le Poste de Commandement et le Secteur du corps du centre.

Reprenez la carte annexée au précédent numéro de la *Revue de Paris*, et suivez du regard, de gauche à droite, la grosse ligne noire en trait plein qui cerne le front au matin du jour J.

L'attaque était projetée entre la région du Mont-des-Singes et la ferme de La Royère. Trois corps d'armée, plus quelques éléments d'un quatrième, y participaient.

Le corps de gauche (général M...) devait s'emparer du village d'Allemant et pousser à quelques centaines de mètres au nord, à la hauteur de Vaudesson, tandis qu'à droite il devait s'aligner face au nord-est, vers l'Orme de Vaudesson.

Le corps du centre (général D...) avait, je l'ai dit, pour objectifs les villages de Vaudesson et de Chavignon, soit un front de deux kilomètres et demi. Les points prévus comme les plus durs étaient la ferme de la Malmaison et les carrières

Montparnasse — qui se font face sur les deux crêtes opposées d'un même ravin.

Le corps de droite (général de M...) devait s'emparer, en liaison avec des éléments d'un corps voisin, du terrain compris entre le village de Chavignon à l'ouest et La Royère à l'est. Son objectif s'orientait ainsi du N.-O. au S.-E. ; il se reliait à gauche, dans Chavignon même, au corps du centre (général D...). Le fort de la Malmaison était un des premiers obstacles à enlever dans le secteur.

Une coordination rigoureuse était naturellement prévue entre les avances des trois corps d'armée : elle tenait compte même de l'échec possible d'une partie de l'opération. C'est ainsi que l'avance du corps central — au P. C. duquel je me trouvais — était organisée en deux bonds successifs. Le premier bond nous amenait au delà de la ferme de la Malmaison en liaison avec le corps de droite qui devait occuper le fort du même nom. Là une pause d'environ *trois heures* permettait au commandement de stabiliser ses positions, si l'un des corps d'attaque n'avait pu s'aligner avec les corps voisins. Mais une telle stabilisation eût été regrettable. S'arrêter aux lignes de la Malmaison, c'eût été laisser à l'ennemi le formidable réduit des carrières Montparnasse, creutes fameuses entaillées dans la craie et qui peuvent, assure-t-on, abriter dix mille hommes. Le deuxième bond devait précisément nous donner la possession de ce réduit et par suite obliger toute l'artillerie allemande à se retirer au nord de l'Ailette.

Si les objectifs ainsi définis étaient atteints, conformément au programme, dans le temps prévu, — on envisagerait la possibilité de faire repasser l'Ailette à toutes les troupes allemandes occupant la rive gauche. Mais n'y dût-on pas parvenir, le Chemin des Dames était virtuellement conquis dans sa totalité : car les objectifs acquis nous donnaient des vues de revers sur la partie ouest dudit Chemin, celle qui n'était pas comprise dans l'attaque, et la rendait intenable à l'ennemi. Cette partie devait tomber — et tomba en effet — d'elle-même entre nos mains. Car, comme on le verra, les prévisions se réalisèrent de point en point. Je ressens, je l'avoue, une extrême admiration pour les cerveaux qui ont su prévoir si juste, — une admiration d'un autre genre, mais

non moins vive que pour les troupes dont la vaillance a assuré la victoire.

Tel était le plan, à l'heure où descendait — l'avant-veille du jour J — le soir déjà hâtif d'octobre sur les massifs boisés de l'Aisne. Tandis qu'au bureau de l'État-Major l'on commentait les incidents de la journée, le général commandant l'armée (général M...) fut annoncé. Quelques instants après il pénétrait dans le bureau. Sous son autorité, les discussions — relatives au retard du jour J et au brouillard — reprenaient de plus belle... J'observais cependant le chef sur lequel reposait le poids de l'ensemble de l'opération, conception et exécution : figure fine, mobile, expressive, contrastant avec le masque volontairement impénétrable et vaguement asiatique du général D... Le général M... ressemble à un Voltaire qui n'aurait nulle sécheresse de cœur. Il a des états de service magnifiques. C'est à la fois un intellectuel et un homme d'action. Il a été professeur à l'École de Guerre, membre du Comité de l'État-Major à la veille de la guerre ; il a fait la Belgique, la Meuse, la Marne comme chef d'État-Major de la 4e armée ; il a commandé le ...e corps, précisément celui du général D..., à Lorette, à Verdun, au sud de la Somme. Il commande l'armée depuis six mois.

Les dés sont jetés : le jour J, c'est demain matin, 23 octobre, et l'heure H est 5 h. 15.

Le général M... annonce que l'attaque sera avancée d'un quart d'heure : 5 h. 15, au lieu de 5 h. 30. Mais il fait pleine nuit à 5 h. 15! Il paraît que cela n'a pas grande importance et que le poilu français trouvera tout de même le chemin de la victoire.

Le jour J (23 octobre 1917).

Toute la nuit qui précéda l'attaque, notre artillerie continua ses ravages sur les lignes et sur les arrières ennemis. Le vent avait tourné à l'ouest : la courbe du baromètre fléchissait.

Que devinrent, durant cette nuit, les hommes que j'avais observés quelques heures plus tôt dans leurs tranchées, et qui savaient ce que l'aube prochaine allait requérir de leur

énergie et de leur abnégation? Les officiers de troupe vous diront que certains dorment cette nuit-là comme une autre nuit quelconque : oui, il est des tempéraments si parfaitement équilibrés !... Beaucoup, au contraire, ne cherchent même pas le sommeil. Ils boivent du café corsé d'un peu d'eau-de-vie, comme le feraient des chasseurs au marais. Laissons aux Boches le procédé honteux du dopage à l'éther ; jamais fantassin de France n'en a usé.

Lecteurs, faites l'effort d'imaginer l'âme et les pensées de ces milliers d'êtres humains, qui attendent, dans la nuit. Songer que les plus rudes d'entre eux ont pourtant des sensibilités affinées par des centaines d'années de civilisation... L'ombre froide et morne pèse sur eux ; ils attendent, les yeux grands ouverts. Ils rêvent à la minute fatidique où il faudra escalader le parapet, aller de l'avant, à la rencontre de choses affreuses qui toutes signifient la mort. Et ce rêve obstiné se mélange, dans leur tête, à toutes les pensées tendres, à toutes les pensées humaines qui les assaillent, issues du lointain, de la maison où dorment à cette même heure les chairs de leur chair, les enfants, la femme, les parents âgés... Quelle protestation la raison, complice de l'instinct de conservation, ne doit-elle pas élever alors contre la monstruosité de la guerre, contre l'horreur homicide déchaînée sur le monde par un groupe de criminels?... Cependant les aiguilles cheminent sur les cadrans liés aux poignets par des bracelets de cuir... Trois heures... Quatre heures... Quatre heures et demie... Le tumulte de l'artillerie continue sans arrêt, sans diminution, sans accroissement : car le temps n'est plus où l'on annonçait à l'ennemi, par un silence symptomatique, l'instant où les troupes allaient déboucher des tranchées... Quatre heures trois quarts : encore une demi-heure, pour les troglodytes, à jouir de la protection précaire de la tranchée, de l'abri, et de ce fracas amical fait autour d'elles par nos canons... Une agitation sans bruit commence à se répandre dans les lignes : chacun assure son équipement, inspecte ce qu'il porte ; c'est l'instant des recommandations au camarade, de la petite phrase à laquelle on veut, étant Français, donner tout de même l'air d'une gouaille : « Tu sais, mon vieux, un coup que ces cochons-là s'appuieraient ma couenne, cette fois-ci... »

Cinq heures... On ne remue plus, on est en arrêt comme des chiens de chasse qui vont prendre leur élan...

Or, c'est dans ce quart d'heure surhumain, qui semble à distance fait pour débiliter le plus ferme courage, c'est alors, dans la tension des muscles qui précède le bondissement — que tous ces hommes, du simple au raffiné, de l'illettré à l'intellectuel — vont être envahis par l'âme collective, par l'âme unanime qui en fera des héros véritables, égaux aux plus fameux de l'histoire, car jamais dans l'histoire combattants ne s'élancèrent contre de plus formidables périls. Tel est le merveilleux effet de l'action. Même ceux qu'on a vus, la veille, graves et mélancoliques, sont galvanisés par elle. Il n'y a pas de lâches. Tous vont jaillir des parallèles avec la même ardeur féroce : les chefs en sont sûrs d'avance et ont raison d'être sûrs.

Le 23 octobre 1917, à l'heure H, il ne pleuvait pas et il n'y avait pas de brouillard. J'ai bien peur d'écrire ici une phrase qui semblera absurde à certains lecteurs, à ceux surtout qui jamais n'ont erré dans la campagne en pleine nuit ; mais je donne le témoignage de mes yeux : il faisait absolument nuit, *et pourtant, on y voyait*. Peut-être la réverbération sur le ciel des éclatements de tant d'obus de tout calibre... On y voyait pour se guider, sauf peut-être sous bois, mais assurément dans un lieu découvert. Au reste, le fait n'est pas contestable : l'obscurité ne gêna nullement l'attaque et n'entrava pas les liaisons.

A cette heure fatidique, que fait le général commandant un corps d'armée? Il a épuisé son initiative dans l'organisation de la préparation, dans la préparation elle-même. Le sort va désormais s'accomplir ; les événements vont suivre leur cours. J'ai observé attentivement, dans ces minutes décisives, le visage du général D... Qu'il fût ému, assurément, je commençais à le connaître trop pour en douter. Mais quelle maîtrise sa volonté exerçait sur ses nerfs ! Assis à sa modeste place, devant la table commune à son chef d'état-major et à lui, devant le vasistas brisé, calfeutré, couleur de nuit, il penchait ses yeux sur les rapports de la veille au soir, ou bien, se levant, allait se planter devant la carte à grande échelle où se dessi-

nait, en bleu, vis-à-vis de notre ordre de bataille en rouge, l'ordre de bataille de l'ennemi. « *22 octobre 1917, Ordre de bataille présumé.* » Il restait debout, complètement immobile, à la regarder. Elle attestait, cette carte, pour le secteur du ...e corps, une coïncidence bien curieuse : en face de la 43e division allemande, la 43e division française ; en face de la 15e division allemande, la 15e division française. Le calcul des probabilités aurait indiqué une bien faible chance qu'une telle rencontre se réalisât ! Le général D... regardait la carte. Elle signifiait pour lui des réalités vivantes ; son esprit, sa sensibilité, son énergie actionnaient, comme par une télépathie intense, l'effort humain dont l'image topographique se figeait là, entre les lignes bleues et les lignes rouges... Cependant, il regardait, il regardait cette carte qu'il connaissait par cœur, sans bouger, sans parler. Il regardait...

Une merveille de la guerre moderne est la mutiplicité et la vélocité des *liaisons* pendant la bataille. Entendez par liaison toute communication des unités entre elles, des échelons entre eux dans la même unité, et du commandement avec tout cela. Après l'échéance fatidique de l'heure H, il y eut au P. C. du C. A. un quart d'heure, vingt minutes peut-être de silence, où l'on ne sût rien : pendant ce laps, le général D... regarda la carte et relut les rapports de la veille. Puis, comme une aube fade blanchissait les vasistas, une première dépêche arriva, tapée sur papier pelure ; elle disait qu'on voyait tel nombre de feux, de telle couleur, à tel endroit. Et cela signifiait : « Artillerie tire trop court... » Immédiatement, l'artillerie responsable est avisée ; d'ailleurs, quand le fantassin en offensive se plaint du tir trop court de l'artillerie, cela prouve qu'il a plutôt une tendance à progresser trop vite.

Les pelures sont remises au chef d'État-Major par le sergent-planton. En sorte que le jour de l'offensive est par excellence le jour du chef d'État-Major. Recevant les bulletins, c'est lui qui les déplie, les absorbe d'un coup d'œil, en rend compte au général. C'est lui que le téléphone attaque et qui attaque au téléphone. Par ces heures d'émotion, traduire en termes précis, pour le général, la communication souvent hachée et confuse, transmettre aux unités, en style

clair et bref, les ordres du commandement, c'est une tâche qui exige du sang-froid, de la présence d'esprit et un certain don verbal. Tous les jours précédents j'avais vu à l'œuvre pendant la préparation, le colonel B..., chef d'État-Major du ...e C. A. J'avais admiré son extraordinaire puissance de travail : je puis dire que je ne l'ai *jamais* vu ne pas travailler. Pendant ce jour J, il ne me parut pas moins actif, mais l'intensité du drame qui se jouait par delà nos lignes se répercuta sur lui avec une intensité extraordinaire. A l'écouteur de son téléphone, on sentait qu'il vivait réellement le combat, et on le vivait soi-même rien qu'à le regarder.

A partir de la première pelure remise au chef d'État-Major, les pelures vont, toute la journée, se succéder. Il y a des moments où elles arrivent par paquets. D'où sont-elles issues et que disent-elles? Elles sont issues de tous les points du secteur où progressent les corps d'attaque, des divers postes de commandement de divisions, de brigades, de régiments ; des avions qui survolent le champ de bataille ; enfin du Q. G. de l'armée, où le général M... reçoit, lui, les communications relatives à l'ensemble de l'opération. Comment fonctionnent-elles? Par tous les moyens, du plus vulgaire au plus scientifique, du simple coureur jusqu'à la T. S. F. (télégraphie sans fil), en passant par le téléphone qui suit l'infanterie pas à pas, par la T. P. S. (télégraphie par le son), par la télégraphie en fusées, etc... Ainsi, un réseau constant de nouvelles relie l'armée en marche et à ses propres organes et au commandement. Et, pour le général, une journée de bataille, ce n'est plus la caracolade sur le front, c'est la réception, l'emmagasinage, l'utilisation immédiate des centaines de renseignements qui affluent à son P. C. Il en est de longs, rédigés dans la cave des postes de commandement par des colonels prompts et lucides ; il en est de courts et de décisifs, annonçant un fait précis et important en quatre mots. J'ai dit qu'à l'ordinaire ils se succèdent de minute en minute, et souvent par paquets. Mais justement parce qu'il y a parfois des coïncidences d'arrivée, il y a aussi d'inexplicables vides... Cinq, dix minutes s'écoulent sans nouvelles. Alors quelque effort qu'on fasse, la conversation s'éteint entre les officiers du P. C. Il pèse une anxiété qu'on ne veut pas s'avouer les

uns aux autres... Telle nouvelle importante, qu'on attend, dont « c'est l'heure », n'arrive pas. On n'est soulagé que quand le sergent-planton l'apporte, et le chef d'État-Major a beau affecter une magistrale indifférence, sa main fait trembler le bulletin tandis qu'il le tient et qu'il le lit...

Au commencement de la bataille du 23, les dépêches donnèrent aussitôt l'impression d'une progression prompte et sûre. « On voit des troupes françaises couronner le fort de la Malmaison. » — Telle fut la première bonne nouvelle, relatant l'avance rapide du corps de droite, et transmise au corps du centre par l'observatoire du fort de Condé. Bulletin suivant : « Tel bataillon de chasseurs en telle cote. » On regarde la carte, et on repère l'avance. Autre bulletin : « Un tank se promène comme chez lui (*sic*) dans le voisinage de la route de Maubeuge. » Autre encore : « Tel bois est occupé par le ...e d'infanterie... » Alors survint une pause, une longue pause, coupée seulement, à intervalles plus éloignés, par des bulletins concernant la progression des corps voisins. Et l'État-Major sait bien ce que signifie cette pause : un morceau dur à enlever, on sait lequel : la ferme de la Malmaison, transformée par l'ennemi en véritable forteresse. Les minutes coulent, silencieuses; on attend... Soudain, la porte s'ouvre, le sergent-planton donne, cette fois, la pelure au général D... qui lit et dit, sans changer de voix : « La Malmaison est prise... » Le chef d'État-Major bondit sur le téléphone et demande l'Armée... Il redit la nouvelle à son collègue : « A 6 heures, le 31e bataillon de chasseurs a pénétré dans la ferme et y a installé son poste de commandement. » Moins masqué que le général D..., il ne peut se tenir de rire de joie dans l'appareil, tout en parlant... Et il ajoute :

— *Sursum corda !* Et tout ce que nous pouvons !

Les « bonnes » pelures, ensuite, succèdent aux bonnes pelures. Les troupes du corps central s'alignent peu à peu sur leurs objectifs. De nombreux prisonniers sont signalés. Ceux de la ferme de la Malmaison racontent que les creutes de Montparnasse sont en partie effondrées sous le bombardement de nos pièces de 400. A 6 h. 45, le P. C. du général D... peut téléphoner à l'Armée : « Tous les premiers objectifs sont atteints... »

Cependant, les nouvelles des corps voisins, engagés à droite et à gauche, arrivent et se coordonnent. Combien froides vont sembler les lignes qui suivent, et que je ne saurais échauffer, parce que la réalité ne m'a pas relié aux faits qu'elles racontent, tandis que ce qui concerne le corps d'armée du général D..., la réalité fut, en ces heures décisives, comme répercutée sur moi. N'importe : il faut conter aussi les hauts faits des belles unités qui encadraient le corps D... Qu'elles me pardonnent si la glace des récits officiels (que je cite fidèlement) reparaît ici.

« Le corps de gauche (général M...) opérant à l'aile gauche de l'armée, avait attaqué les deux côtés de l'angle obtus formé par le front ennemi au nord du Moulin de Laffaux (voir la carte, numéro du 15 décembre). La triple ligne des tranchées franchie au nord et à l'est, le corps M... était descendu dans les ravins d'Allemant et de Saint-Guillain aux pentes criblées de carrières et de creutes. Il avait pris le village d'Allemant ; l'aile gauche du corps avait stoppé à 500 mètres au nord, selon les ordres ; l'aile droite avait poursuivi sa progression pour s'aligner sur l'aile gauche. Là aussi, comme pour le corps D..., tout avait marché à souhait, non sans des difficultés considérables opposées dans Allemant par les mitrailleuses et par le nettoyage des creutes.

« Pareillement, le corps de droite avait, à 6 heures, occupé le fort de la Malmaison : à 6 h. 5, un zouave, monté sur le sommet, y agitait le fanion du bataillon. Cependant marocains et tirailleurs encerclaient les carrières de Bohery, en y faisant de nombreux prisonniers.

« Non moins héroïque, mais moins favorisé d'abord fut, à l'extrême droite de l'armée, la division de chasseurs à pied du général B.-D... Sa tâche était d'ailleurs des plus ardue. Toute une série d'obstacles à franchir : Panthéon, Bovettes, carrière du Tonnerre, bois de Veau, village de Pargny-Filain, défendu par la 5e division de la garde et par une artillerie très nombreuse tirant des hauteurs de Monampteuil. La violence du bombardement rendit le départ difficile. Les chasseurs progressaient sous des tirs de barrage et des feux de mitrailleuses. Néanmoins, marchant à la grenade, ils

occupaient le premier objectif à 9 heures, sauf le ravin des Bovettes.

« Ce fut alors la pause prévue, la pause d'environ trois heures pendant laquelle nos troupes organisèrent les positions conquises et préparèrent le deuxième bond... »

Pendant la pause, les pelures de liaison ne cessèrent pas pour cela d'affluer à notre P. C. Elles apportaient des renseignements complémentaires sur l'action des heures précédentes : elles relataient aussi les observations des avions sur la région des objectifs non conquis encore, sur les déplacements qu'on apercevait du côté de l'ennemi... Tous les à-côtés commençaient aussi à être connus, le rôle des tanks, par exemple, plus ou moins heureux selon les corps d'armée : on savait, par exemple, que vers l'extrême droite (division de chasseurs du général B.-D...), un groupement de chars d'assaut avait aidé la progression de l'infanterie et réduit des îlots de résistance. Une pelure disait, pittoresquement transmise en style de poilu : « *Fantomas* a gêné le travail... » Qu'était-ce donc, ce gêneur? Un avion énorme, blindé, qui volait bas, mitraillait nos fantassins et semblait se jouer des balles : les hommes l'avaient nommé *Fantomas*. Heureusement, sur le front du secteur, il était seul de son espèce... Ainsi continuait la liaison entre la bataille et son chef. Et, de pelure en pelure, la ligne bleue de nos positions, sur la carte que le général D... considérait obstinément, se modifiait, se complétait, glissait vers le nord.

Journée ardente, où le temps ne fit pas sentir sa durée, parce que la pensée devançait constamment les faits, et que cependant chaque instant apportait un fait... Une nouvelle attente angoissante, — d'angoisse égale à celle de l'aube pour la prise de la Malmaison — correspondit à la lutte autour des carrières Montparnasse... Malgré l'effondrement de plusieurs entrées, ces creutes fameuses abritaient encore beaucoup d'ennemis, et le morceau fut dur à enlever. Un bataillon de chasseurs se l'adjugea cependant vers 10 h. 30, y faisant de nombreux prisonniers. Le bois des Hoinets fut atteint par deux régiments d'infanterie. L'un d'eux, en s'y portant, avait fait prisonnier un bataillon allemand tout entier dans

la creute du Corbeau, après une marche sous bois de plus de 1 500 mètres.

A la 13e division, un régiment prenait dix-huit canons dans le bois de Belle-Croix, un autre enlevait Vaudesson, tandis que deux bataillons de chasseurs s'emparaient du bois des Gobineaux, bordant au nord le bois du Vallon.

Restait l'objectif extrême de l'attaque : le village de Chavignon, situé dans un fiord boisé, au bas des croupes de l'Aisne. Des chasseurs l'enlevèrent à 14 heures, y récoltant une nouvelle moisson de prisonniers. Les zouaves, les marsouins et les Marocains de la division G. de S... (corps de droite), les y rejoignaient à 15 heures, après avoir occupé successivement la ferme de l'Orme, la ferme Many, le Voyeu. Sensiblement, à l'heure prévue, tous les objectifs de l'attaque étaient donc atteints. La victoire était complète, sauf à l'extrême droite où la division de chasseurs (général B.-D...) rencontrant des obstacles formidables et une résistance acharnée, n'avait guère dépassé les objectifs qu'elle avait conquis le matin. Elle n'en avait pas moins fait plus de mille prisonniers, et pris une quinzaine de canons. Les journées suivantes devaient couronner son effort d'un succès définitif.

La victoire était complète, et il faisait plein jour encore. Chacun sentait bien qu'il ne fallait pas en rester là : les yeux, fixés sur la carte, parcouraient la région qui séparait encore la ligne conquise du canal de l'Ailette. Pour le plus novice des stratèges, cette courbe du canal (voir la carte, numéro du 15 décembre) était le véritable objectif à atteindre. L'artillerie boche ne pouvait plus désormais s'incruster sur la rive gauche, avec le canal à dos : il fallait décamper, et vite, en sacrifiant une partie du matériel. Déjà les avions signalaient des passages de batteries ennemies sur les ponts et les passerelles de l'Ailette.

Avec quelle joie fut accueillie la nouvelle que « l'Armée avait décidé d'exploiter son succès »! Avec quel entrain mon conscrit, le général B... donna les ordres pour avancer au plus vite des batteries sur le territoire conquis! Cependant, les patrouilles commençaient à ausculter la région, au nord de la ligne Vaudesson-Chavignon, pénétraient dans la forêt de

Pinon, atteignaient déjà l'Ailette sur certains points. La retraite boche, on s'en rendait compte, s'opérait sans désordre, suivant les règles de l'art. Des nids de mitrailleuses défendaient les lignes de repli provisoire contre l'accès des patrouilles.

Rude ennemi, le Boche, et qui sait la guerre, et qui est tenace même dans la défaite...

Voici que le soir descend sur le théâtre de toutes ces choses mémorables, héroïques, affreuses. Soir de magnifique victoire : plus de sept mille prisonniers sont ramenés à l'arrière, plus de cent canons sont tombés entre nos mains ; on a conquis des positions de première importance; on a l'espoir, pour les lendemains, de résultats plus vastes encore... Soir de victoire : mais c'est la victoire moderne, qui n'a pas l'éclatante, l'heureuse auréole des victoires du passé. Il est bien mort le temps des clairons qui sonnent, des feux de bivouac qui s'allument, des chansons et des ripailles du vainqueur sur le champ de bataille où l'on couchera, tandis que le vaincu s'enfuit en débandade, poursuivi par le galop des vainqueurs... Guettez ces vainqueurs de la Malmaison, du Chemin des Dames, de Vaudesson et de Chavignon : ah! ils n'ont guère le loisir de chanter ni de festoyer. Tous feux éteints, ils profitent de l'obscurité accrue pour entamer à la hâte le sol conquis, maniant la pioche et la bêche de ces mains héroïques qui ont lancé la grenade ou poussé la baïonnette... Au plus vite, il s'agit de relier entre eux les trous d'obus — de *nos* obus — et d'en faire une tranchée provisoire pour y attendre la réaction prévue, la réaction de l'ennemi... Dans le même silence obscur, on ramène les blessés, on recueille les morts ; des civières circulent dans le sol bossué, glissent vers l'arrière. Ailleurs, d'autres obstinés allongent sur le sol d'interminables fils souples : c'est le réseau téléphonique qui parachève la conquête. Des sapeurs, avec précaution, explorent les creutes, les bosquets, les batteries abandonnées, suspectant les ruses horribles des Prussiens, méfiants devant chaque objet que leur sournoiserie a laissé intact. Des fantômes dégagent des pistes, tentent de refaire des routes à travers le paysage chaotique. Des batteries attelées titubent dans ce chaos s'installent ;

encore de la terre est remuée par des fantômes... Cependant, le fracas des canons français reprend, de plus près ; ils ont allongé leur tir, battant à présent les ponts de l'Ailette, la rive opposée, les routes de retraite vers le nord. Çà et là, sur cet énorme labeur nocturne, si peu adéquat à l'idée qu'on se fait d'une armée victorieuse occupant le champ de bataille, tombent des marmites boches, lancées un peu au hasard par une artillerie désunie, désemparée. Elles ne font pas grand mal : mais, qui sait?... l'une d'elles atteindra peut-être quelques braves, vainqueurs rescapés des périls de la journée, et qui ne verront pas se lever la première aurore victorieuse... Le tac-tac des mitrailleuses crépite encore dans la nuit qui tombe... C'est un soir de victoire moderne, âpre, laborieux, silencieux comme le refroidissement d'une coulée de cloche. Nul poète de la guerre n'en a dit encore l'angoissante beauté.

(La fin prochainement.)

MARCEL PRÉVOST

LE MARCHAND D'ESTAMPES

COMÉDIE EN TROIS ACTES

ACTE II

Même intérieur. Daniel est assis auprès de la cheminée, il feuillette un livre; une table est disposée à côté de lui. Misère est couchée à ses pieds. Clarisse circule dans le magasin. On est au début de janvier.

SCÈNE PREMIÈRE

DANIEL, CLARISSE, PUIS PHILIPPE, *pendant quelques minutes.*

DANIEL, *lisant :*

« Je sais les gens qu'elle aime et ceux qu'elle déteste.
« Sa façon de marcher, de rire, de prier.
« Je sais son moindre geste. »

Appelant, Clarisse !

CLARISSE. — Monsieur Aubertin?

DANIEL. — Passe-moi *l'Arlésienne.*

CLARISSE. — L'édition illustrée?

DANIEL. — Elle est à côté du piano, là, au-dessus des partitions, parmi les livres de Madame.

CLARISSE. — Voici.

DANIEL, *lisant* l'Arlésienne, *à haute voix, avec émotion.* — *L'Arlésienne* : « Eh bien ! oui, c'est vrai. Quand je suis seul, je pleure, je

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 décembre 1917.

« crie ! Berger, fais-moi manger une herbe, quelque chose qui m'en-« lève ce que j'ai là et qui me fait tant de mal. » (*S'interrompant.*) Et dire qu'un tel chef-d'œuvre a pu être sifflé !... Il n'y avait donc pas un amant malheureux dans la salle pour applaudir cette pièce?

CLARISSE, *s'approchant de la table et se disposant à prendre le livre de vers que Daniel vient d'y poser ; lisant. — Pour elle et pour moi* ?

DANIEL. — N'emporte pas ce petit volume. Je tiens à l'avoir sous la main.

CLARISSE, *lui présentant des papiers à signer.* — Puisque Madame est absente, il faut me donner deux ou trois signatures.

DANIEL. — Tu veux que je travaille?

CLARISSE. — C'est tout.

DANIEL. — Madame t'a-t-elle dit à quelle heure elle rentrerait?

CLARISSE, *consultant la pendule.* — Elle ne saurait tarder.

DANIEL, *lui remettant des papiers épars devant lui.* — Prends aussi ces papiers.

CLARISSE. — Merci.

DANIEL, *jetant un coup d'œil sur une lettre.* — Que désire ce monsieur de Dijon?

CLARISSE. — On lui répondra demain.

DANIEL. — Il nous demande un Balzac.

CLARISSE. — Le Balzac de 1845, illustré par Gavarni.

DANIEL. — Rien que ça...

CLARISSE. — L'édition Houssiaux.

DANIEL. — Mais nous ne sommes pas libraires.

CLARISSE. — Nous pourrions tout de même nous charger de son acquisition. On réaliserait peut-être une cinquantaine de francs de bénéfice...

DANIEL. — Grâce à la commission que j'obtiendrais.

CLARISSE. — Dame.

DANIEL. — Bah !

CLARISSE. — Vous trouveriez facilement l'ouvrage sur les quais. Gaillandre ou Champion doivent l'avoir.

DANIEL. — Je n'aime pas le quai Voltaire, il est devenu trop mondain.

CLARISSE. — Sans aller si loin, pourquoi tout à l'heure en sortant, n'entrez-vous pas chez Ortéga?

DANIEL, *troublé.* — Ortéga?...

CLARISSE. — Derrière nous, à quelques pas, quai d'Anjou?

DANIEL. — Ortéga !... (*Se dominant.*) En effet, j'ai vu souvent de bons livres à sa vitrine. Mais je ne le connais pas, et je n'oserais pas entrer chez eux... chez lui... pour si peu de chose...

CLARISSE. — Ce serait pourtant raisonnable.

DANIEL. — Non... d'ailleurs je n'ai pas encore repris l'habitude des affaires... et celle-ci ne vaut pas le dérangement.

CLARISSE. — Vous avez tort.

DANIEL, *à part, rêveusement.* — Madame Ortéga... Non, je n'oserais pas...

(*Il froisse la lettre et la jette par terre; un silence; la porte s'ouvre; Philippe entre.*)

CLARISSE, *au fond, stupéfaite.* — Philippe !

PHILIPPE. — Vous? Clarisse !... Ici?

CLARISSE. — Après trois ans !

PHILIPPE. — Que d'événements !

(*Ils se serrent les mains avec émotion.*)

DANIEL, *lisant:*

« Il est plus d'un secret encor que je recèle.
« Car j'ai suivi cette âme, et ce corps pas à pas ;
« J'ai tout vu, tout prévu, je connais tout, mais elle
« Je ne la connais pas. »

(*A Misère qui le regarde:*) — Misère ! hein? Misère, ça te plaît, ces vers-là?... tu les comprends, toi qui trottes à côté de moi, quand je la suis...

CLARISSE, *allant à Daniel et lui présentant une estampe.* — Combien cette vignette?

DANIEL. — Pas cher... Le portrait de Leman...

CLARISSE. — Le défenseur de Liége?

DANIEL, *désignant Philippe.* — Ce monsieur est un client?

CLARISSE. — Non. Un réfugié du Nord.

DANIEL. — Tu es sûre?

CLARISSE. — C'est un parent de Warnod.

DANIEL. — De ton prisonnier?...

CLARISSE. — De mon fiancé.

DANIEL. — Mon Dieu, demande ce que tu voudras.

CLARISSE. — Cinq francs?

DANIEL. — Soit... (*Reprenant* l'Arlésienne.) — « Tu es malheu-
« reux... C'est cette femme, n'est-ce pas?... Eh bien, mon fils, ne meurs
« pas... Cette Arlésienne maudite, prends-la, nous te la donnons. »

(*Philippe sort.*)

CLARISSE, *posant l'argent devant Daniel.* — Voilà, monsieur.

DANIEL. — Quelle heure as-tu?

CLARISSE. — Trois heures et demie.

DANIEL. — Moi aussi... (*Tirant de sa poche une lettre préparée.*) La levée est-elle faite?

CLARISSE. — Pour Paris?

DANIEL. — Oui.

CLARISSE. — On a jusqu'à sept heures, surtout au bureau de la rue des Deux-Ponts.

DANIEL. — Mais quand ferme-t-on les guichets à l'intérieur?

CLARISSE. — Quels guichets?

DANIEL. — Eh bien ! ceux des mandats... de la poste restante...

CLARISSE, *vivement.* — Je ne sais pas.

DANIEL. — Bon.

CLARISSE. — Pour la petite boîte du quai, je vous préviens qu'il est déjà trop tard... Le facteur enlevait ses lettres à la minute même où Philippe s'en allait.

DANIEL, *étonné.* — Philippe?

CLARISSE. — Mon pays.

DANIEL. — Ce monsieur que j'ai aperçu?

CLARISSE. — Oui.

DANIEL. — Quand dois-tu le revoir?

CLARISSE. — Dans la soirée.

DANIEL, *prêt à sortir.* — Tu es toute pâle?

CLARISSE, *avec exaltation.* — Après Charleroi, au moment de la retraite, quand les brigands sont entrés, il habitait Saint-Bavon avec les Gosselin, l'épicier en face de la librairie de papa... D'abord l'état-major traversa la ville... Ils ont pénétré chez nous... C'étaient des chefs, tout chamarrés de décorations... Ils ont mangé, ils ont bu... Mais ils n'ont rien volé, ceux-là, au contraire.

DANIEL. — Au contraire?

CLARISSE. — Ils ont ouvert la bibliothèque de mon père, ils ont choisi un volume d'Alfred de Musset. Puis, groupés autour du poêle, ils ont lu *le Rhin allemand* à voix haute avec des ricanements et de mauvais regards. Papa, maman, moi, mes frères, nous regardions terrifiés, blottis au fond de la chambre. Ensuite, l'un d'eux a pris une plume, l'a trempée dans l'encrier, et a écrit au bas de la page : « Non, vous ne l'aurez pas notre Rhin allemand. » Et à tour de rôle, ils ont signé au-dessous de la phrase. Je vois encore les signatures. Le roi de Wurtemberg, le prince Albrecht de Bavière, le duc de Hesse, enfin tous les grands noms de ces bandits. Sur quoi, ils ont soigneusement replacé le livre dans l'armoire, ils ont fait le salut militaire avec une politesse insultante, et ils sont repartis...

DANIEL, *pressé de sortir.* — Nous l'avons eu votre Rhin allemand !

CLARISSE. — Et nous l'aurons encore !

DANIEL. — Tu ne m'avais pas rapporté cette aventure.

CLARISSE, *avec exaltation.* — Cinq minutes plus tard, un obus écrasait la toiture de la mairie, et le gros de la troupe, toute la canaille se précipitait dans la rue principale.

(*On entend sonner quatre heures à Notre-Dame.*)

DANIEL, *prêt à sortir.* — Déjà quatre heures?

CLARISSE. — Ils ont commencé à piller, à se soûler, à brûler les maisons, à massacrer : papa, maman, mes frères disparurent. Moi, je courus me cacher parmi les débarras du grenier. Malgré mon épouvante, de temps en temps, je passais la tête, et de la lucarne, je pus voir flamber la boutique des Gosselin.

DANIEL, *consultant sa montre.* — L'épicier?

CLARISSE. — Ils ont même attaché la mère Gosselin sur une chaise devant sa porte, et ils ont crevé les yeux de la vieille ! D'en bas, montaient leurs plaisanteries diaboliques, le bruit des bouteilles qu'on cassait, les supplications des jeunes filles qui ne voulaient pas ; et aussi le vacarme de la fusillade.

DANIEL, *consultant sa montre.* — J'en ai vu de pires du côté de Senlis.

CLARISSE. — De moins sales, monsieur Aubertin, de moins lâches.

DANIEL, *avec compassion.* — Calme-toi, mon enfant, on les chassera de ta province.

CLARISSE, *avec exaltation.* — Nous les bouterons hors de France, comme disait Jeanne d'Arc. Nous vaincrons, nous vaincrons, comme le râlait dans son agonie monsieur Frankel, le père de Madame. Je l'entends encore dans la chambre à côté, il y a trois ans.

DANIEL, *pressé de sortir.* — Alors, j'étais dans la tranchée de Berry-au-Bac. Nous avions de l'eau jusqu'au ventre... j'en ai tout de même descendu quelques-uns. Essuie tes yeux, petite, je reviens...

(*Suivi de Misère, il sort par une porte latérale.*)

CLARISSE, *seule, avec haine.* — Oui, nous les chasserons, et à notre tour, nous irons brûler leurs villages, et couper leurs pommiers !

SCÈNE II

CLARISSE, FANNY.

FANNY, *entrant par le quai, avec égarement.* — Monsieur n'est pas là?

CLARISSE. — Il sort à la seconde.

FANNY. — Je ne l'ai pas rencontré.

CLARISSE. — Il a passé par la rue Boutarel.

FANNY, *avec jalousie.* — Pour aller à la poste?

CLARISSE. — Je ne crois pas.

FANNY. — Pourquoi pleures-tu?

CLARISSE. — Figurez-vous, madame, que tout à l'heure, Philippe est entré dans la boutique.

FANNY, *sans comprendre.* — Philippe? De qui parles-tu?

CLARISSE. — D'un cousin de Warnod que je n'avais pas revu depuis Charleroi. Justement, j'étais en train de raconter à monsieur Aubertin les tueries de Saint-Bavon.

FANNY. — Saint-Bavon?...

CLARISSE, *avec exaltation, allant et venant, tandis que, sans l'écouter, Fanny reste assise, comme étrangère à la souffrance deClarisse.* — Ils tiraient dans le tas sans s'occuper des vieillards, ni des enfants; ils sabraient au hasard, ils égorgeaient les habitants. Et tous, on fuyait sous la mitraille, sous les hurlements ; on courait, on criait, on prenait par les ruelles, on se trompait de route, on s'accrochait aux brancards des charrettes, on butait sur les cadavres.

FANNY, *avec jalousie, sans l'écouter.* — Mais il ne rentre pas !...

CLARISSE, *poursuivant.* — Philippe tomba l'un des premiers, traversé d'un coup de lance... Le lendemain, après avoir tout saccagé, tout volé, presque tout assassiné, ils commandèrent aux femmes qui n'étaient pas mortes de jeter les défunts dans les trous à fumier... J'étais de celles qui travaillaient à cette besogne... Philippe, resté sans connaissance, fut enfoui comme les autres.

FANNY, *ramassant un papier déchiré.* — Un brouillon de lettre?... Non, il s'agit d'affaires.

CLARISSE. — On entassa sur eux la paille des étables voisines. C'était aux confins du bourg, aux abords des granges qui achevaient de se consumer. La ferme retentissait de clameurs terribles. Le bétail effaré avait rompu les clôtures, et les vaches, les bœufs, les moutons galopaient autour de nous. Des brebis tout en feu se roulaient sur l'herbage, semblables à des torches vivantes. J'entends encore leurs plaintes. Les pauvres animaux !

FANNY, *sans écouter, remarquant un volume sur la table.* — *Pour elle et pour moi* ! Encore ce livre...

(*Elle fait le geste de le jeter dans la cheminée; puis elle se ravise, et le cache dans un tiroir.*)

CLARISSE, *à Fanny.* — Notre tâche finie, on nous ramena à coups de crosse et l'on nous enferma dans l'église abbatiale... On cloua derrière nous les battants du portail ; la corde du clocher avait été

rompue; l'ostière de la sacristie était close; verrouillé aussi, le guichet de Sainte-Catherine. Les verrières s'éteignaient en haut, trop haut, impossible de les atteindre. La nuit tombait sur la nef, nous étions enterrées vivantes.

FANNY, *sans écouter, avec jalousie.* — Où peut-il être? Sur son chemin, sans doute.

CLARISSE. — Et nous nous regardions avec hébétement, sans échanger une parole, sans verser une larme, presque immobiles, serrées les unes contre les autres, tel un troupeau stupide. Toutes, des femmes, trois cents pour le moins, sauf une poignée d'enfants; des mères, des veuves, des orphelins nouveaux.

FANNY, *avec désespoir.* — J'ai eu trop de pitié, c'est ma faute.

CLARISSE. — Peu à peu, les cris de carnage avaient cessé. L'ombre devint affreusement calme. Pas un passant dans les rues, plus une voix sur la place, le canon même s'était tu. Le silence dehors, le silence dedans, le silence partout, un silence antérieur au monde! La ville assassinée avait l'air endormie pour toujours.

FANNY. — J'ai promis... J'ai promis de ne pas l'espionner.

CLARISSE. — A quel supplice étions-nous destinées? Nous attendions muettes, abruties de terreur, de fatigue et de faim. Et, sous nos vêtements en lambeaux, encore rouges du sang de tous nos proches, le froid du sanctuaire commençait à nous gagner... Allions-nous mourir dans cette tombe, sur ces tombes de pierre qui nous supportaient... Mourir, faute de nourriture? Allaient-ils venir enfin nous égorger comme les hommes? Et personne n'osait ouvrir la bouche... Ah! quel tourment que l'incertitude!

FANNY, *à Clarisse.* — Ah! Oui, l'incertitude!

CLARISSE. — Combien d'heures, combien de jours dura notre passion? cette alternative d'angoisse et de torpeur? Aucune d'entre nous n'aurait pu le dire. Nous avions perdu la notion du temps, et nous ne l'apprîmes que plus tard en sortant du sépulcre.

FANNY, *à Clarisse.* — Chacun son calvaire.

CLARISSE. — Car tout de même, un soir la fanfare subite d'un clairon déchira cette paix funèbre. Était-ce une espérance? était-ce un leurre? Toujours est-il qu'une troupe en marche sembla traverser la place... Bientôt on distingua des phrases dont on comprenait le sens. Nous reconnûmes la parole familière de la patrie. Alors, toutes, les plus affamées, les moins débiles, les demi-mortes, toutes, éperdument, nous nous mîmes à crier au secours, nous nous ruâmes vers la baie du parvis...

FANNY, *à Clarisse.* — On est donc quelquefois sauvée?

CLARISSE. — Trois jours de cette tragédie!

FANNY. — Tu enseignes la patience !

CLARISSE. — Et savez-vous quel homme je découvris parmi les soldats qui enfoncèrent les portes?

FANNY. — Quel homme?

CLARISSE, *simplement.* — Ce Philippe qui est venu tout à l'heure. Ce Philippe enseveli par moi. Le fumier l'avait réchauffé, ressuscité, et il était sorti de sa fosse... La France aussi était debout.

FANNY, *sans écouter, éperdue.* — Mais il ne rentre pas, il ne rentrera pas !

CLARISSE, *avec abattement.* — Puis, encore une fois, les choses changèrent.

FANNY, *avec désespoir, prête à sortir.* — Non, décidément, je n'ai pas la force...

CLARISSE, *allant à elle.* — Ah ! dites-moi, dites-moi, madame, qu'un jour nous serons les plus forts, dites-moi que bientôt j'embrasserai nos labours sanctifiés par le sang. Dites-moi, dites-moi que je reverrai la terre où je suis née.

(*Fanny, sans répondre, sort affolée.*)

CLARISSE, *seule, sans s'apercevoir du départ de Fanny.* — Mais dans quel état la retrouverai-je? Là où s'étendaient nos plaines, il y a maintenant des collines formées de tous nos morts !

SCÈNE III

CLARISSE, JACQUEMONT.

JACQUEMONT, *ouvrant la porte, l'aspect gaillard, d'une voix sonore.* — Personne?

CLARISSE, *revenant à elle.* — Si, monsieur.

JACQUEMONT. — Les patrons sont absents?

CLARISSE, *brusquement.* — Vous êtes-vous déjà battu, monsieur Jacquemont?

JACQUEMONT, *déconcerté.* — Comment l'entendez-vous?

CLARISSE. — Je vous demande si vous avez fait la guerre?

JACQUEMONT. — Bien entendu. J'ai rempli mon devoir, comme les camarades... L'année dernière, j'étais encore attaché au ravitaillement.

CLARISSE. — Alors...

JACQUEMONT. — J'ai même été blessé au cou. Entre Arras et Villers, plus haut qu'Amiens ; je conduisais mon auto sur la grande route quand patatras ! une marmite éclate à trois pas de ma machine,

démolit mon avant-train, et je reçois un débris de ferraille à la pointe de la clavicule. Heureusement que je m'en suis tiré à bon compte.

CLARISSE. — Vous êtes guéri?

JACQUEMONT. — Pas tout à fait.

CLARISSE. — Et votre congé expire bientôt?

JACQUEMONT. — J'ai repassé vendredi devant la commission médicale, et de nouveau j'ai été mis en réforme temporaire.

CLARISSE. — Et vous n'avez pas la Croix de guerre?

JACQUEMONT. — Mais cet ordre d'idées est pénible, mon enfant. A quoi bon nous y attarder? Aimez-vous la musique?

CLARISSE. — La musique?... Oui, quelquefois.

JACQUEMONT. — Eh bien ! après-demain, au Lyrique, je rentre dans *le Cid*. Ravau chante à côté de moi. Voulez-vous mon service?

(*Il lui tend un billet de théâtre.*)

CLARISSE, *refusant*. — Merci, monsieur Jacquemont, en ce moment je n'ai pas le cœur à aller au spectacle.

SCÈNE IV

LES MÊMES, DANIEL.

DANIEL, *à Jacquemont*. — Vous !

JACQUEMONT. — Enfin, vous voilà. Je vous attendais avec une certaine impatience.

DANIEL. — Vous avez une bonne figure, monsieur Jacquemont !

JACQUEMONT. — Vous trouvez?

DANIEL. — Quelle carrure ! Quelles épaules ! Il m'en faudrait de pareilles !

JACQUEMONT. — Prenez des leçons de chant, monsieur Aubertin, et vous les aurez bien vite. Vous le savez, du reste, le chant fortifie les poumons. Remarquez nos cantatrices. Voyez Litvine, regardez nos ténors et nos barytons, les uns et les autres nous avons de ces poitrines !...

CLARISSE. — A toute épreuve !

DANIEL. — En effet. (*Il tousse.*)

JACQUEMONT, *avec intérêt*. — Vous toussez encore un peu.

DANIEL. — Presque plus... A propos de chanteuses, parlez-moi donc de votre amie, mademoiselle Estivant... Comment va-t-elle? Je ne l'ai pas entrevue depuis des siècles.

JACQUEMONT. — Angèle? Mais superbement. Toujours contente; très applaudie, avant-hier dans *Orphée*, à l'Opéra-Comique.

DANIEL. — J'adore sa voix.

JACQUEMONT. — Je suis même expédié à votre quai d'Orléans par cette femme dépensière.

DANIEL. — Vous la remercierez de ma part. Nous nous connaissons de longue date. C'est moi, ou du moins monsieur Frankel, mon beau-père, qui a formé sa collection. Est-ce que par hasard, elle serait tentée de vendre ses Gravelot et ses Parrocel?

JACQUEMONT. — Pas maintenant.

DANIEL. — Asseyez-vous.

JACQUEMONT. — Voilà ce qui m'amène.

DANIEL. — Asseyez-vous là, près de la cheminée.

JACQUEMONT. — Plus loin, si vous le permettez, je n'aime pas le feu.

DANIEL. — Alors, sur ce tabouret. Ma femme va rentrer d'une minute à l'autre, et, comme aujourd'hui sa compétence dépasse de beaucoup la mienne, vous lui préciserez ce que vous souhaitez.

JACQUEMONT. — Angèle Estivant trouve que je n'ai pas assez de bibelots dans ma loge, et à l'occasion de ma rentrée, elle désire m'offrir l'effigie d'un chanteur illustre.

DANIEL. — Je me demande quelle gloire artistique peut bien manquer à votre galerie. Votre loge au Nouveau-Lyrique est un musée véritable... Je vois encore accrochés au-dessus de votre divan, Mario, Dupré, la Cruvelli... Pauline Viardot.

JACQUEMONT. — Non, je ne possède pas madame Viardot, et justement je ne serais pas fâché de placer son image à côté de celle de la Malibran.

DANIEL. — Les deux sœurs.

JACQUEMONT. — Comme Paul Mounet et Mounet-Sully.

DANIEL. — Au sexe près

SCÈNE V

LES MÊMES, FANNY.

FANNY. — Monsieur Jacquemont?

JACQUEMONT. — Madame Aubertin?

DANIEL. — Monsieur Jacquemont cherche un portrait de Pauline Viardot. Avons-nous cela?

FANNY. — Sans doute... Quant à la qualité de l'estampe... je ne réponds de rien.

JACQUEMONT, *allant et venant*. — Explorons quand même.

FANNY, *à Clarisse qui circule au fond.* — Clarisse, passe-moi le carton qui est là-bas à droite.

CLARISSE. — Tout de suite, madame.

FANNY. — C'est là que dorment côte à côte, nos artistes les plus fameux.

JACQUEMONT. — S'ils ne dormaient pas, ils se mangeraient le nez.

CLARISSE, *survenant.* — Voici.

(*Elle pose le carton sur un escabeau, l'ouvre, et Jacquemont, aidé de Clarisse, entreprend son examen.*)

DANIEL, *à Fanny, remarquant un rouleau placé sur le piano.* — Que contient ce rouleau?

FANNY. — Les eaux-fortes que j'ai présentées tantôt chez monsieur de Grisolles.

DANIEL. — Rien de conclu?

FANNY. — Non.

DANIEL, *à Jacquemont.* — Puisez là dedans à votre aise et choisissez.

JACQUEMONT, *examinant les estampes une à une.* — La Ronconi, Frezzolini... Tamburini...

(*Il fredonne une ou deux phrases d'un opéra italien.*)

DANIEL, *à Fanny, un peu à l'écart.* — Tu étais donc déjà rentrée?

FANNY. — Pendant que tu étais sorti.

DANIEL. — J'étais allé jusqu'à la rue des Deux-Ponts.

FANNY. — A la poste?

DANIEL. — Je viens d'écrire à...

FANNY. — A ?...

DANIEL. — A Simonin... mon sergent au 35e...

CLARISSE, *une estampe dans les mains.* — Thérésa !

JACQUEMONT. — Thérésa ! La diva du ruisseau. (*Chantant :*)

« Rien n'est sacré pour un sapeur. »

DANIEL, *à Fanny.* — Et toi, pourquoi es-tu ressortie?

FANNY. — Pour acheter la *Gazette de Lausanne.*

DANIEL. — Près du pont? On ne l'y reçoit pas.

FANNY. — J'ai rapporté *l'Homme Enchaîné.*

CLARISSE. — Réjnn !...

JACQUEMONT, *avec respect.* — Saluez!... Ah! Madame Viardot!... La voici avec ses bandeaux plats, son masque tragique... Pauline Viardot !

DANIEL, *s'emparant de l'estampe.* — Non, cette épreuve est mal venue, monsieur Jacquemont, il ne faut pas la prendre. Nous devons en posséder une autre.

FANNY. — Clarisse, apporte-moi le carton qui est à l'entrée, au fond, il renferme aussi quelques portraits d'artistes.

CLARISSE. — En grand nombre.

DANIEL. — Il s'agit d'un cadeau que mademoiselle Estivant destine à monsieur Jacquemont.

FANNY. — Je la reconnais là... je vais tâcher de vous satisfaire.

(*Clarisse apporte le carton demandé ; et Fanny, secondée par Clarisse, commence ses recherches. Tandis que Daniel et Jacquemont se disposent à causer.*)

DANIEL, *à Jacquemont, un peu à l'écart.* — Comme elle s'occupe de vous, cette brune aux yeux si bleus !

JACQUEMONT. — Voici deux ans bientôt que nous sommes liés.

DANIEL. — Vous vivez ensemble?

JACQUEMONT. — Le plus possible.

DANIEL. — Heureux homme, il peut voir tous les jours la femme qu'il aime !

JACQUEMONT. — Eh bien ! Vous ne me croirez pas ! Elle m'a longtemps méconnu. Mon bonheur n'est pas un bonheur obtenu sans peine.

DANIEL. — Vous plaisantez? On vous a dédaigné, vous !

JACQUEMONT. — Au moins six mois.

DANIEL. — Un personnage de votre importance, et tourné si agréablement?

JACQUEMONT. — N'empêche que j'ai fait mon purgatoire en ce monde. Mon amie est de race fidèle ; quand ma toquade commença, elle était encore très attachée à monsieur de Brétigny... J'ai eu du mal à les désunir.

CLARISSE, *à Jacquemont, intervenant pour troubler leur entretien.* — Vous tenez beaucoup à madame Viardot ?

JACQUEMONT. — Plutôt.

FANNY, *intervenant de la même façon.* — C'est dommage, car j'ai là sous la main une drôle de caricature de Mayol.

JACQUEMONT, *prenant l'estampe.* — La bonne binette. (*Chantant*) :

« Ça, c'est pour les petites femmes :
« Celles qui voudront
« Elles en auront.
« Profitez de l'occasion. »

DANIEL, *presque à voix basse.* — Six mois ! Mais une pareille attente est une agonie.

JACQUEMONT. — La torture, monsieur Aubertin, la torture espagnole... non seulement j'étais amoureux, mais j'étais jaloux.

DANIEL. — Naturellement.

JACQUEMONT. — Quand je rencontrais le baron dans les coulisses, j'avais envie de l'insulter. Ah ! je peux le déclarer modestement, mon amour a devancé celui d'Angèle. J'étais plus enragé qu'un galopin du Conservatoire. Je la traquais dans tous les coins, partout, derrière les portants, à ses sorties de scène, sur les marches de l'escalier, dans le trou du souffleur ! Partout, elle me trouvait sur son chemin, pâle, décomposé, prêt à défaillir, et content tout de même.

DANIEL. — Je comprends cette joie.

CLARISSE, *à Jacquemont.* — Nilsson...

FANNY, *à Jacquemont.* — Chollet.

JACQUEMONT. — Le vieux Chollet?

CLARISSE, *éclatant de rire.* — Napoléon !

FANNY. — Napoléon Ier, parmi les acteurs...

JACQUEMONT. — La rencontre est imprévue.

FANNY. — Pas tant que ça au fond. Rappelez-vous la terrible riposte de Pie VII à l'Empereur.

DANIEL. — A Fontainebleau?

JACQUEMONT. — Quand il était son prisonnier?

FANNY. — Tragediante... comediante...

CLARISSE, *gravement.* — C'est un chanteur comme ça qui nous manque !...

FANNY, *à Jacquemont.* — Madame Materna.

CLARISSE. — Dans *Tristan et Yseult.*

JACQUEMONT, *patriotiquement.* — Pas de Boches ! (*Il se retourne vers Daniel, d'un air outragé.*)

DANIEL, *à Jacquemont.* — Et de quelle façon, par quel prodige votre supplice a-t-il fini?

JACQUEMONT. — Un soir qui s'annonçait pareil aux autres soirs, je sentis sa figure moins méprisante, moins glacée. Le lendemain et les jours suivants, son beau visage devint sérieux, mélancolique, puis, tourmenté comme le mien.

DANIEL. — La contagion !

JACQUEMONT. — Enfin, elle me regarda autrement... Quelques semaines après, une de nos camarades nous fit déjeuner ensemble... La suite? ! ! !...

DANIEL. — La suite?

JACQUEMONT. — L'histoire de tout le monde.

DANIEL, *tristement.* — Pas pour tout le monde !

CLARISSE, *à Fanny qui perd la tête et cherche à écouter.* — Mais, madame, ce carton est trop lourd pour cet escabeau... Nous allons chavirer...

FANNY. — Soutiens-le.

DANIEL. — Vlan !

(*L'album tombe, les estampes se répandent sur le parquet.*)

FANNY. — J'ai fait du bel ouvrage.

DANIEL, *à Fanny.* — Ne te fatigue pas, mon petit, je vais t'aider.

(*Jacquemont, Daniel, Clarisse, Fanny, tout le monde se baisse pour ramasser les estampes.*)

JACQUEMONT, *agenouillé.* — Renaud... Galli-Marié.

FANNY. — Cette estampe précédait probablement la première page d'une partition.

JACQUEMONT, *agenouillé.* — Une belle figure, et passionnée.

FANNY. — Sans valeur, monsieur Jacquemont.

JACQUEMONT, *agenouillé.* — Est-ce que ces premières pages sont toujours aussi défectueuses?

DANIEL, *agenouillé.* — La plupart du temps.

JACQUEMONT. — Je vous demande ce renseignement parce que, tout à l'heure, en passant rue du Haut-Pavé, à la vitrine de l'un de vos confrères...

FANNY. — Le père Richelot?

JACQUEMONT. — J'ai remarqué le buste spirituel de Jeanne Granier.

DANIEL. — Sur une partition du *Petit Duc*?

JACQUEMONT. — La tête était gravée au pointillé...

FANNY. — Sans doute l'édition originale.

CLARISSE. — Richelot tient les vieux opéras.

JACQUEMONT. — Puis-je introduire Jeanne Granier dans ma loge?

DANIEL. — Elle en est digne. Cependant il faudrait examiner de près votre lithographie.

JACQUEMONT. — Voudriez-vous pousser jusque-là... avec moi, quand notre chasse sera terminée?

DANIEL. Volontiers.

FANNY. — N'oublie pas ton rendez-vous avec la propriétaire.

DANIEL. — Vers cinq heures.

FANNY. — Rue des Jardins-Saint-Paul.

DANIEL. — Une femme terrible !

JACQUEMONT. — Elle vous augmente?

DANIEL. — Mieux que ça, elle exige qu'on la paye...

CLARISSE, *désignant des gravures.* — La Dugazon... Sacha !

JACQUEMONT. — Déja !

FANNY. — Toujours !

DANIEL, *debout, avec triomphe.* — Ah ! Pauline Viardot ! C'est moi qui l'aurai découverte !

FANNY. — Et cette fois vous tombez sur une épreuve avant la lettre...

JACQUEMONT. — Admirable de finesse.

DANIEL. — La marge est intacte.

JACQUEMONT. — Je la garde, je la vole.

FANNY. — Mais je ne vous ai pas dit son prix, monsieur Jacquemont.

JACQUEMONT. — Je ne tiens pas à le savoir. Il m'est même défendu de le connaître. Je l'emporte illico... Angèle Estivant règlera tantôt cette petite affaire avec vous.

DANIEL. — La main gauche ne doit pas savoir ce que donne la main droite.

JACQUEMONT. — Mademoiselle Clarisse... Enveloppez-moi vite ce Raphaël.

FANNY. — Le temps d'inscrire son numéro d'ordre et je vous le donne.

JACQUEMONT, *chantant :*

« Il faut céder à mes lois
« Et comment s'en défendre?
« Quand mon cœur a fait un choix
« Soudain il faut se rendre. »

Puis, à Daniel, gravement. — La persévérance, mon cher Aubertin, voilà le grand secret, l'arme infaillible de la victoire.

DANIEL. — Quand l'assaut ne réussit pas.

JACQUEMONT. — Il faut pleurer, s'obstiner, s'acharner, pâtir jusqu'aux dernières limites du désespoir et de l'affront ; l'heure sonne fatalement où l'adversaire s'humilie à son tour, souffre, en proie aux mêmes impatiences que nous, et capitule enfin.

DANIEL. — Avec les déshonneurs de la guerre.

CLARISSE, *ramassant une estampe oubliée.* — Le beau Capoul, madame.

FANNY, *exaspérée.* — Fourre-le là dedans avec les autres cabotins.

JACQUEMONT. — Et puis de temps en temps, il faut tâcher d'éblouir son ennemie par des présents.

DANIEL. — Des présents, si l'on est riche !

JACQUEMONT. — Si l'on est riche? Mais les plus belles extravagances ont toujours été commises par de pauvres diables !

DANIEL. — Hélas ! C'est peut-être le cœur qui a le moins d'importance.

JACQUEMONT, *concluant.* — Au fond, madame Aubertin, convenez-en, vous êtes toutes de faibles créatures.

FANNY. — Plus faibles encore que vous ne pensez, monsieur Jacquemont.

JACQUEMONT, *à Daniel, prêt à sortir.* — Vous me conduisez toujours jusqu'à la porte de monsieur Richelot?

DANIEL. — Soit. Mais je n'entre pas dans le magasin, je vous en avertis. Le conseil que vous me demandez est difficile à donner devant un confrère.

JACQUEMONT. — Entendu... Merci, madame. (*Bas, tandis que Daniel endosse son pardessus.*) Soignez-le; je le trouve pâle, très pâle. Puis, sa voix s'est modifiée, atténuée.

FANNY. — Onze mois de tranchées, monsieur Jacquemont.

JACQUEMONT, *son estampe à la main.* — Ce soir, en pénétrant dans ma loge, Angèle Estivant apercevra votre magique estampe. Elle sera fixée à la muraille par quatre épingles...

FANNY. — Dont la tête sera peut-être en perles fines.

JACQUEMONT. — Vous devinez tout, madame.

FANNY, *de loin, à Daniel.* — Relève ton col.

JACQUEMONT, *à Fanny.* — Je vais le boutonner.

(*Jacquemont boutonne vigoureusement le paletot de Daniel.*)

DANIEL, *face à face avec Jacquemont, d'une voix sourde et tremblante.* — La persévérance, la persévérance, la chose est bientôt dite ! Que penseriez-vous d'un homme qui tous les jours s'aposterait sur le passage d'une femme, sans oser l'aborder? qui tous les jours l'accablerait de lettres misérables, sans espérer l'ombre d'une réponse? qui tous les jours parlerait d'elle à des gens qui la connaissent, sans essayer lui-même de la connaître?

JACQUEMONT. — Je penserais que votre amoureux est un poltron.

DANIEL. — Il s'est pourtant bien battu... en Champagne !

JACQUEMONT. — S'il n'a que le courage militaire, il est flambé.

DANIEL. — Peut-être pas?

JACQUEMONT, *finissant de le boutonner.* — Envoyez-le moi, je lui ferai la leçon.

DANIEL, *trop serré dans son paletot.* — Ouf !

JACQUEMONT, *à Fanny.* — Le voilà sanglé.

FANNY, *à Daniel.* — Tu oublies ton foulard.

JACQUEMONT. — Filons, mon jeune expert, car mon accompagnateur m'attend à la maison.

FANNY. — Vous travaillez donc toujours?

JACQUEMONT. — Quinze heures sur vingt-quatre ! En général, je répète deux opéras par jour, et quand je ne joue pas le soir, je pioche en rentrant.

CLARISSE. — Quelle santé !

JACQUEMONT. — Puis, ne me vendez pas, entre temps, je confectionne une opérette pour Quinson.

CLARISSE. — Qui ça Quinson?

DANIEL. — Le grand Manitou de la Société des Auteurs !

JACQUEMONT, *renchérissant.* — Artistes, baladins, poètes, dramaturges, nous voilà ses esclaves !...

FANNY. — Mais vous allez vous tuer?

JACQUEMONT, *tournant les talons.* — Bast ! à la guerre comme à la guerre !

DANIEL, *appelant sa chienne.* — Misère ! (*A Fanny.*) Je suis là dans cinq minutes.

(*Ils sortent, reconduits par Clarisse.*)

FANNY, *seule, avec jalousie.* — Et cette chienne hypocrite, qui ne le lâche pas d'une semelle !

JACQUEMONT, *du dehors, chantant :*

« Il faut céder à mes lois !...
« Et comment s'en défendre ! »

SCÈNE VI

FANNY, MAZOLIER.

MAZOLIER, *entrant.* — C'est Jacquemont, cet embusqué qui sort de chez vous? Il est plus gras que votre mari. Quelle rotondité !

FANNY, *remarquant un rouleau dans les mains de Mazolier.* — Vous avez trouvé quelque chose de bon, monsieur Mazolier?

MAZOLIER. — Une scène à deux personnages de Jean Morin.

FANNY. — Peste, une eau-forte?

MAZOLIER. — Malheureusement non, un simple burin.

FANNY. — Mais du XVIIe. Intéressant?

MAZOLIER, *lui montrant l'estampe.* — Jugez vous-même.

FANNY, *l'examinant.* — La planche est fine. Les dégradations de l'ombre sont bine observées.

MAZOLIER. — *Titus et Bérénice,* traduit de Mignard.

FANNY. — Inspiré de Racine... Titus et Bérénice ! des chagrins d'empereurs, des tristesses de reines... Pourquoi diable Racine, Corneille, Voltaire, Crébillon, etc..., lorsqu'ils veulent exprimer l'amour, le placent-ils uniquement dans le cœur des princes?

MAZOLIER. — Parce que les princes n'ont que ça à faire.

FANNY. — Plût au ciel !

MAZOLIER. — Hélas ! Ils ont l'amour et la guerre !

FANNY, *vivement*. — Mais les humbles aussi possèdent un cœur, monsieur Mazolier, une âme chaleureuse, encline aux passions violentes, aux infortunes chimériques.

MAZOLIER. — Sans aucun doute, mais la pauvreté, leur tâche quotidienne, la série des devoirs obscurs ne leur permettent pas de s'y consacrer.

FANNY. — Vous avez raison. A peine si les gens qui travaillent ont le temps de pleurer leurs enfants...

MAZOLIER. — Ils n'ont que la nuit pour pleurer.

(*Un silence.*)

FANNY, *changeant d'idée*. — On s'instruit toujours avec vous.

MAZOLIER. — Tant que ça?

FANNY. — Beaucoup.

MAZOLIER. — Est-ce que par hasard, vous auriez enfin compris toute la mélancolie de votre Janinet?

FANNY. — Janinet?...

MAZOLIER. — D'après Fragonard.

FANNY, *se souvenant*. — Ah ! l'*Amoureuse indiscrète*? Elle n'est pas encore partie. Je l'ai même accrochée plus bas, plus près des yeux.

MAZOLIER. — Je vous préviens que je vous ai trahie, madame ; et que le mois dernier j'ai découvert rue de Seine, chez Brunet, une estampe moins décourageante que la vôtre.

FANNY. — Vos fiancés ont été contents?

MAZOLIER. — Assez. Oh ! ce ne sont pas des connaisseurs.

(*Un silence.*)

FANNY, *considérant la gravure avec tristesse*. — Le fait est que Fragonard, si pimpant, si leste à son ordinaire, a fixé dans cette page une minute émouvante.

MAZOLIER. — Émouvante?

FANNY. — J'ai souvent pensé à vous depuis votre visite. J'ai beaucoup réfléchi depuis ces quinze jours...

MAZOLIER. — Et ce qui trouble cette jeune femme, vous le savez maintenant.

FANNY, *décrochant l'estampe et la posant sur un chevalet.* — Elle écoute parler l'homme qu'elle aime. L'oreille appliquée à la muraille, elle l'entend faire à une autre femme les mêmes aveux, les mêmes serments qu'il lui faisait auparavant. Oh ! c'est bien lui qui parle, c'est bien là cette voix qui lui fut si douce aux heures secrètes...

MAZOLIER. — L'inconstant chevalier !

FANNY. — Près d'elle, tout près d'elle, à deux pas, derrière la cloison, il la renie avec désinvolture, et promet sa fidélité à une étrangère...

MAZOLIER. — Mais l'inconnue se défend peut-être?

FANNY. — Qu'importe à cet ingrat ! il multiplie ses protestations, il serre l'inconnue dans ses bras, appuie sa bouche sur la sienne, l'enjôle, lui propose de fuir et il commence à la convaincre !... Et la petite épouse, ou la petite amante, si vous préférez, ne sait quel parti prendre. J'ai compris maintenant. J'ai compris.

MAZOLIER, *ému.* — Madame Aubertin !

FANNY. — N'est-ce pas que c'est cela que vous tentiez de me démontrer?

MAZOLIER. — Sauf que vous prêtez à Fragonard une profondeur qu'il n'a jamais rencontrée. Les maîtres du XVIIIe ne sont pas si frémissants, madame Aubertin.

FANNY. — Mais vous prétendiez le contraire?

MAZOLIER. — Oui et non. Entre nous, nos misères ne les intéressent pas beaucoup. De temps en temps, tous les dix ans, ils prêtent une oreille capricieuse à nos chagrins. Ils s'arrêtent une seconde, laissent tomber sur nous un regard attendri, et vite leur crayon retourne à leurs fêtes galantes.

FANNY. — Pourtant, l'autre jour, quand vous êtes venu à la maison, comme je hasardais une opinion de ce genre, vous m'avez rembarrée, du haut de votre expérience.

MAZOLIER. — Vous croyez?

FANNY. — En me signalant le désarroi visible de cette enfant et le bouleversement de son logis.

MAZOLIER. — Je constate.

FANNY, *s'exaltant.* — Et tenez, voyez comme vous aviez raison alors, comme aujourd'hui j'ai raison à mon tour ! Cette lettre froissée qui traîne par terre, ces ciseaux à broder entr'ouverts sur le carreau, cette chaise qui tombe, tout dénonce que la pauvre amoureuse s'est levée brusquement et qu'elle a bondi vers la porte où l'appelait son malheur... Constatez encore : ses lèvres sont serrées, l'inquiétude dilate ses prunelles, son visage est creusé, on dirait que ses tourments l'ont amaigrie...

MAZOLIER. — Comme vous.

FANNY. — Oh ! mes tourments à moi sont, ou plutôt étaient d'un ordre différent, moins romanesque...

MAZOLIER. — Je me souviens.

FANNY. — Le départ d'un mari qui nous est cher, son retour avec une blessure inguérissable...

MAZOLIER. — Inguérissable?...

FANNY. — Tant d'épreuves imméritées peuvent modifier l'apparence d'une femme aimante.

MAZOLIER. — Je vous demande pardon.

FANNY. — Mais cet être vaincu, dont vous avez l'image sous les yeux, est un être perdu, presque détruit; et par une douleur peut-être plus injuste.

MAZOLIER. — Vous exagérez, madame Aubertin.

FANNY. — C'est le supplice de la jalousie ou de l'abandon qu'elle endure. J'ai lu, j'ai entendu raconter que ces tortures-là dépassaient les souffrances physiques.

MAZOLIER. — Encore une fois, vous exagérez... Vous ne compreniez pas assez la première fois, et voilà que vous comprenez trop.

FANNY. — Alors le peintre a mal rendu sa pensée.

MAZOLIER. — Fragonard? Au surplus, un amateur peut faire dire à un tableau tout ce qui lui plaît.

FANNY. — Et tenez, monsieur Mazolier, remarquez ce détail qui semble tout d'abord négligeable mais qui renforce ma clairvoyance. Observez l'attitude effarée de ce chardonneret.

MAZOLIER. — Dans cette cage?

FANNY. — A droite, au premier plan.

MAZOLIER. — Eh bien?

FANNY, *s'exaltant*. — Il gazouille, vous disais-je l'autre jour... Mais il ne chante pas, monsieur Mazolier, il appelle au secours. Considérez plutôt le vide de sa mangeoire. Pas un grain de chenevis autour de lui ; pas la moindre goutte d'eau dans son petit godet; pas de seiche à ses barreaux. C'est un pauvre oiseau dont personne ne s'occupe... Il ne chante pas, monsieur Mazolier, il pousse des cris de détresse... il est abandonné !...

MAZOLIER. — En effet, ce gentil passereau n'a pas l'air trop choyé... Mais si ce chardonneret se plaint, s'il se débat de la sorte, pourquoi cette jeune femme ne se plaint-elle pas de son côté? Pourquoi l'artiste a-t-il décidé que ses lèvres resteraient closes, presque contractées? N'a-t-il pas voulu signifier par là que sa désolation est moins sérieuse que vous la dépeignez ou qu'elle se l'imagine?

FANNY. — C'est peut-être une créature qui a juré de se taire,

monsieur Mazolier ! Une créature vaillante qui force son cœur au silence... puis, qui sait si elle n'appartient pas à la classe que nous évoquions tout à l'heure? Sans doute elle est pauvre, obligée au travail, contrainte de refouler sa jalousie... On voit bien que ce n'est pas une bourgeoise.

MAZOLIER. — Cette personne délicate?

FANNY. — Mais une enfant du peuple, une ouvrière. D'ailleurs, ces deux ou trois gorgerettes disposées sur cet établi n'ont pas été placées là sans motif. Sa profession s'explique suffisamment par ce bonnet de mousseline dont la valenciennes est à moitié cousue, par ces rubans, par cet étui, enfin par ce matériel frivole... Toutes les femmes n'ont pas le loisir d'être malheureuses...

(*Elle se dispose à raccrocher la gravure.*)

MAZOLIER. — Je m'incline, madame Aubertin... mais... ne la raccrochez pas... Je n'ai pas besoin de cette estampe. Toutefois, vous en parlez si éloquemment que je vous demande de me la réserver.

FANNY. — Non, monsieur Mazolier, je vous en prie, ne me l'achetez pas. Je suis habituée à la regarder. J'aime mieux ne pas m'en défaire.

(*Elle la raccroche à sa place.*)

MAZOLIER. — Je regrette... Au revoir, madame Aubertin.

FANNY. — Au plaisir, monsieur Mazolier.

MAZOLIER, *revenant sur ses pas.* — A propos, souvenez-vous de nos conventions. Si par aventure, il vous tombe sous la main quelques eaux-fortes de Gravelot ou de Saint-Aubin, je suis preneur.

FANNY. — Et si je trouve un Boucher?

MAZOLIER. — Un Boucher ! Je ne suis pas si ambitieux...

FANNY. — Comptez sur nous, monsieur Mazolier, vous êtes notre client préféré... D'abord, je serais très contente de vous être agréable.

MAZOLIER. — Et moi je serais encore plus content de vous savoir toujours contente...

SCÈNE VII

LES MÊMES, DANIEL.

DANIEL, *entrant.* — Pardon, monsieur Mazolier.

MAZOLIER. — Passez.

DANIEL. — Vous, d'abord.

MAZOLIER, *à Fanny et à Daniel.* — A bientôt. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII

DANIEL, FANNY.

DANIEL. — Ah ! le vent est glacial aujourd'hui.

FANNY. — Tu as pris froid?

DANIEL. — Je suis tout frissonnant.

(Daniel s'assied dans un fauteuil, près de la cheminée. Fanny étend un châle sur ses jambes.)

FANNY. — Veux-tu prendre quelque chose de chaud?

DANIEL. — Ce brouillard est perfide.

FANNY. — Il y a justement de l'eau bouillante sur la grille.

DANIEL. — Ce châle me suffit.

FANNY. — Si ce maudit Jacquemont ne t'avait pas entraîné, tu ne tousserais pas de la sorte.

DANIEL. — Sans compter que la vignette qu'il m'a montrée était sans intérêt.

FANNY. — Comme lui... Je pose auprès de toi *l'Homme Enchaîné*.

DANIEL. — Je préfère regarder ce catalogue.

FANNY, *allant à son bureau*. — Pendant que tu te réchauffes, je vérifie une facture qui me préoccupe.

DANIEL. — Tu as vu des gens?

FANNY. — Personne, excepté monsieur Mazolier... On a seulement causé....

DANIEL. — Alors, ton affaire de Grisolles est manquée?

FANNY. — Le baron n'aime pas les estampes de Whisler.

DANIEL. — Et celles de Seymour Haden?

FANNY. — Il ne tient pas à l'école anglaise.

DANIEL. — L'imbécile ! et dire qu'il en faut !

FANNY. — Pour les gravures... qui sont fausses ! Je regrette d'autant plus son mauvais goût, que nous avons une grosse échéance le 25.

DANIEL. — Tu as huit jours devant toi.

FANNY. — Mon relevé chez Raynal se monte à environ six cent cinquante francs.

DANIEL. — Bah ! on s'en tirera.

FANNY, *allant à lui*. — Ta couverture est en train de glisser.

DANIEL. — Merci. Tu penses à tout.

FANNY. — Si tu te rapprochais du feu.

DANIEL. — Le coke me porte à la tête.

FANNY. — Je retourne à mes calculs.

DANIEL. — Où se trouve Mauclaire?

FANNY. — Aux environs d'Arras.

DANIEL. — Dans la zone des armées.

FANNY. — Pourquoi cette question?

DANIEL. — Parce que la vente Couturier a lieu dans ces parages.

FANNY. — Vers quelle époque?

DANIEL. — Le 15 février.

FANNY. — Dans un mois?

DANIEL. — A peu près,

FANNY. — Tu iras?

DANIEL. — Nous avons le temps d'y songer.

FANNY. — Comment! le compte de Raynal s'élève à six cent soixante-quinze francs!

DANIEL. — Ses avances sont aussi importantes?

FANNY. — Dame, les chiffres sont là.

DANIEL. — Quel crédit nous avons!

FANNY. — Je sais encore faire une addition.

DANIEL. — Apporte ton livre.

FANNY. — Contrôle.

DANIEL. — Cent vingt, cent cinq, cent quinze, octobre; soixante-dix, novembre. Total quatre cent dix. Ton addition n'est pas juste, mon enfant. Tu ne dois que quatre cent dix francs.

FANNY. — J'ai une erreur de deux cent soixante-cinq francs?

DANIEL. — A ton détriment.

FANNY. — Moi? Tu plaisantes.

DANIEL. — Examine.

FANNY. — Voyons cela... cent quinze, soixante-dix... en effet... Suis-je bête!

DANIEL. — Si tu mènes nos affaires de cette façon.

FANNY. — Décidément... je deviens une très mauvaise commerçante.

DANIEL. — Chacun son tour. (*Il tousse.*)

FANNY. — Et voilà cette toux qui recommence.

DANIEL. — Un beau jour elle m'enportera.

FANNY, *avec amour.* — Toi! Mais je le lui défends bien. D'abord tu vivras très vieux, très longtemps, toujours... tu seras le premier homme qui ne mourra pas.

DANIEL. — Je n'en demande pas tant.

FANNY. — En attendant, tu vas prendre un peu de rhum dans un verre d'eau sucrée.

DANIEL. — N'appelle pas.

FANNY. — J'ai tout sous la main... Quand retournes-tu chez Thibaut?

DANIEL. — Bientôt.

FANNY. — Je te supplie de le revoir.

DANIEL. — Je monterai chez lui la semaine prochaine, je te le promets. Du reste, j'ai besoin d'un conseil de sa part avant de repasser devant la commission médicale.

FANNY. — Pour repartir?

DANIEL. — Non.

FANNY. — Mais d'ici la semaine prochaine, demain, ton état peut empirer. Tu risques une nouvelle rechute.

DANIEL. — Deux suffisent... (*Se levant, avec agitation.*) Non, je ne tomberai pas malade. Il ne le faut pas. Je ne veux pas.

FANNY. — Ne t'exalte pas.

DANIEL. — Me vois-tu encore cloué sur ce fauteuil, condamné à l'immobilité, enfermé dans ce magasin poudreux et mélancolique?

FANNY. — Tu n'avais pas l'air trop malheureux, l'année dernière, dans ce coin-là.

DANIEL. — Alors !...

FANNY. — Nous en parlions le mois dernier. Tu t'amusais à lire des romans de Dumas père, et de temps en temps, je te faisais de la musique.

DANIEL, *sans méchanceté.* — Des distractions de prisonnier, quoi !

FANNY. — Aujourd'hui peut-être. Autrefois, non.

DANIEL, *tendrement.* — Pauvre petite, je m'explique ton regret... Naturellement, quand je suis à la maison...

FANNY. — N'achève pas. Je n'ai pas l'égoïsme que tu me prêtes.

DANIEL. — Je viens de t'offenser.

FANNY. — Beaucoup. L'inquiétude que tu me donnes est une inquiétude innocente, très pure ; crois-moi. C'est une sœur aînée qui te parle.

DANIEL. — Ne prononce pas ce mot, lorsqu'il s'agit de toi.

FANNY. — A tout moment, Daniel, je tremble pour ta vie. J'ai peur d'un étouffement ou de la rupture d'un vaisseau... enfin d'un mal subit, plus fort que ma vigilance.

DANIEL. — Tu n'es pas raisonnable.

FANNY, *avec amour.* — Je frémis de tes imprudences. Je fais ma besogne de travers, à présent, tu le constates. Chaque matin je me demande ce que la journée va m'apporter. Ainsi, hier au soir, ou plutôt cette nuit, il était deux heures. Tu n'étais pas encore monté. J'ai été prise là-haut d'une épouvante affreuse, inconnue, qui tenait du cauchemar. J'ai sauté à bas de mon lit, et je suis descendue

tout doucement, à peine enveloppée. De loin, de ces dernières marches, j'ai aperçu ta figure accoutumée, et mon cœur s'est dilaté de joie. Tu étais assis à cette table, le front un peu penché, selon ton habitude. Longtemps, je t'ai regardé, très longtemps. Puis, comme j'étais rassurée, j'ai regagné ma chambre, de la même façon, sans être entendue.

DANIEL, *tendrement.* — Pourquoi ne m'as-tu rien dit?

FANNY. — Je n'ai pas osé te déranger ; puis, il m'a semblé que tu écrivais...

DANIEL. — Non, je feuilletais ce catalogue.

FANNY. — J'ai cru bien faire. (*Un silence.*)

DANIEL. — Une question, Fanny. Tout à l'heure, quelle idée t'a passé par l'esprit de vouloir acheter la *Gazette de Lausanne* ?

FANNY. — C'est qu'on y trouve quelquefois des nouvelles que ne donnent pas nos journaux.

DANIEL. — Ta brusque sortie n'avait pas d'autre objet?

(*Un silence.*)

FANNY. — Sois généreux.

DANIEL. — Encore une question, si tu permets. Qu'est-ce que Renoir a rapporté devant moi au Cercle de la Librairie? Est-il exact que vendredi la boutique était fermée en plein jour?

FANNY, *avec confusion.* — C'est exact.

(*Mouvement de Daniel.*)

DANIEL. — A quel propos?

FANNY. — Voilà. Tu étais absent déjà depuis plusieurs heures et Clarisse était allée rue de Rennes pour expédier un paquet à son prisonnier. Seule, trop seule dans ce magasin, que tu qualifies toi-même de mélancolique, je ne pouvais pas rester en place. J'étais mordue par une anxiété, oh ! celle-là très peu fraternelle ; et j'ai été contrainte, forcée de sortir de la maison.

DANIEL. — Fanny !

FANNY, *violemment.* — J'ai mis les volets, j'ai fermé la porte, et j'ai couru sur le quai, au hasard, à ta rencontre, sur tes pas, avec le désir irrésistible de savoir, de t'espionner, de te surprendre.

DANIEL. — Toi !

FANNY. — Je n'avais pas fait cent mètres que je surmontais cet accès de faiblesse et que je reprenais le chemin de la boutique. J'eus la chance d'y rentrer cinq minutes avant toi.

DANIEL. — Tu as tous les genres de chagrins.

FANNY. — Je t'en prie, n'attache pas de gravité à cette défaillance

passagère et d'une espèce inférieure. Elle ne s'est pas renouvelée et elle n'aura pas de retour.

DANIEL. — Attendons.

FANNY. — D'ailleurs, tu te trompes sur mon état moral. Je n'ai qu'une préoccupation, une seule, celle que je t'ai expliquée.

DANIEL. — Ma vie chancelante?

FANNY. — Uniquement. Le reste passe au second plan, je te le jure.

DANIEL. — Ta voix qui tremble ne correspond pas à la sagesse de tes paroles.

FANNY, *tremblante.* — Mon Dieu, pour être franche, à certaines heures, je suis un peu triste d'une autre tristesse. On n'est pas toujours aussi héroïque qu'on l'avait annoncé. Mais qu'importent ces agitations secrètes et si fugitives, du moment qu'on laisse les gens tranquilles, qu'on accomplit sa tâche et qu'on n'enfreint aucun pacte ! Je n'entrave rien d'heureux, n'est-ce pas?

DANIEL, *avec honte.* — Oh! rien, rien. C'est plus vrai que tu ne penses.

(*Un silence.*)

FANNY, *de loin, presque à elle-même, sans le regarder.* — Il ne suffit pas d'aimer pour être aimé.

DANIEL, *avec désespoir, avec bonté.* — Va, malgré mes fautes, je suis à plaindre aussi.

FANNY. — Peut-être autant que moi.

DANIEL. — Je ne dis pas cela.

FANNY, *de loin, sans le regarder.* — Moi, au moins, je vis près de toi, comme avant. Tu es là, nous agissons côte à côte, tu circules dans la maison.... Ton âme est absente, mais ton corps est ici... Ton amertume renferme quelque chose de juste... Je te soigne, je peux te parler quand je veux. Tu me réponds quelquefois... Si notre cœur bat d'une façon différente, nous avons tout de même pas mal d'occupations communes. Il me reste encore de petites joies quotidiennes, tandis que toi, tu es privé de ces modestes bonheurs.

DANIEL, *baissant la tête ; avec amertume.* — Non seulement je ne possède pas ces biens inestimables, mais un tourment nouveau, supplémentaire, tu devines lequel, une angoisse de tous les instants aggrave mon chagrin.

(*Un silence.*)

FANNY, *de loin, sans le regarder.* — Je suis toujours ton amie.

DANIEL. — Comme au premier jour?

FANNY. — Autant.

DANIEL. — Merci.

FANNY, *avec douleur, pensant à elle et à lui.* — J'ai vu grandir ta peine, et mieux que personne j'en comprends les complexités... Car, s'il est cruel de perdre un cœur qui vous appartenait, s'il est cruel aussi de ne pas être aimé encore, ou de ne pas l'être du tout, ou de sentir qu'on ne le sera jamais, il existe pourtant un supplice plus atroce que l'indifférence et l'abandon, un supplice au nom fameux, et qui nous torture depuis des siècles.

DANIEL. — Un vrai martyre !

FANNY, *s'exaltant.* — Ah ! quelle douleur de savoir que l'âme dont on est dépossédée, ou que l'âme qu'on ne parvient pas à conquérir, en adore une autre !

DANIEL. — Fanny !...

FANNY. — Comme on souffre, n'est-ce pas, Daniel? comme on crie, comme on pleure, quand on s'aperçoit que tous les mobiles, tous les regards d'un être cher sont tendus vers un être, qui n'est pas vous !...

DANIEL. — Fanny...

FANNY. — Quand on démêle que cet être, qui n'est pas vous, le fait sortir, rentrer, mentir, modifie ses habitudes, intervient dans ses actes, inspire ses projets, enchante son imagination !... On constate son détachement, on le suppose insensible... hélas ! il aime ailleurs...

DANIEL, *violemment.* — Mais, infortunée petite, c'est ton histoire que tu racontes.

FANNY. — C'est toi que je désignais.

DANIEL. — C'est toi, tu mens.

FANNY. — C'est toi, c'est toi.

DANIEL, *avec désespoir, avec tendresse.* — C'est nous deux.

FANNY, *pleurant.* — Aussi, pourquoi m'interroger? pourquoi me traquer ainsi? Pourquoi soulever le voile, même transparent, de mon chagrin?

DANIEL, *la prenant dans ses bras.* — Allons, reprends-toi un peu, cœur désolé, dont tous les battements sont si tendres. Qu'as-tu fait de ta vaillance? Où sont tes résolutions?

FANNY. — Tu as raison, je suis lâche.

DANIEL, *tendrement.* — Écoute-moi, Fanny, ma Fanny d'autrefois, ma Fanny de demain, quelle que soit ta détresse, quelle que soit mon ingratitude, je te demande de ne pas croire à la faillite complète de notre amour.

FANNY. — Daniel...

DANIEL. — Nous souffrons l'un et l'autre, mais si malheureux que nous soyons, nous ne sommes pas désunis, et tu sais bien que malgré ma démence, je ne t'abandonnerai jamais ; non, jamais, je ne pourrais

renoncer à toi ; jamais je ne déserterai cette vieille maison, où nous avons grandi et travaillé ensemble.

FANNY. — C'était le bonheur.

DANIEL. — Oui, c'est dans cette boutique, à côté de toi, de toi seule, que je continuerai et finirai mon existence, telle que je l'ai commencée quand j'étais l'obscur employé de ton père.

FANNY. — Mon Daniel!

DANIEL. — Rassure-toi, ma toute petite, ce roman douloureux sera bientôt terminé.

FANNY. — Tu crois?

DANIEL. — Je te le promets.

FANNY. — Mais d'ici là !...

DANIEL. — D'ici là, patiente, arme-toi de courage. Puisque, hélas ! tu possèdes mon secret, tu dois comprendre qu'un pareil genre de sentiment n'agonise pas, ne meurt pas, sans révolte ni soubresauts. Peut-être suis-je capable encore d'exhaler des paroles maladroites, d'être encore agité d'une espérance paradoxale. Aussi, fais-moi crédit quelque temps.

FANNY. — Je tâcherai.

DANIEL, *avec embarras, tendrement.* — Car enfin, nous sommes tous à la merci des événements. Que je sorte à présent, que dans une heure je rentre avec un visage différent, presque heureux? Et ton pauvre être meurtri sera vite bouleversé ! Le fait le plus mince, le plus simple en apparence, peut m'endurcir brusquement, et nous transformer en deux adversaires.

FANNY, *vivement.* — Que signifie cette phrase menaçante?

DANIEL. — Elle signifie ce qu'elle énonce, tout simplement.

FANNY. — De quel fait veux-tu parler?

DANIEL, *cherchant à la rassurer.* — D'aucun fait, mon enfant. Pure supposition !

FANNY, *s'exaltant.* — Qu'est-il arrivé?

DANIEL. — Rien de particulier.

FANNY. — Je tremble. Il s'est passé quelque chose de nouveau, n'est-ce pas?

DANIEL. — Où prends-tu cette idée?

FANNY. — Quelque chose d'anormal, aujourd'hui même, et que tu me dissimules.

DANIEL. — Moi... Je te dissimule... (*Frappé d'une idée, sincèrement.*) Comme la vie est singulière !

FANNY. — En quoi?

DANIEL. — Ma parole, avec ton insistance, tu me rappelles tout à coup un incident futile auquel je ne songeais pas.

FANNY. — Tu vois !

DANIEL. — Dieu m'est témoin, je ne cherchais qu'à te consoler.

FANNY. — Quel incident?

DANIEL. — A quoi bon te raconter?

FANNY. — Explique-moi.

DANIEL. — Un autre jour...

FANNY. — Tu en as trop dit ou pas assez.

DANIEL. — A ton tour, ne m'accable pas de questions. Ton affolement me déconcerte.

FANNY. — Je te promets d'être calme, parle, je t'en supplie.

DANIEL. — C'est si peu important.

FANNY. — Mais encore.

DANIEL. — Eh bien...

FANNY. — Eh bien?

DANIEL. — Eh bien tout à l'heure, par hasard, il y a dix minutes, sans l'avoir souhaité, j'ai croisé cette femme sur le pont Notre-Dame.

FANNY. — Près de chez nous?

DANIEL. — Elle était avec son mari.

FANNY. — Et toi, tu étais seul?

DANIEL. — J'étais avec Jacquemont.

FANNY. — Est-ce qu'il la connaît?

DANIEL. — Non. Pourtant la figure de Jacquemont ne doit pas lui être étrangère... car à la façon dont son regard s'est posé sur lui, j'imagine...

FANNY. — Et sur toi? S'est-il arrêté, son regard?...

DANIEL, *sincèrement.* — Sur moi?... Ça, je n'oserais pas l'affirmer.

FANNY. — Peut-être que si?

DANIEL. — Dans tous les cas, je ne m'en suis pas rendu compte.

FANNY. — Rassemble tes souvenirs.

DANIEL. — Je n'en suis pas sûr, ma petite. Oh ! pas sûr du tout !

FANNY. — Tu ne mens pas?

DANIEL. — Que diable ! Elle marchait en sens inverse, et nos regards ont pu se rencontrer.

FANNY. — Elle t'a regardé !...

DANIEL. — Peut-être. Pour la première fois.

FANNY. — Tout à l'heure?

DANIEL. — Depuis trois mois.

FANNY. — Mon Dieu !...

DANIEL, *tendrement.* — Mais je serais bien en peine de le certifier, je n'en suis pas sûr, je te le répète, je te le jure...

FANNY. — Et tu voudrais me faire croire que tu avais oublié cet instant capital?

DANIEL. — C'est invraisemblable, mais c'est ainsi.

FANNY. — Tu es faux.

DANIEL. — Puis, est-ce Jacquemont, est-ce moi que ses yeux ont fixé?...

FANNY. — Fixé?...

DANIEL, *cherchant à se convaincre lui-même.* — Entrevu, remarqué... je l'ignore absolument.

FANNY. — De bonne foi?

DANIEL. — De bonne foi. Toujours est-il que l'indifférence de ces yeux-là ne saurait t'inquiéter une seconde... En l'espèce, il s'agit d'un regard quelconque. C'était le regard distrait, fugitif d'une femme qui passe, appuyée au bras de son mari.

FANNY. — Au bras de son mari?

DANIEL. — Oui, qu'elle aime, je te l'ai dit, et tout le monde te le dira.

FANNY, *avec épouvante.* — Demain, elle peut ne plus l'aimer.

DANIEL. — Demain, c'est l'avenir. Nous verrons, ma chérie. A quel désastre courons-nous si déjà tu as la tête aux champs? Qu'adviendrait-il, Seigneur, si d'aventure, un jour, nous connaissions ces gens-là?

FANNY. — Jamais !

DANIEL, *balbutiant.* — Qu'adviendrait-il, si plus tard, par pitié, par miracle, sans manquer à aucun devoir, cette femme ne refusait pas de...

FANNY. — Continue...

DANIEL. — De me parler.

FANNY. — Tais-toi.

DANIEL. — Quel crime trouverais-tu à cela?

FANNY. — Tais-toi, misérable !

(*Elle se sauve en courant; et monte avec désespoir l'escalier intérieur.*)

DANIEL, *suppliant, la rappelant, avec tendresse.* — Fanny ! Fanny !

(*Daniel tombe assis avec chagrin. — Un silence. La porte du fond s'ouvre. Une jeune femme, mise discrètement à la mode, pénètre dans le magasin. Clarisse s'avance à sa rencontre.*)

SCÈNE IX

CLARISSE, DANIEL, ANGÈLE.

CLARISSE, *à Daniel toujours absorbé, tandis que la nouvelle venue fait deux ou trois pas dans le magasin.* — Monsieur Aubertin.

DANIEL, *revenant à lui.* — Que veux-tu?

CLARISSE. — C'est l'amie de monsieur Jacquemont qui est là.

DANIEL. — Mademoiselle Estivant?

CLARISSE. — Elle vient régler l'estampe qu'il a choisie.

DANIEL. — Préviens Madame. (*Clarisse disparaît. Daniel allant au-devant d'Angèle.*) Mademoiselle Estivant?

ANGÈLE. — Vous devinez le but de ma visite?

DANIEL, *se reprenant.* — Ma femme va descendre, madame. Depuis la guerre elle est plus au courant que moi de ces questions.

ANGÈLE. — Vous avez l'air tout à fait rétabli, cher monsieur?

DANIEL. — A peu près... Pas assez cependant pour aller vous applaudir... Oh ! je vous demande pardon... je vous laisse debout... (*Il lui offre un siège.*)

ANGÈLE. — Merci.

DANIEL. — Madame Aubertin ne tardera pas.

ANGÈLE. — Je ne suis pas impatiente.

DANIEL. — Vous êtes trop aimable. (*Angèle dépose deux petits volumes sur une table placée à côté d'elle.*) Je constate avec plaisir que vous avez gardé le goût des livres.

ANGÈLE. — Et l'amour de la lecture ! Si l'on compte les bons livres, on a plus d'amis qu'on ne croit !

DANIEL. — Mais un être vivant qu'on aime remplace tous les livres !

ANGÈLE, *vivement.* — A qui le dites-vous?

DANIEL. — C'est un Corneille?

ANGÈLE. — En deux volumes.

DANIEL. — In-seize.

ANGÈLE. — Très portatifs, n'est-ce pas?

DANIEL, *examinant les volumes.* — En effet !

ANGÈLE. — Comme monsieur Jacquemont rentre ce soir dans *le Cid*, t'ai tenu à lui faire cette surprise...

DANIEL. — Pour accompagner votre présent de tantôt... l'édition est précieuse. Je possède un gentil bouquin habillé de la même façon. (*Cherchant son volume.*)

ANGÈLE. — Aussi menu?

DANIEL. — De ce format. Où diable est-il passé?... J'y tiens beaucoup. L'avez-vous remarqué, madame? On veut toujours petites les choses que l'on aime... de petits livres, de petites chambres, des femmes petites... Voilà ce qu'on recherche.

ANGÈLE. — Mais monsieur Jacquemont est fort bel homme.

DANIEL. — Est-ce que je perdrais si je pariais que dans l'intimité vous l'appelez quelquefois « mon petit ».

ANGÈLE. — Très souvent, j'en conviens.

DANIEL. — De même, la plupart des amoureux, lorsqu'ils causent ensemble, ont la manie de mettre au féminin ce qui doit être au masculin. Combien de femmes disent « ma chérie » à leur amant. Et presque tous les hommes disent « mon chéri » à leur maîtresse.

ANGÈLE. — Moi, j'ai baptisé monsieur Jacquemont : ma cocotte.

DANIEL, *posant les deux volumes sur la table.* — Je vous félicite de votre acquisition. Les in-seize de cette époque ne courent pas les rues.

ANGÈLE. — J'ai découvert ça chez un de vos voisins.

DANIEL. — Sur le quai? Chez Tardieu?

ANGÈLE. — Chez les Ortéga.

DANIEL, *tressaillant.* — Vous les connaissez?

ANGÈLE. — Je suis leur cliente depuis longtemps.

DANIEL. — Ah !

ANGÈLE. — Ce sont des gens très bien, n'est-ce pas?

DANIEL. — Il paraît.

ANGÈLE. — Vous n'êtes pas en relations?

DANIEL. — Ils habitent à quelques pas d'ici ; mais sur l'autre bras de la Seine ; chose étonnante, je ne les ai jamais rencontrés... ni même entrevus.

ANGÈLE. — Tout à l'heure, je venais à peine d'entrer dans leur maison, et je me disposais à causer avec madame Ortéga lorsque la porte s'ouvrit brusquement, et monsieur Ortéga parut, les bras chargés de fleurs.

DANIEL. — En quel honneur?

ANGÈLE. — De sainte Marianne, la patronne de sa femme.

DANIEL. — Un joli visage, madame Ortéga?

ANGÈLE. — Pas précisément, mais un être jeune, alerte, des yeux expressifs.

DANIEL, *avec humeur.* — Alors, c'est un ménage uni?

ANGÈLE — Madame Ortéga semblait très contente, presque émue... Ma présence a dû empêcher un baiser.

DANIEL. — Un baiser réciproque?

ANGÈLE. — J'en suis sûre.

DANIEL. — Un ménage uni !... (*Avec dépit.*) Allons, tant mieux... C'est drôle, on ne parle que d'épouses qui trompent, que de maris qui courent. On rapporte un tas d'histoires sur chacun, et en fin de compte, on ne trouve sur sa route que des couples heureux... Tous les ménages sont d'accord à présent...

ANGÈLE. — Vous vous en plaignez, monsieur Aubertin?

DANIEL. — Au contraire.

ANGÈLE. — A la bonne heure.

DANIEL. — Et les fleurs? Elles étaient bien choisies?

ANGÈLE. — Ça dépend des goûts... du mimosa, des roses, des œillets...

DANIEL, *vivement.* — Et des violettes?

ANGÈLE. — Non... les violettes manquaient.

DANIEL. — Ah ! pas de violettes !... Trop modeste, probablement... Pas de violettes... Voici madame Aubertin. (*Il se dispose à sortir.*) Vous me permettez de vous abandonner, madame? Je suis forcé de sortir.

ANGÈLE. — Ne vous gênez pas pour moi.

SCÈNE X

LES MÊMES, FANNY, CLARISSE.

FANNY. — Je vous ai fait un peu attendre. Excusez-moi, madame. J'ai beaucoup couru aujourd'hui et j'avais besoin de me réparer.

ANGÈLE. — Voyons... je suis une habituée de la maison.

DANIEL. — Tu as changé de robe?

ANGÈLE. — Combien vous dois-je?

FANNY. — Oh ! pas grand'chose.

DANIEL, *prêt à sortir, à Misère.* — Non, Misère, je ne t'emmène pas avec moi... Je vais chez ma propriétaire, et le concierge ne te laisserait pas monter...

ANGÈLE. — Comment ! Elle ne sait pas se faufiler dans les escaliers de service?

DANIEL. — Misère est une bête sentimentale, mais pas débrouillarde.

ANGÈLE. — Mon chien y passe journellement.

DANIEL. — Au revoir, mademoiselle... Adieu, Fanny. (*A Clarisse qui paraît et se dispose à lui ouvrir la porte.*) Tiens, Clarisse, charge-toi de Misère.

FANNY. — Couvre-toi bien, et tâche d'être adroit.

DANIEL, *à part, sortant, affolé.* — Sa fête ! C'est sa fête !...

(*Clarisse disparaît avec Misère, par une porte latérale.*)

SCÈNE XI

FANNY, ANGÈLE.

FANNY. — Vous me devez quarante-trois francs.

ANGÈLE. — Voici deux billets endommagés et trois francs.

FANNY. — Trois pièces neuves. Je vous remercie.

ANGÈLE. — Je n'ai pas revu monsieur Jacquemont depuis le déjeuner. Je pense qu'il est satisfait de ce qu'il a pris chez vous.

FANNY. — Il a emporté une bonne estampe.

ANGÈLE. — Bravo !

FANNY. — Mais ne soyez pas jalouse, cette estampe ne vaut pas les vôtres.

ANGÈLE. — Je collectionne le XVIIIe. Or, monsieur Jacquemont n'apprécie que le moderne.

FANNY, *avec malice.* — Tant mieux pour vous, si j'ose dire.

ANGÈLE, *gaiement.* — Madame Aubertin !

FANNY. — Nous lui avons trouvé une Pauline Viardot, assez fine, à la manière noire, et il est parti en chantant.

ANGÈLE. — En chantant?

FANNY. — Un vieil air de *Zampa.*

ANGÈLE. — Comme un grand enfant.

FANNY. — Comme un homme heureux. (*Un silence.*)

ANGÈLE, *prête à se confier.* — Il n'y a pas que lui d'heureux... dans cette histoire...

FANNY, *tristement.* — Dans votre histoire !

ANGÈLE, *étourdiment.* — Entre nous, au début, il ne me plaisait pas beaucoup... pour avoir plu à trop de femmes.

FANNY. — Il nous l'a raconté lui-même.

ANGÈLE. — Vraiment? Mais c'est d'un parfait amoureux !... Et j'ai longtemps hésité avant de faire une grosse peine à quelqu'un que vous avez entrevu autrefois...

FANNY. — Dans ce magasin, je me rappelle.

ANGÈLE. — Que voulez-vous? La passion de cet écervelé me gagna peu à peu, un beau jour, un beau soir, une vie nouvelle s'imposa à mes vingt-cinq ans; et ma foi, pareille à tant d'autres, je devins ingrate.

FANNY. — Sans aucun remords?

ANGÈLE. — Je n'en ai plus à l'heure qu'il est. Et même très souvent, je me demande comment j'avais pu me résigner à mon ancienne existence?

FANNY. — On change...

ANGÈLE.— Je suis si contente, quand j'aperçois ses bons yeux, toujours impatients, quand résonne son pas déterminé, quand il me débite ses extravagances, ses vantardises, ses demi-mensonges, ses mensonges.

FANNY. — Vous semblez l'aimer sérieusement.

ANGÈLE. — Il m'aime peut-être autant.

FANNY. — Davantage.

ANGÈLE. — Nous avons beau être de vieux amis, il n'a jamais

laissé passer un soir depuis quatre ans, pas un seul, entendez-vous? sans venir me chercher au théâtre et sans me questionner minutieusement sur les hommes que j'avais reçus.

FANNY. — Voilà une tendresse à bien garder.

ANGÈLE. — Mon Dieu, je n'ai pas besoin de surveiller son cœur. S'il sonne trois fois par jour à ma porte, allez, c'est que son instinct le conduit chez moi. Ce n'est pas la bonté qui l'amène ou le retient, ce charmant garçon, ni la droiture ni la chevalerie. Est-ce qu'il comprend ces nuances? Les qualités qu'il peut avoir ne concourent pas à son attachement. De vous à moi, je dirais presque qu'il n'a aucune qualité, il n'a que de l'amour.

FANNY, *vivement*. — Seulement !... Mais c'est tout.

ANGÈLE. — Du moins, l'essentiel ! (*S'arrêtant.*) Est-ce que je me trompe? Vous avez des larmes dans les yeux?

FANNY, *confuse*. — En vous écoutant je pensais à une amie très humble, que j'ai vue aujourd'hui et qui a perdu ce bonheur-là.

ANGÈLE. — Ces choses arrivent donc?

FANNY. — Excusez-moi.

ANGÈLE, *impressionnée*. — Au revoir, madame.

FANNY, *à Clarisse qui rentre, escortée de Misère*. — Clarisse, accompagne mademoiselle Estivant.

(Angèle et Clarisse sortent, chacune par une porte différente; Fanny garde Misère avec elle.)

SCÈNE XII

FANNY, MISÈRE.

FANNY, *à Misère, douloureusement*. — Allons, reste avec moi, Misère... mais rassure-toi, pauvre bête, je ne te ferai pas de mal... Et pourtant, tu le sais bien, j'ai de fortes raisons de t'en vouloir... Car enfin, toi aussi, tu pratiques l'ingratitude. Tu l'accompagnes dans ses trahisons. Tu es sa complice de tous les jours. Tu contribues à ma peine. Ce n'est pas toi, c'est moi qu'on devrait appeler Misère... Où allez-vous ensemble? De quel côté? N'est-ce pas que cette femme est moins jolie que moi? Comment est-elle? Brune? Blonde? Quel est son nom? Est-ce l'autre, est-ce lui qu'elle a regardé tout à l'heure? Parle, réponds puisque tu marchais avec eux? Hélas ! Tu ne diras rien. Tu t'obstines à garder le secret de ton maître, tu ne bronches pas. Dieu t'a refusé la parole afin que tu restes fidèle.

(Elle embrasse Misère.)

(La fin prochainement.)

GEORGES DE PORTO-RICHE

LETTRES

SUR LA

RÉFORME GOUVERNEMENTALE[1]

X

J'ai essayé de définir le rôle d'un président du Conseil, de montrer par quel ensemble de procédés pratiques il peut exercer sur le Cabinet dont il est le chef une autorité, un commandement réels, de poser quelques principes d'organisation et de sélection, communs au temps de paix, ou spéciaux au temps de guerre. Pour chaque ministère pris à part comme pour le Cabinet en son entier, j'ai recherché les moyens d'assurer la coordination comme la continuité du travail. Cette recherche aurait pu me conduire à examiner, à critiquer de plus près notre vie administrative, et peut-être, dans quelques occasions, n'ai-je pas entièrement résisté à l'entraînement. La réforme administrative, dans notre pays, n'est guère moins indispensable, ni moins urgente, que la réforme électorale ou la réforme gouvernementale. Cependant, elle n'est pas mon sujet, pour cette occasion tout au moins. Bien

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er et du 15 décembre 1917.

qu'on puisse tenir tous ces ordres de questions pour solidaires, j'entends me borner au gouvernement.

En revanche, ne perdons jamais de vue que la réforme gouvernementale ne saurait se limiter à la réforme ministérielle par la raison péremptoire que, dans notre régime, le ministère n'est pas tout le gouvernement. Notre constitution a créé non pas un organe unique de gouvernement, mais deux organes distincts et complémentaires, dont l'un est le ministère, dont l'autre est le Parlement. Encore leur distinction me paraît-elle plus théorique que pratique, doctrine d'école plutôt que réalité de fait. En régime démocratique, le dogme de la séparation des pouvoirs n'est guère, pour ce qui touche le Législatif et l'Exécutif, qu'une simple fiction de droit. La vérité, c'est qu'à tout moment et sur tout objet, le Législatif et l'Exécutif vivent dans un état de pénétration réciproque, et que cette collaboration continue est la loi même de notre activité gouvernementale. Le Parlement, chez nous, est le représentant de la souveraineté. Le chef du pouvoir exécutif, c'est-à-dire le président du Conseil, est responsable devant lui, et ce principe de responsabilité ne se traduit pas seulement par l'octroi ou le retrait de la confiance, qui sont des actes accomplis une fois pour toutes et de loin en loin; mais par un contrôle constant, auquel aucune catégorie d'actes ministériels n'est soustraite, et qui crée finalement, par la nécessité permanente de l'accord, une sorte de participation et d'échange. D'autre part, dès qu'on dépasse les besoins courants de l'administration, dès qu'il s'agit de régler un de ces rapports ou de ces états nouveaux qui se créent ou se découvrent sans cesse dans la vie des nations modernes, le mode d'action de l'Exécutif est nécessairement la loi. Dans l'immense majorité des cas, la loi n'est plus d'essence juridique, mais d'essence politique, et celui qui la fait gouverne par là même. Ministère et Parlement ne sont donc pas deux machines autonomes ; ce sont deux rouages dont les mouvements soudés, le jeu combine, les battements isochrones concourent ou devraient concourir à la même fin, qui est le gouvernement.

Il faut bien nous persuader que, dans notre régime constitutionnel, l'un ne peut rien sans l'autre. Si l'un des rouages ne

remplit pas son office, les mouvements de l'autre se trouveront faussés ou paralysés. Le meilleur chef de ministère, si le travail parlementaire s'exécute mal et rend peu, percevra bientôt l'insuffisance de son effort propre. La meilleure Chambre, si le ministère s'acquitte faiblement du travail exécutif, se perdra bientôt dans un sentiment d'impuissance et de stérilité. Nous voici donc conduits à soumettre le travail parlementaire au même genre d'examen que le travail ministériel, à rechercher pour l'un, comme nous l'avons fait pour l'autre, s'il est organisé en fonction de son objet, qui est le gouvernement. Je ne toucherai, chemin faisant, à aucun des grands problèmes auxquels cette recherche pourrait nous conduire, ni le mode d'élection, ni le nombre des députés, ni le système de renouvellement. Je ne discuterai pas davantage les combinaisons — telles que la fusion des deux Chambres en une assemblée unique — qu'ont suggérées les nécessités de la guerre. Je prends les Chambres, et plus spécialement la Chambre, telle qu'elle est.

Je connais peu de spectacles plus affligeants que le détail de la vie parlementaire. Quelle consommation de temps, de bonne volonté, d'illusions! Ce qui frappe avant tout, c'est cette dépense stérile, ou du moins cette disproportion entre l'effort et le travail. La plupart des députés prennent leur rôle gravement; quelques-uns même avec solennité et comme une sorte de sacerdoce. La plupart y consacrent intégralement leurs forces, leur vie. La Chambre donne véritablement l'impression d'une ruche active où chacun apporte tout son temps et s'emploie de tout son cœur. Séances de plus en plus rapprochées et prolongées, conversation ininterrompue des couloirs, commissions réunies sans arrêt, parfois même aux heures de séances publiques, voilà de quoi occuper le député qui vaque à sa tâche en conscience, et cette conscience est fréquente, presque générale... Mais la qualité d'une machine ne se juge pas au combustible qu'elle brûle; elle se juge au travail qu'elle produit, et quel est, dans la machine parlementaire, le coefficient de rendement, quelle est la somme de travail utile?

Reprenons le bilan législatif depuis une vingtaine d'années. Hors ces textes de circonstance, pour lesquels et contre lesquels se forment des groupements passionnés, et dont la dis-

cussion suspend pour un moment le reste de la vie publique, quelle est la grande loi, la loi de réformes, qui n'ait attendu pendant des législatures entières sa forme et son vote définitifs? Quelques-unes ont attendu si longtemps qu'elles ne répondaient plus au progrès des choses ; d'autres avortaient lamentablement devant l'indifférence d'une opinion excédée ; d'autres, au contraire, à mesure que s'éternisait leur discussion, envenimaient les controverses ou les conflits qu'eût tranchés une solution rapide. Rappelez-vous la loi sur les retraites, la loi de l'impôt sur le revenu. Rappelez-vous la série des projets et des rapports, la suite discontinue des débats interrompus et repris, la succession des voyages entre la Chambre et le Sénat. A quelle date ont été votées les dernières lois de finances? A quelle date et dans quel état? Gonflées de dispositions hétéroclites qu'on déposait là, en désespoir de cause, et qu'acceptait *in extremis* une assemblée surmenée ; après des discussions sans mesure où l'on ramassait en route, comme le dernier train du soir, toutes les interpellations, toutes les propositions ajournées en cours d'année. Prenons les travaux de la Chambre pendant une semaine quelconque, pendant celle qui vient de s'écouler, et nous retrouverons, du plus au moins, les mêmes vices permanents d'organisation et de méthode. Deux ou trois questions engagées à la fois alternent d'une séance à l'autre ; pour chacune, des amendements sans nombre, des orateurs sans fin. Très peu de députés dans la salle, écrivant leur correspondance électorale, lisant ou rédigeant un rapport. La Chambre n'est plus capable d'attention et une élite de plus en plus restreinte parvient à se faire écouter d'elle. La salle vide se remplira soudain dès qu'un de ces privilégiés apparaît à la tribune. Sous l'effet du moindre incident l'Assemblée passera brusquement de l'indifférence à l'excitation et au tapage. Mais ce vide et cette indifférence ne dégoûtent aucunement les orateurs ; bien au contraire, le nombre s'en multiplie. Puisqu'ils ne risquent pas d'être entendus, ils parlent pour l'*Officiel* et pour leur circonscription. L'observation la plus précise, la plus utile tombera d'ailleurs dans le même néant d'inattention et d'ennui que l'amplification la plus mortelle. Le président est à son fauteuil, le ministre intéressé à son banc. De temps en temps, ils lèvent les

yeux d'un dossier ou d'un livre pour échanger un regard découragé. Si par hasard, le débat porte sur un sujet assez général pour intéresser toutes les circonscriptions de France, la moitié des députés auront placé, chemin faisant, leur amendement, leur discours ou leur interruption. On ne voit pas de raison pour que cette aventure finisse et en effet elle ne finit pas ; elle s'interrompt une semaine, un mois, un an, puis recommence.

D'où viennent cette prolixité, cette apathie, cette instabilité nerveuse qui se traduit tour à tour par la dépression et par l'excitation? D'une sorte de découragement chronique, d'un manque de foi dans le résultat utile de l'effort. Parcourons les couloirs et observons de plus près : là aussi c'est agitation lassée et déçue dans son fond, plutôt qu'activité joyeuse. L'ennui fait l'expression secrète des visages, car l'ennui naît moins de l'oisiveté que de la dispersion ou de la mauvaise adaptation du travail. Sous l'effet de ce trouble inconscient, de cette insatisfaction de la personne, on se groupe, on se quitte, on se regroupe, et cette familiarité sans confiance ajoute au malaise. On rentre chez soi, le soir, accablé d'une fatigue particulière que je ne suis jamais parvenu à bien m'expliquer, et qui tient moins, je crois, à l'intoxication de l'air, à la durée prolongée de la station debout ou de la station assise, qu'à ces causes d'ordre affectif et presque sentimental. On a fourni sa tâche, ou tout au moins sa présence, et pourtant l'on est mécontent des autres et de soi-même. Une impression d'éparpillement, d'inutilité, de désharmonie, prévaut sur le reste et emporte tout.

Réserve faite pour les grandes représentations politiques où l'assemblée offre un autre genre de spectacle, pour les moments de crise, où de brusques courants passionnés viennent soulever la vie des couloirs, je ne crois pas que ces tableaux soient forcés. Je sais bien que, depuis la guerre, la fonction proprement législative a perdu de son importance et que de simples décrets, ou même des arrêtés ministériels règlent aujourd'hui dans une large mesure ce qui devrait être, ce qui est théoriquement matière de loi. M. Viollette, si mes souvenirs ne m'abusent, a pratiqué le premier ce système,

après en avoir combattu victorieusement le principe. Nous avons vu, depuis lors, M. Loucheur, par simple voie de commandement, et sans l'appui d'un texte quelconque, réaliser des mesures dont le Parlement avait été vainement saisi. Mais pourquoi ces usurpations flagrantes du Législatif sur l'Exécutif sont-elles acceptées de tout le monde et passent-elles sans nulle protestation, si ce n'est parce que le Parlement se sent lui-même incapable de voter à temps les textes indispensables? Il se dessaisit volontairement d'une de ses fonctions essentielles parce qu'il se juge pratiquement inapte à la remplir. En thèse générale, pendant toute cette période de guerre, le trait significatif de notre vie parlementaire est que la fonction législative se sera progressivement limitée, la fonction de contrôle — qu'exercent en fait quelques grandes commissions — progressivement étendue. Cependant, j'aperçois encore de grandes affaires qui ne peuvent être réglées que par la loi. Il a fallu ou il faudra une loi pour les loyers, une loi pour les pensions, une loi pour les dommages de guerre, une loi pour les impôts. Nous connaissons l'histoire de ces débats depuis trois ans; nous pourrions, à chaque occasion, faire toucher du doigt les lenteurs, les erreurs, les à-coups de l'organe parlementaire. Est-ce là un rythme de travail efficace, un rythme de santé, un rythme de vie?

Des partis organisés suffiraient presque à assurer la discipline du travail, en ce sens qu'ils pourraient arrêter entre eux un ordre de délibérations, s'accorder sur des solutions de principe, ou, pour le moins, désigner limitativement leurs orateurs. Mais, en attendant, ne remédiera-t-on pas à ce trouble, qui est un trouble de conscience autant qu'un trouble fonctionnel, car toute collectivité comme tout individu, souffre confusément d'un effort inefficace, d'une tâche assumée et non remplie? La Chambre aspire à l'ordre. Elle attend un maître. Vous concevez bien ce que j'entends par un pareil terme. Je n'appelle ni les grenadiers d'Augereau, ni les grenadiers de personne. Je n'invoque même pas le chef « à poigne », qui viendrait de la tribune, dicter ses ordres brutaux à une assemblée asservie. Non, certes non, je n'entends rien de pareil, et quand je parle d'« un maître », c'est comme on dit un maître d'école ou presque un maître de ballet. Je

veux de l'ordre dans une activité libre, non dans la passivité obéissante ou dans le silence; je veux quelqu'un qui conseille, qui règle, qui sache ramener un ensemble de mouvements confus à une activité méthodique et harmonieuse. Je veux une autorité de raison, une direction spirituelle.

XI

Si l'on s'adresse au vulgaire sens commun, quelle est la fonction du président dans une assemblée délibérante? D'en diriger les délibérations, c'est-à-dire de les conduire à leur terme, qui est le vote, dans le moindre temps, et avec le plus de clarté qu'il se puisse. La présidence doit donc impliquer une présence, une intervention constante au débat qu'il s'agit de conduire à son objet par la voie la plus droite. Notre président n'est rien de pareil. Sa mission consiste uniquement à assurer la police, le respect du règlement et la liberté de la tribune. Il est placé au-dessus de l'assemblée comme un symbole ou comme une sorte d'idole; il n'est pas mêlé à sa vie comme un principe d'ordre et d'action. Il est là, juché sur son fauteuil olympien. Il secoue sa sonnette lorsque le tumulte assourdit, rappelle à l'ordre quand une interruption manque à la courtoisie ; il donne la parole et met aux voix. Mais il ne s'introduit dans le débat que par ces gestes supérieurs et ces sanctions rituelles. Qu'on entame à la fois quatre discussions différentes, qu'on bouleverse à la dernière minute un ordre du jour, qu'on recommence pour la dixième fois le même discours, qu'on remette en cause, sous une autre forme, une question déjà tranchée, qu'on égare une controverse dans la plus oiseuse digression, il ne dira rien, il n'a rien à dire, rien ne l'oblige même à écouter. La tradition le veut ainsi, une tradition dont je n'ai jamais, pour ma part, pu retrouver l'origine exacte, mais dont le président Floquet, il y a une trentaine d'années, a fourni l'expression définitive.

Ce qu'il faut avant tout à la Chambre, c'est une autre sorte de président, dont la mission propre soit de défendre le temps et le travail de la collectivité délibérante, de la protéger contre

la répétition, la digression, le piétinement, contre tout ce qui décourage de l'attention et de l'effort. Non plus un président arbitre, mais un président conducteur du débat, assumant résolument l'autorité que la Chambre ne demande qu'à lui reconnaître, autorité morale de direction, autorité de police rationnelle. Qu'on rompe avec la tradition, voilà tout. Il le faut, mais cela suffit. Je n'ignore pas que les formules un peu vagues dont je me sers définissent, quand on les serre de plus près, une tâche très lourde et très difficile. Pour conduire un débat, la première condition est d'en connaître le sujet, de le connaître à fond, car cette connaissance approfondie permet seule l'intervention efficace — celle qui résume d'une phrase une opinion, marque d'un mot l'état de la discussion, reconnaît la redite, écarte l'amplification parasitaire. Le président ne doit donc s'asseoir à son fauteuil qu'après maniement du dossier, étude et réflexion personnelle, ayant sa conviction faite, sinon sur la solution préférable, du moins sur les grands systèmes de solutions possibles, de façon à ramener incessamment l'assemblée à quelques directions claires. C'est tout le travail législatif qui doit ainsi passer, au préalable, dans ses mains et dans son esprit. S'il juge cette obligation trop pesante, procédons comme les Anglais ; ayons deux présidents, l'un pour les solennités et la parade, l'autre pour le travail ; l'un pour représenter symboliquement la liberté de discussion, l'autre pour la gouverner pratiquement et pour en modérer l'abus. Faisons mieux encore : en sus de son président titulaire, la Chambre possède quatre vice-présidents, dont le rôle fort honorifique se réduit actuellement à rien, si ce n'est que le président, par politesse, leur confie de loin en loin la sonnette et le fauteuil. Qu'on répartisse entre eux le travail, s'il passe les forces d'un seul homme. Que chacun d'eux sache d'avance qu'il présidera les séances consacrées à tel ou tel objet déterminé ; qu'ainsi prévenu, il se prépare à présider, au sens vrai du terme, mais que toujours la Chambre trouve devant elle un guide, un maître, nanti non seulement de l'autorité qui s'attache à la fonction, mais de l'ascendant que procurent l'attention critique et la connaissance.

J'entends qu'à cette direction présidentielle le chef du Gouvernement soit constamment associé. Je le veux toujours

à son banc, non seulement parce que ce contact ininterrompu est la condition des confiances durables, mais parce que son action, sa pression doivent constamment s'ajouter à celle du président. Je le veux gardien solidaire de l'ordre, pesant de tout son poids pour faire arrêter des ordres du jour invariables, pour faire déterminer des dates fixes, ou même, à la mode anglaise, des délais fermes de discussion, pour purger les débats de ces innombrables incidents que ne reposent que sur la confusion et l'ignorance. Pas de cette fausse déférence qui met le Gouvernement « aux ordres de la Chambre » et qui la laisse constamment maîtresse de bouleverser ses plans de travail ; au contraire, un emploi délibéré de l'autorité gouvernementale au secours de l'autorité présidentielle, afin qu'en toute circonstance les règles de méthode prévalent sur les pratiques de hasard et d'abandon. Mais, à la différence du président, dont la direction restera purement technique, le chef doit assurer en même temps la direction politique de l'assemblée. Je veux dire par là que sa vigilance doit s'exercer sur les résultats du débat autant que sur son rythme. Que la Chambre fasse bien ce qu'elle fait, quoi qu'elle fasse, cela peut suffire au président ; le chef doit veiller par surcroît, selon ses desseins de politique générale, à ce qu'elle fasse ceci et non cela, ceci avant cela. L'un contrôle le jeu et l'allure de la machine, l'autre trace et rectifie le sens de la marche.

J'ai dit que cette conduite, ce *leading* de la Chambre, me paraissait, avec la concentration ministérielle, un des deux rôles capitaux du chef du Gouvernement. Pas plus que la fonction coordinatrice, cette fonction conductrice ne peut être abdiquée ou déléguée. Il faut l'ascendant du chef pour faire accepter au Parlement des programmes de travail impératifs et pour en maintenir inflexiblement le respect contre tous les hasards, contre toutes les improvisations de la vie parlementaire. Il faut la présence et l'intervention éventuelle du chef pour appuyer, dans tout débat sérieux, l'autorité du ministre particulier auquel il ressortit. On a vu quelquefois, en Angleterre, que les fonctions de chef et de *leader* fussent dissociées. On le voit encore aujourd'hui, puisque M. Lloyd George, bien que membre des Communes, a remis le *leading* à M. Bonar Law. De même, en France, il fut question parfois de confier

la conduite de la Chambre à un ministre d'État, qu'on qualifiait de « ministre de la parole ». Mais cette délégation du *leading* ne pourrait se concevoir à la rigueur qu'en matière de tactique parlementaire et de politique générale. Pour demander la remise d'une interpellation, pour y répondre, pour parer d'un mot aux accidents imprévus de la vie publique, un ministre de la parole peut suffire, ou même pour définir, dans quelque grande occasion préméditée, la pensée gouvernementale. Mais pour suivre et conduire dans son détail le travail d'affaires, en même temps que le ministre compétent et au-dessus de lui, pour discerner les cas de transaction possibles des cas de résistance nécessaire, pour exercer toute cette influence de persuasion, de conciliation ou de pression, il ne suffit pas d'une virtuosité générale ou d'une connaissance à grands traits de la question débattue ; il faut posséder le sujet jusque dans son essence intime ; il faut posséder, sur ce sujet, « le secret » du Gouvernement comme certains cardinaux, dans les conclaves, détiennent le secret des puissances récusatrices. Cette action ne peut donc appartenir qu'à l'homme capable de mesurer l'importance de toute question par rapport à l'ensemble d'une politique, c'est-à-dire à l'homme qui concentre en ses mains le travail ministériel, c'est-à-dire au président du Conseil lui-même.

Ainsi se précise le double rôle d'un chef de gouvernement, ou plutôt le double aspect de sa fonction, car, dans le fond, elle est unique. Chef de l'Exécutif, chef du Législatif au sens que je viens de définir, il assure le jeu harmonique et complémentaire des deux organes gouvernementaux. Inclinant sans cesse le travail ministériel dans le sens de la volonté nationale que le Parlement formule, et le travail parlementaire dans le sens de la réalisation ministérielle, il les dirige chacun en fonction de l'autre, et, comme un arbre de couche, comme une courroie de transmission, il maintient leur corrélation réciproque. Cette conception du rôle directorial fournit d'ailleurs, indique tout au moins, la solution du plus grave problème politique qui puisse se poser dans les régimes représentatifs. La souveraineté théorique, que le Parlement incarne, s'y distingue du pouvoir effectif, que l'Exécutif détient, et cette distinction conduit à une antinomie presque inévitable entre

les droits abstraits de la souveraineté et les nécessités pratiques du pouvoir. La Chambre souveraine doit, en principe, faire prévaloir toujours sa volonté, dicter en tout et toujours le dernier mot. L'Exécutif doit, en pratique, posséder l'indépendance, l'aise de mouvements qui sont la condition de toute action efficace et suivie. Si les nécessités de fait prédominent avec une netteté trop accusée, si un ministre énergique leur subordonne trop vigoureusement le droit de contrôle et d'initiative des Chambres, quelque chose est lésé dans le principe démocratique. Si c'est au contraire la souveraineté parlementaire qui empiète et usurpe sur la liberté d'allure indispensable à l'Exécutif, quelque chose est faussé dans les ressorts du Gouvernement. Il faut pourtant parvenir à un équilibre, mais ses lois ne peuvent être définies par des règles constitutionnelles ou par aucune espèce de règles théoriques ; il ne peut s'obtenir qu'empiriquement, par un effort continu de tâtonnements et de corrections. C'est au président du Conseil, chef du Parlement comme du ministère, placé au sommet des deux pouvoirs, qu'il appartient d'en assurer l'harmonie par la communauté des buts, par la concordance permanente des rythmes de marche. La philosophie classique s'était posé un problème analogue quand il s'agissait d'expliquer les rapports de l'âme et du corps. Deux substances d'essence différentes étant données, comment leur assurer un jeu exactement parallèle? Ma solution est celle du Dieu de Descartes : l'action ininterrompue sur chacune des deux substances, le réglage permanent des deux horloges, la création continuée.

XII

Vous le voyez : pour réformer la Chambre en tant qu'organe de gouvernement, car ce point seul importe ici, j'escompte surtout le résultat d'une hygiène. Quand le travail sera dirigé, quand on sentira qu'il marche plus vite et rend davantage, quelque chose sera déjà changé dans l'air et dans l'esprit de la maison. Un souffle salubre et vif aura passé ; on sentira en soi comme une confiance allègre. Je ne voudrais pas risquer de

comparaison irrévérente, mais, d'une classe du lycée à l'autre, ne sent-on pas la différence entre le professeur actif, qui tient ses élèves par le sentiment même de leurs progrès et ces maîtres traînards qui laissent piétiner les études, sur qui l'on se paye par le bavardage et le « chahut ».

Je voudrais pourtant formuler, sans autre insistance, quelques remarques de détail. J'ai déjà fait allusion aux questions d'ordre du jour ; je les crois capitales. Il faut à tout prix défendre la Chambre contre l'habitude de renverser d'une chiquenaude son programme de travail ; je veux dire en fin de séance, par un vote à mains levées, au milieu de l'inattention générale. L'inscription à l'ordre du jour assure un ordre, non une date. Je répète que, pour les questions importantes, spécialement pour les projets d'origine ministérielle, la date fixée sur la suggestion du leader devrait être tenue pour irrévocable. Il est indispensable que la Chambre arrive prête à de tels débats, et que les ministres intéressés n'y soient retenus que pour leur exacte durée. La discussion une fois entamée devrait être poursuivie d'arrache-pied, sans nulle interruption. A chacune de ces règles, il ne serait dérogé qu'en cas de nécessité impérieuse, et le leader, comme le président de la Chambre, veilleraient de concert à leur stricte observation.

Toutes ces réformes peuvent être accomplies sans peine, soit sous l'action combinée du président de la Chambre et du président du Conseil, soit par la modification du règlement. Un changement plus nécessaire encore porterait sur le système actuel des commissions. La règle primordiale de notre procédure parlementaire est qu'aucune loi ne soit portée directement devant les Chambres ; elles statuent sur un rapport écrit, présenté au nom de la commission qui a procédé à un examen préalable. Même pour les projets ministériels, le texte mis en discussion est le texte de la commission qui, souvent, n'a plus rien de commun avec le texte préparé par le ministre. Autrefois, une commission spéciale était formée pour chaque loi. On la nommait dans les bureaux, après une première discussion qui marquait l'orientation générale des opinions. Aujourd'hui, les commissions sont permanentes, chacune détient une portion, plus ou moins nettement limitée, de la matière législative, et les projets de loi leur sont renvoyés

d'office suivant leurs attributions respectives. J'impute à cette innovation malheureuse, une large responsabilité dans le désordre actuel et je crois nécessaire, à tout le moins, de revenir à l'ancien système. De par son mode même d'élection, la commission spéciale contenait habituellement les députés compétents en la matière, et représentait d'avance l'opinion probable de l'assemblée ; désignée pour une tâche précise et unique, elle s'en acquittait sans arrêt et dans le délai le plus bref. Les commissions permanentes, formées sur la désignation des groupes, c'est-à-dire par un échange de tractations et de complaisances mutuelles, contiennent, non pas les hommes les plus compétents, mais les hommes les plus d irectement mêlésaux questions par l'intérêt électoral, ou parfois par l'intérêt personnel. Les commissions de la marine comprennent les députés des ports; la commission des mines les députés des districts houillers ; la commission des travaux publics, les députés qui comptent dans leur corps électoral une proportion particulièrement importante de cheminots. Toute mesure d'intérêt général s'y heurte donc à des intérêts privés ou collectifs ; et le ministère, s'il cède à la majorité de la commission, n'acquiert même pas, par sa complaisance, l'assurance de rallier la majorité de la Chambre. Comme toutes les institutions stables, nos commissions ont contracté des habitudes et des routines ; elles se réunissent à jour fixe, et ne se prêtent pas volontiers à hâter le pas ; toujours saisies simultanément de projets multiples, elles les font avancer de concert, avec une sage majesté, mais en revanche, étant devenues des pouvoirs permanents dans l'État, elles croiraient se manquer à elles-mêmes si elles se bornaient à un simple examen. Elles reprennent l'instruction dès son origine; elles enquêtent; elles convoquent, elles refont un texte original, le tout à raison d'une séance par semaine. Une grande part de la pénurie et de la lenteur parlementaires vient de là.

Nos rapporteurs s'exagèrent leur importance. Depuis que de grandes carrières politiques se sont édifiées sur le rapport d'une loi, chacun guette cette occasion de fortune et s'en empare avidement quand elle lui échoit. Nulle modestie, nulle proportion avec le sujet. Sur la moindre question, on prétend faire œuvre originale ; au lieu d'un simple exposé de bon sens,

qui se lise et s'entende aisément, on nous livre d'interminables traités dont le seul aspect rebute. Il n'est pas jusqu'aux rapporteurs du budget dont chacun, à l'occasion des crédits annuels, n'esquisse son programme de réformes administratives, et n'use ainsi de son mandat pour une déclaration de candidature ministérielle. Je propose fermement, pour couper court à ces abus, de réduire au strict nécessaire les commissions permanentes — le budget et l'armée étaient autrefois, si je ne m'abuse, les seules de cette espèce — de rétablir, pour la préparation des lois, les commissions spéciales, de prescrire, par voie de règlement, le dépôt à bref délai des rapports qui seront ainsi des rapports courts, de doubler le rapport écrit par un rapport verbal qui se placerait en tête de la discussion générale, et qui en projetterait d'avance, devant la Chambre, les grandes directions... Je serais même tenté d'aller plus loin et de contester le principe même du système, je veux dire l'examen préalable par des commissions, qu'elles soient spéciales ou générales. Pourquoi cet intermédiaire? pourquoi toutes ces étapes? A quoi bon ces commissions qui démolissent et reconstruisent, pour que la Chambre à son tour démolisse et reconstruise leur ouvrage, pour que le Sénat, après la Chambre, revienne peut-être au texte primitif. On peut concevoir le régime parlementaire sans l'existence des commissions, puisque rien de pareil n'existe, et n'a existé, je crois bien, en Angleterre. Les lois peuvent être portées directement devant les Chambres, dont les commissions retardent le travail, mais sans y suppléer ou même l'abréger le moins du monde. Les lois ont leur rapporteur naturel : le ministre s'il s'agit d'un projet d'initiative ministérielle, et, s'il s'agit d'une proposition d'initiative parlementaire, son auteur. Si le débat faisait apparaître la nécessité d'une rédaction nouvelle, le ministre ou l'auteur de la proposition s'en chargeraient. Les Chambres, si elles le préfèrent, pourraient même renvoyer ce soin à une commission d'un ordre particulier, dont l'existence, la généralité et la permanence me semblent, cette fois, également indispensables, je veux dire une commission de rédaction, recrutée autant que possible parmi les juristes professionnels de l'assemblée, et à qui tous les textes seraient obligatoirement soumise entre la première et la seconde délibération.

Travaillons tous également, dans la pleine mesure de nos forces, à modifier la notion de l'éloquence parlementaire. Il s'ouvre parfois, dans la vie publique, des occasions d'apparat, de graves et pathétiques débats dont je n'entends nullement déprecier la grandeur et auxquels s'accordent naturellement les plus nobles moyens de l'art oratoire. Mais, pour l'éloquence comme pour les autres arts, la loi finale est l'adaptation précise à l'objet, et les dons qui conviennent à ces solennités magnifiques ne sont pas ceux que comporte le modeste et utile travail de chaque jour. Les habits de gala font disparate avec la vie quotidienne. Dans le courant du travail parlementaire, il faut proscrire ces grandes harangues composées d'avance pour l'effet du dedans et du dehors, qui jamais ne se répondent les unes aux autres, dont la suite donne l'impression d'un débat de parade, incapable de modifier les votes ou même les opinions. Il existe une éloquence d'affaires, une éloquence en veston et non plus en costume, possédant son objet propre, qui est d'élucider, de réfuter, de prouver, possédant ses moyens propres, qui sont l'étude sur pièces, l'analyse, l'argumentation méthodique et dépouillée. Cette éloquence est presque toujours improvisée, tout au moins pour la forme et pour le plan, puisque, dans les débats d'affaires, il n'y a d'interventions efficaces que celles qui tiennent un compte exact de l'état et du moment de la discussion. Il faut donc se présenter au débat avec la question prête, et non pas, comme on le voit communément aujourd'hui, avec son discours prêt ; il faut être en état d'écouter; il faut être en état de répondre à l'argument, au fait qui viennent d'être produits ; il faut, en un mot, que l'ensemble du débat s'ordonne sensiblement comme un tout logique, où chaque phrase ajoute à la clarté et contribue à la conviction. Pour les occasions communes, cette éloquence est la vraie, et l'on s'y appliquera mieux dès que l'autorité parlementaire lui montrera plus de faveur. On ne recherche en ce monde que le succès, et le goût public modifie promptement l'habitude de ceux dont la fortune dépend du public. Si, d'autre part, les choix ministériels s'inspirent résolument des qualités d'intelligence et d'étude, et non plus des dons verbaux ou sentimentaux, si les grandes harangues préméditées, qualifiées jadis de « discours ministres » ne créent

plus que des droits à l'estime et non des titres au pouvoir, nous constaterons, je crois bien, un progrès rapide.

Pour aller plus loin, pour trancher l'erreur dans la racine, il faudrait — vous dirai-je toute ma pensée — il faudrait non pas proscrire du Parlement les avocats, mais réformer la notion de l'éloquence judiciaire dont l'éloquence parlementaire s'est toujours inspirée dans notre pays. La Chambre est envahie par les usages du Palais, mais le Palais lui-même est gâté par un mauvais Code de procédure. Un grand procès au tribunal peut être tranché sans que ni les avocats, ni les juges, aient manié personnellement les pièces du dossier. Les avocats plaident sur les notes préparées par des secrétaires, les juges décident sur les plaidoiries des avocats. Cette procédure purement orale substitue à l'étude directe de la cause une habileté toute factice d'exposition, une ingéniosité d'amplification impersonnelle. Ce vice du barreau est devenu le vice de nos Chambres, et pour les guérir radicalement l'un et l'autre, le plus sûr moyen serait d'étendre à la matière judiciaire les règles de procédure écrite qui ont fait leurs preuves devant les tribunaux administratifs. Cette suggeston surprendra peut-être, mais on n'en saurait exagérer l'importance. La tare professionnelle de l'avocat, parlant sans avoir appris par lui-même et persuadant indifféremment de tout ce qu'il ignore, n'a pas atteint seulement nos orateurs, mais nos hommes d'État. Je pourrais citer l'exemple récent d'un homme, chargé de la plus grande tâche, que ses qualités en rendaient digne, et dont l'échec s'explique entièrement à mes yeux par les habitudes contractées dans son cabinet d'avocat. On ne discute pas plus les rapports de ses directeurs qu'on ne discutait les notes de ses secrétaires ; on plaide sur le thème fourni, devant une commission ou devant la Chambre, comme on plaidait devant la Cour. Mais un procès gagné devant la Cour l'est pour l'éternité des temps. Dans les grandes affaires publiques, il n'y a jamais chose jugée. Toutes les questions se rouvrent, les événements se chargent après coup de la vérification critique, et les hommes qui l'ont négligée n'en souffrent pas seuls.

XIII

Comme ces miroirs déformants qui caricaturent les traits du visage, la guerre a fait ressortir avec une vigueur grossissante les vices de notre système de gouvernement. Mais ces vices préexistaient à la guerre, et ce qui me fait pousser ce cri d'alarme, c'est l'effroi qu'ils ne lui survivent encore. Songeons pourtant à la tâche de la paix. La guerre aura bouleversé, sans que nous en prenions toujours une exacte conscience, l'ensemble des rapports sociaux. Nous aurons à coordonner, à codifier ce mouvement quasi révolutionnaire qui s'accomplit par un travail souterrain et qui apparaîtra brusquement à la surface. En toute matière, économique, morale, fiscale, il nous faudra construire ou déclarer un droit nouveau. Serons-nous en mesure pour l'échéance? Aurons-nous adapté la machine pour les suprêmes obligations de la guerre ; la trouverons-nous prête pour les nécessités de la paix?

Je ne me fais pas d'illusion exagérée sur la portée des réformes que je préconise. Elles ne forment qu'un programme de réparation, de mise au point ; elles ne touchent pas au fond des choses. Mais, pour cette raison même, elles peuvent se réaliser vite et trouver tout le monde d'accord. A tout le moins, elles peuvent soulever des discussions bien délimitées et qui se règlent aisément par des solutions positives. Si nous voulions pousser plus avant, et jeter dans le débat les grandes questions constitutionnelles, la controverse serait sans terme et la solution sans espoir. D'excellents observateurs professent, par exemple, que le régime parlementaire à la mode anglaise, tel que nous l'avons reproduit plus ou moins fidèlement ne convient pas au gouvernement des démocraties modernes. J'ai pris, pour ma part, notre Constitution comme elle est et je demeure au surplus — je l'ai suffisamment démontré chemin faisant — partisan déterminé du régime parlementaire reposant sur la responsabilité ministérielle et sur l'organisation des partis. Je n'ignore pas que, même en Angleterre, les partis politiques n'ont jamais possédé cette consistance, cette fixité parfaite qu'on se plaît

à leur attribuer parfois. Je n'oublie pas que toutes les grandes crises politiques du siècle dernier y ont déterminé des ruptures suivies de regroupements, que la guerre actuelle a produit sous nos yeux un effet semblable. Mais les crises ne se succèdent pas si rapidement dans l'existence des nations et, durant leurs intervalles, la stabilité des partis reste suffisante pour assurer la sélection du personnel parlementaire et ministériel, pour permettre la désignation de chefs de gouvernement qui soient en même temps des chefs de majorité, pour maintenir l'ordre et la discipline dans le travail législatif.

Je persiste à déplorer notre impuissance à nous modeler sur cet exemple. Il y a une vingtaine d'années, on s'était flatté que notre Parlement, enfin libéré des oppositions dynastiques, pourrait se partager en partis bien définis par leurs distinctions doctrinales, que ces partis pourraient instruire leurs recrues, constituer leurs cadres, que le pouvoir pourrait osciller de l'un à l'autre selon les balancements réguliers du corps électoral. Vous rappelez-vous le grand mouvement d'attente et d'espoir qui répondit à la formation du premier Cabinet homogène, le Cabinet radical de M. Bourgeois. Helas ! trois mois plus tard, la même Chambre qui avait constamment soutenu le Cabinet radical homogène de M. Bourgeois accordait une majorité aussi fidèle au Cabinet modéré homogène de M. Méline. Depuis lors, nous avons vu s'effondrer toutes les tentatives d'organisation radicale, nous avons vu, durant les mêmes législatures, et sans que rien se fût modifié dans la distribution numérique des groupes, le ministère d'apaisement de M. Briand succéder au ministère militant de M. Barthou, la concentration de M. Rouvier se substituer au bloc de M. Combes, M. Poincaré remplacer M. Caillaux, M. Doumergue remplacer M. Barthou. C'est cette confusion chronique qui a contraint les présidents de la République à excéder l'esprit de leur prérogative constitutionnelle, en faisant de tous leurs choix comme une conjecture arbitraire et hasardeuse ; c'est elle qui a faussé, puis tari le recrutement du personnel gouvernemental ; c'est elle qui a paralysé le travail législatif par la continuité du désarroi et de l'incertitude ; c'est elle qui a livré trop souvent le pouvoir à ces chefs sans troupes classées et sans opinions définies, pro-

fessionnels du gouvernement comme les condottieri d'autrefois l'étaient de la guerre, véritables déracinés de la politique

Qu'il nous plaise ou non, tel est l'état présent des choses, et je ne me fie pas à la réforme électorale pour un prompt amendement. La représentation proportionnelle, si nous la votons, imposera une discipline immédiate, mais toute momentanée et superficielle. Il faudra s'organiser pour les élections, c'est entendu, mais ensuite? Les nécessités d'entente électorale ne suffisent pas à fonder les partis. La consistance des partis ne s'obtient que par l'unité d'origine ou la fixité des principes ; elle ne se maintient que par la communauté prolongée de l'effort et du risque. Exception faite pour la droite monarchique et pour les socialistes unifiés, quel groupement, dans notre pays, répond actuellement à ces conditions essentielles, et, s'il faut attendre qu'elles soient remplies, jusqu'à quand durera l'ajournement? Je vais plus loin ; je doute sérieusement qu'en France, et avec notre tempérament propre, l'organisation des partis puisse à aucun moment aboutir par voie de bâtisse régulière, en partant de la base, c'est-à-dire du sol électoral et en s'élevant degré par degré jusqu'au faîte. Si jamais en France nous possédons les partis politiques, ils se seront constitués d'un coup autour de quelques hommes d'action ; c'est l'action déterminée d'un gouvernement qui les aura suscités et qui en aura maintenu la cohérence. Nous l'avons bien vu chaque fois qu'une main plus ferme a pris le pouvoir, chaque fois qu'une idée vive, un programme net ont été jetés dans la vie politique. Les groupements fortuits, nés du hasard des relations électorales ou personnelles se dissolvaient aussitôt ; pour et contre l'homme, pour et contre le programme, se regroupaient des majorités compactes et des minorités militantes ; de saines divisions passaient du Parlement dans le pays. Ces partis temporaires se dissociaient sans doute à leur tour, dès le premier relâchement de l'action gouvernementale ; mais ils auraient persisté, ils seraient parvenus à une existence autonome si l'action s'était prolongée assez longtemps pour donner à l'agglomérat le temps de « prendre » et de parfaire sa cémentation.

Tout nous ramène donc invariablement à la même conclusion. Les partis sont une des conditions régulières de l'action

gouvernementale, mais ce ne sont pas les partis qui créeront chez nous le gouvernement, c'est le gouvernement qui créera d'abord des partis. Pour établir le circuit logique, il faut un commencement, un acte catégorique de volonté, un acte de création, c'est-à-dire qu'il faut des hommes. De toutes parts, c'est le même cri d'appel : appel au courage de la raison, appel à l'énergie virile. Il nous faut comme une génération spontanée d'hommes d'État, issus de leur nécessité même et qui imposent l'ordre par l'action.

C'est pour eux, c'est pour faciliter leur tâche immédiate que j'ai essayé de définir quelques procédés pratiques de gouvernement. L'idée conductrice qui m'a guidé et qui devrait les inspirer à leur tour est que la gestion d'une nation moderne ne se présente pas comme une tâche à part, unique dans sa nature et dans son essence, mais qu'au contraire les règles de l'action sont partout les mêmes et qu'un grand pays ne se dirige pas par d'autres moyens qu'une grande industrie ou qu'un grand établissement commercial. Pour préciser la notion de direction gouvernementale — ce qui était mon objet propre — j'ai multiplié les suggestions et les rapprochements empruntés à ce qu'on nomme, parfois bien inexactement, les « méthodes industrielles ». On pourra peut-être pousser plus loin dans la même voie, et déterminer peu à peu, à force de notations empiriques, comme une méthode Taylor du gouvernement et de l'administration. Je reste convaincu, en tout cas, que cette voie est la bonne ; et si nous ne nous y engageons pas aussitôt, si nous n'opérons pas à temps pour améliorer l'outillage et le rendement, l'emprunt nécessaire aux procédés de l'industrie, c'est bientôt la grande industrie qui usurpera sur le gouvernement. Là est le péril de demain pour la démocratie française. Je ne redoute contre elle, pour ma part, aucune entreprise proprement politique. Mais je crains que la nation, excédée de l'impuissance parlementaire, gagnée aussi de couche en couche, comme nous le constatons chaque jour, par la contagion du mercantilisme, avide à la fois d'ordre matériel et de bien-être positif, ne s'abandonne à ces « capitaines d'industrie » dont la guerre a grandi démesurément le rôle. Je crains qu'on en fasse des maîtres après en avoir fait nos sauveurs. Je crains, dans une nation dont le

fond césarien ne s'est pas profondément modifié depuis un siècle, ce qu'on pourrait appeler le bonapartisme industriel. Quand le pouvoir politique, la puissance économique, le mérite personnel se trouvent concentrés dans les mêmes mains, la liberté court toujours des risques, et le désastre serait égal pour notre pays d'abdiquer quelque chose de sa liberté ou d'avoir à lutter de nouveau pour elle. Je vous livre ces réflexions sous une forme un peu précipitée et sans vouloir les aggraver en y insistant; je ne puis les taire tout à fait parce qu'elles m'obsèdent souvent et que les leçons de l'histoire m'empêchent de les croire tout à fait vaines. Pourtant, n'y voyez pas autre chose qu'un argument suprême, et le plus puissant à mon gré, en faveur de la réforme indispensable. Ce pays est las de l'effort inefficace, de l'agitation en pure perte; il veut un gouvernement qui marche, sous une impulsion ferme et constante, dans un sens clairement déterminé; il veut entendre ce rythme joyeux de la machine bien réglée qui avance ou qui produit. Nous savons que son exigence est légitime et qu'elle répond à l'instinct même de la conservation. A nous de prouver qu'elle n'est pas incompatible avec le régime parlementaire. A nous de comprendre notre tâche et de montrer que nous n'en sommes pas indignes. A nous d'empêcher que l'on cherche ailleurs.

***

LES VAGABONDS DE LA GLOIRE

(3e SÉRIE)

CORFOU -- L'ARMÉE SERBE

Corfou. — Mai-juillet 1916.

La province maritime que je survole possède ses lettres d'immortalité. La bataille navale d'Actium s'y livra. Le sort de la république romaine, c'est-à-dire celui du monde antique, c'est-à-dire le destin de l'humanité, y chavirèrent par un beau soir semblable au soir présent, trente et une années avant la naissance du Christ.

Cette après-midi-là, Cléopâtre, belle et déconcertante pharaonne, ordonna de hisser pour la fuite les voiles somptueuses de sa galère ; par ce geste, elle entraîna vers l'Égypte et la honte le proconsul Antoine. Avant la tombée de la nuit, le pusillanime et chétif Octave était devenu, sans qu'il s'en doutât encore, le conducteur de l'histoire future, et le triomphe d'Actium avait ébauché la statue du premier empereur romain, Auguste.

Mais les catastrophes navales ne laissent aucun vestige. Plus rapide oublieuse que le temps, la mer n'abandonne point aux siècles la fatigue de niveler les décombres de ses batailles.

Au crépuscule d'Actium, après la séparation des deux escadres, plus rien ne demeurait sur l'onde que quelques épaves de bois emportées déjà par le courant, et maints cadavres, effrités en peu de jours sur les galets des plages, où ils reçurent la sépulture anonyme des détritus d'algues ou de poissons.

Voilà pourquoi les fastes de la mer ne hantent point la mémoire des hommes. L'historien, même scrupuleux, ne sait rien reconstruire sur cet élément où s'engloutissent tous souvenirs et toutes ruines. Aucun ne peut recréer, plume en main, ni même sur place, les humeurs, l'atmosphère, les vents et les vagues que l'onde fantasque choisit pour quelques heures de bataille, et effaça presque aussitôt.

Et comme l'intérêt des générations n'est guère entretenu que par les tableaux de l'écrivain, il en résulte que dans notre curiosité, plus niveleuse encore que la mer, s'évanouit rapidement le grand œuvre des marines. Qui donc le célébrerait? Lorsque la fraîcheur, la précision des souvenirs permettraient aux acteurs de le faire revivre avec exactitude, ils doivent se taire... Quand, plus tard, l'érudit s'efforcera de rétablir le vrai, nul ne lui apportera de témoignage authentique : la gent maritime est vagabonde par essence, et silencieuse ; les navires envoient leurs annales officielles dans les catacombes des archives, et l'onde sans topographie ne restitue jamais son secret.

Qu'il s'agisse de galères ou de trirèmes, de vaisseaux ou de galions, de cuirassés ou de sous-marins, l'histoire universelle est parsemée de lacunes. Combien d'événements seraient intelligibles, et leurs trames évidentes, si l'historien pouvait les éclaircir à la lumière des circonstances maritimes.

Aujourd'hui, quelques personnes parviennent à comprendre que nos grands problèmes de guerre ne seront point seulement résolus aux tranchées, ou à l'usine, ou dans les conférences diplomatiques, mais encore sur le champ de bataille des océans. Dans leur persuasion neuve, ces bons esprits semblent s'imaginer que la tourmente actuelle engendre pour la première fois des répercussions maritimes sur le destin des hommes. Erreur d'ignorance ! Mirage d'une instruction préparée par des historiens terrestres !

Pourquoi donc la défaite de Tsoushima préluda-t-elle à

l'aveu des Russes qu'ils étaient battus par les Japonais? Pourquoi Napoléon, après Trafalgar, renonça-t-il à frapper chez elle la nation qui ne devait point mettre bas les armes avant qu'il ne fût vaincu? Pourquoi Louis XIV, soleil de l'Europe, comprit-il après La Hougue qu'il ne serait jamais le soleil de l'univers, dont la flotte britannique lui interdisait l'accès? Pourquoi, après la bataille navale de Lépante, les Turcs s'arrêtèrent-ils dans leur invasion européenne, et commencèrent-ils ce recul dont les derniers faux pas, préliminaires de la chute prochaine, se sont accrochés à la vassalité germanique? Pourquoi, sans parler de tant d'autres aventures navales où l'avenir des peuples s'est joué sur l'eau, la bataille d'Actium a-t-elle effacé la république romaine, créé l'empire romain, préparé cinq cents ans d'histoire révolue, et deux mille années d'événements dont nous vivons le stade le plus terrible? Pourquoi? Sinon parce que l'océan, maître des trois quarts de notre globe, exerce bon gré mal gré, sur nous qui n'en voulons point convenir, l'influence que toute force réelle, indestructible, possède sur le sort des politiques transitoires.

Et pourtant, j'en suis bien sûr, voici bientôt deux mille ans, les citoyens de Rome et les cultivateurs d'Égypte, les paysans d'Espagne et les lettrés de Grèce, dont cependant les biens et les personnes allaient changer de maître et de statut grâce à la décision maritime d'Actium, tous ces spectateurs du monde antique suspendus aux sanglantes querelles d'Octave et d'Antoine, devaient se demander ce que se demandent aujourd'hui les citoyens de Rome et les cultivateurs d'Australie, les paysans de Russie et les lettrés de France : « Que fait-elle donc dans notre guerre, la marine ? »

*
* *

Ce train de pensées n'est point extraordinaire, tandis que l'hydravion rapide m'emporte, par un crépuscule aussi beau sans doute que celui d'Actium, au-dessus de cette province maritime dont Corfou, Ithaque et Céphalonie sont les immortelles capitales. L'espace est pur. Le soleil, s'inclinant vers l'Italie dont j'aperçois, de si haut, les contours sablonneux et le prolongement silicien, dilate l'immensité

du firmament et l'ennoblit de couleurs suprêmes qui dans une heure ne seront plus. Posés aux confins du regard comme des boucliers fauves et sertis d'écume, les îles, leurs récifs, semblent ne point glisser.

Néanmoins, lorsque, après quelques minutes d'attention où j'ai tâché de percer l'onde lointaine au-dessous de moi, en quête du sous-marin qui peut-être y rôde, mes yeux éblouis se reposent par instants sur ces statues maritimes aux agréables contours, quelques-unes déjà se sont tapies au delà de l'horizon, d'autres hésitent, très loin devant nous, à faire voir leur tête dorée, et celles au dessus desquelles je passe, allongées sur l'eau verte comme des grappes de raisin mûr sur une feuille de figuier, montrent successivement les diaprures riches et sombres des grains que l'on meut sous la lumière.

Il n'y a pas de nuage dans l'empyrée, pas plus que sur la mer glauque : — car pour l'aviateur naval, l'onde, ciel renversé, offre un visage aussi divers que celui du ciel. Les îles, astres terrestres, s'entourent de nuées liquides, d'abîmes verdâtres, tout comme là-haut les étoiles se font cortège de cumuli blancs et de vides obscurs. L'hydravion se meut entre deux instabilités, dont la supérieure obéit aux caprices du vent, et l'inférieure se transforme au gré des vagues et des impulsions du gouvernail.

Selon la fable ancienne, le monstre Antée retrouvait de la force, dans les combats, à chaque foulée de ses talons sur la terre sa mère, et le demi-dieu Hercule ne put le vaincre qu'en le soulevant dans ses bras, qui l'étouffèrent sans lui permettre de reprendre contact. Ce mythe est profond ; il représente la faiblesse des hommes éloignés de la terre inébranlable ; mais sa signification est complète depuis que l'homme, muni d'ailes, s'aventure au-dessus des flots. Là, quand il a perdu de vue les rivages solides, les repères immobiles, les villages et les routes qui tiennent compagnie à l'aviateur terrestre et le guident, il comprend qu'il est égaré entre deux néants où rien, sauf son intelligence et son audace, ne lui rendra la route et le retour, s'il a le malheur de s'en départir.

Ce soir, je l'ai dit, tout est clair et sans danger. D'île en île, l'hydravion saute sur les degrés aériens. Nulle brise ne le dévie. L'air est si brûlant que sans casque, sans lunettes ni

vêtement fourré, l'on n'éprouve à peine un soupçon de fraîcheur au grand vent de l'aéroplane. Rien ne remue dans le ciel que l'opulente luminosité des faisceaux du soleil, si souverainement beaux qu'ils présagent sans doute un furieux orage, plaisir de la nature et désespoir des hommes. Rien ne remue sur l'eau calme, sinon les reflets rebondissants de ces faisceaux, rouges, verts et jaunes, qui se jouent et s'entrelacent en mailles invisibles jusqu'à mourir tous ensemble contre le mur violet des monts d'Épire.

Mais voici, venant du Nord, quatre fétus environnés de fumée, qui rampent entre la terre ferme et la pointe méridionale de Corfou. C'est pour eux que ce soir je fais la ronde à cent cinquante kilomètres de cette île. C'est pour eux, pour leurs camarades d'hier et de demain, que la France a créé sur les confins de notre guerre un centre d'aviation maritime qui surveille la mer Ionienne, l'Adriatique et le canal d'Otrante. A mesure qu'ils grossissent à notre approche, nous voyons se piquer sur l'eau leurs mâts sveltes, et puis s'allonger leurs carènes, et enfin se poser leur quadruple et lente masse.

Ces quatre navires portent des Serbes. Voici quelques heures, ils les ont pris aux quais hospitaliers de Corfou, et les conduisent de l'autre côté du promontoire grec, à Salonique, où, coude à coude avec les soldats anglais et français, ils vont bondir à l'assaut du chateau fort serbe, de la patrie que les Germains ont ensanglantée et souillée. Ce soir, ils sont peut-être cinq mille, qui, en quatre bateaux, passent au-dessous de moi, armes et bagages, munitions et espoir; mais Corfou en a reçu cent mille, cent cinquante mille; je ne le sais guère : l'on ne dénombre pas la fleur d'une nation.

Les secrets d'État et le succès de l'entreprise ne permettent point, à la date où j'écris, que les journaux mentionnent cette surprenante tentative : transporter les cohortes serbes depuis les eaux adriatiques jusqu'à la Macédoine, depuis les parages fourmillant de sous-marins autrichiens jusqu'au golfe de Salonique, où croisent les sous-marins allemands de Constantinople et des Dardanelles, et ce, pendant plusieurs journées

de navigation en vue des îles, des golfes grecs, où Berlin a détaché les Argus de son espionnage aux cent yeux.

A Corfou même, que les Alliés, n'en déplaise aux propagandes germaniques, n'ont occupée que pour la convalescence de l'armée serbe, et non dans un dessein de conquête, à Corfou même, île-hôpital et Croix-Rouge de tant de héros, ne manquent point les informateurs germaniques ; en échange d'une pièce d'or, ils renseignent quotidiennement le Kaiser sur le départ des vaisseaux chargés de troupes, et n'auraient pas, en apprenant demain à une terrasse de café que la torpille conduite par eux a précipité aux abîmes des centaines de leurs frères, un seul sursaut de ces remords que l'Allemagne a su éteindre dans toutes les âmes à vendre.

Oh ! la rage des Allemands à tourmenter cet exode serbe. Voulant respirer libre, la Serbie s'est dressée en face d'eux. Ils croyaient bien l'étrangler silencieusement dans les oubliettes de leur diplomatie, mais la conscience universelle s'est soulevée. De ce crime, que les Allemands comptaient simplement inscrire au tableau de leurs battues aux peuples libres, les Alliés ont décidé qu'il serait le dernier, que dans l'avenir le garrot prussien serait distendu. C'est fini. Les Allemands le savent. L'abominable nœud gordien, dont chaque geste du kaiser et de son chancelier resserrait l'étreinte autour de l'univers, va s'effriter en tronçons inertes sous les coups de notre épée multiple.

Avant que la Serbie ne reprenne dans le Panthéon des grandes patries la place que dans celui des grands hommes occupent Thémistocle, Vercingétorix ou Washington, les Allemands ont voulu lui couper la gorge, s'imaginant que désormais elle ne pourrait plus devant l'histoire se désigner elle-même par son propre nom. Tels les apaches dévalisant, incendiant une ferme isolée dans la campagne, ils se sont rués sur ce petit peuple de héros gigantesques. Mais ils n'ont pu prendre que ce qui ne pouvait pas fuir : les enfants, les femmes et les foyers. Leurs bottes massives se sont ankylosées derrière les jarrets musculeux, la prompte agilité des deux cent mille Serbes qui ne consentaient à l'exil que pour revenir à la charge.

Insaisissable essaim, les Serbes s'éparpillèrent au delà des ondes, tandis que le gantelet germain claquait en se refermant

sur le vide. Après quelques semaines, la maternelle, la douce France les rassemblait tous à Corfou. Les blessures de leurs membres, l'inanition de leurs corps, la fatigue de leur âme étaient déjà guéries. Corfou les a reçus comme un grand camp d'instruction reçoit une classe de conscrits. Mais ce sont des conscrits formidables. Il ne leur manquait guère qu'un fusil, des souliers, une capote. La France les leur a donnés. Elle n'a pas eu besoin de les instruire. Leurs yeux sont bons au tir et leurs talons aux étapes ; ils tiennent au cœur la colère sacrée qui cuirasse les poitrines, et tout le sang serbe qu'ils ont vu verser pendant leur fuite, ils vont l'ensevelir bientôt sous les plis de leur étendard.

Quelle victoire allemande, quels communiqués hilarants si un seul bateau chargé de ces rebelles, que dis-je? si un seul de ces rebelles trouvait la mort sur le chemin de Salonique ! J'ignore les récompenses promises au sous-marin dont la torpille accomplira cette belle œuvre. Je soupçonne seulement les trames ourdies autour de Corfou, les fils tendus sur la Méditerranée orientale, afin qu'un beau jour puisse être claironnée la destruction d'un transport.

Mais la France fait bonne garde. Entre deux eaux, mines et torpilles allemandes à l'affût parsèment en vain les îles Ioniennes, les détroits grecs et les passes de la mer Égée. Rien ne coule. Les convois partent, naviguent, arrivent. Personne n'en sait rien, sinon nos ennemis, à qui leurs informateurs impuissants donnent la nouvelle quotidienne que Corfou se vide et Salonique se remplit. Et c'est nous qui, un beau jour, écrirons ce simple communiqué :

« *L'armée serbe, réunie en Macédoine, s'établit sur le front d'Orient. Elle n'a pas perdu un soldat entre Corfou et Salonique.* »

D'autres soucis, alors, tourmenteront l'âme française. A la lecture de ces lignes pleines de gloire, nul peut-être, sauf les acteurs de cette réussite incomparable, n'éprouvera le sain frisson des belles œuvres menées à bien. Nul ne saura l'immensité des précautions, des peines, des veilles que, du ministre de la Marine française jusqu'aux plus humbles matelots, auront représentée cette économie de vies précieuses, ce triomphe sur la poursuite allemande... Qu'importe après tout? Militaire

ou marchande, la marine aura été l'un des plus solides piliers de notre victoire, et chacun de ses enfants lui décerne les louanges qu'oublient de lui attribuer ceux qui ne la connaissent point.

Les quatre transports sont déjà loin, et s'aventurent en haute mer du côté de Céphalonie. Infatigables, les deux contre-torpilleurs qui les convoient font des lacets et des ronds, cicatrices blanches sur l'eau pourpre, devant le chemin des navires. Nous venons de reconnaître que la voie est libre. Point de sous-marins, point de mines. L'eau est si transparente qu'aucun rôdeur n'eût échappé à notre vue.

Tout là-bas, vers l'Ouest, j'aperçois, à grande altitude aussi, l'autre hydravion, camarade de notre ronde. Pendant que nous patrouillions la gauche de la route des transports, il patrouillait la droite, et revient également vers le bercail. Il n'est pas plus gros qu'un moustique, et, comme nos marches sont parallèles, ne semble posséder aucune vitesse. Pendant de longues minutes, son petit trait noir, aux jolies courbes, se profile sur le disque rougissant du soleil, et l'on dirait que mon œil, placé au bout d'un immense télescope de lumière écarlate, distingue à l'autre extrémité un moucheron suspendu par quelque invisible fil.

Mais cet avion, manœuvrant pour s'engager sur la baie de Corfou, quitte le soleil et se rapproche de nous. Bientôt, ensemble, nous subissons les remous d'air que se renvoient l'île et les côtes d'Épire. Aucune barque, aucun bateau n'apparaissent au-dessous de nous dans le soir qui tombe. La vigilance des marins français défend qu'on s'approche ou s'éloigne de Corfou en dehors des heures de soleil, et la mer ne doit pas être troublée dans son sommeil.

Nous voici de conserve, luttant de vitesse, en plein dans le chenal. Toutes choses nous apparaissent nettes et crues. Une universelle couleur de cuir fauve s'est épandue sur les terres et la mer. Les plages sablonneuses et les gais vallons de Corfou, les mornes estuaires et la montagne d'Épire, sont dessinés comme un beau jardin de crépuscule ; nous en voyons tous les contours, de même que dans un parc le promeneur aperçoit les allées, les buissons et les parterres que l'œil

de la fourmi ne contient pas. Tout à l'heure, nous serons devenus ces fourmis, quand, après l'amerrissage, nous cheminerons vers les demeures humaines au-dessous des branches d'oliviers. Pour contempler quelque chose d'infini, nous devrons lever la tête vers le ciel paré d'étoiles. Mais pendant quelques instants encore, il nous suffit de tourner les yeux, de les baisser, pour vivre les plus divins moments réservés à l'homme.

Attiré par la mer, le soleil s'y laisse choir. Avant de s'ensevelir, il se prépare une litière d'or et de feu, au milieu de laquelle son image, plus pâle, vient à sa rencontre. L'astre n'est séparé du bord fulgurant des ondes que par un intervalle égal au double de son propre disque, et il semble qu'il tombe très vite, afin d'être caché quand nous toucherons l'eau. Mais notre célérité, nos calculs, ne nous feront point amerrir dans l'ombre.

En quelques minutes, nous franchissons les deux lignes de patrouilleurs maritimes, les petits chalutiers infatigables qui, de Corfou en Épire, d'Épire à Corfou, font les grand'gardes contre le sous-marin ; ils ont l'air paresseux, et ne parcourent point en une heure l'espace que l'hydravion dévore en dix minutes ; mais ici, comme dans la Méditerranée et l'Atlantique, et partout, patients ouvriers du salut maritime, ils ne connaissent ni jour, ni nuit, ni repos... Et puis les deux barrages de filets, soutenus par des tonnes de bois et des globes de verre, qui forment au sud de Corfou les barreaux où s'arrête l'étrave des sous-marins... Et puis, après quelques minutes de vol sur le vide de l'eau, passent la rade et la ville de Corfou.

***

Quand mes yeux seront clos par la mort, alors aussi mourront d'incomparables souvenirs. Comment expliquer ces minutes où l'on voudrait retenir la foudroyante vitesse de l'avion, afin de regarder, regarder? Pourtant, ces minutes acquièrent par la vitesse seule leur insoutenable beauté. Elles courent, elles ne sont plus. La prochaine est différente, et rien ne pourra jamais recréer les semblables.

Quand je reviens au sol et ferme les paupières, je revois

et revis des vols en France, des randonnées de Salonique, des patrouilles d'hier. Tout est là, buriné, définitif, et le vieillissement n'en atténuera rien. Pendant les jours actuels, Corfou et l'espace avoisinant créent des matins, des midis et des soirs où l'on comprend bien que l'homme n'a pas encore reçu les sens égaux à sa nouvelle rapidité. Quoi que l'on fasse, il est impossible de tout embrasser. Au moment d'écrire, le langage se heurte à une manière d'impuissance, comme l'illettré trébuche sur les mots et s'irrite de ne pouvoir traduire ses émotions.

Nous voici devenus les rivaux de ce Jupiter grec, de ces dieux fins connaisseurs qui, à la monotonie nocturne de leur Olympe, préféraient l'aventure amoureuse avec quelque nymphe terrestre. Ils durent faire à Corfou de bien nombreuses fugues. Homère, leur ambassadeur auprès des hommes, s'en porte garant, puisque son *Odyssée* décerne à l'île sept chants immortels, ceux de Nausicaa, d'Ulysse et d'Alcinoüs.

Oui certes, lorsque, du haut de leur paradis tempétueux, ils hésitaient au soir entre les Cyclades pelées et les Ioniennes touffues, lorsqu'ils discutaient loin des déesses leur prochaine escale sentimentale, je ne doute point que ces dieux artistes, persuadés par les grâces crépusculaires de Corfou, n'y désirassent savourer des voluptés moins périssables que les jeux de la lumière et le parfum des lauriers roses. Leur choix réfléchi les y dirigea souvent, et leur descente planée était plus rapide que celle de notre hydravion, car ils ne couraient point risque de se tuer en touchant le sol.

Ce qu'ils admiraient dans leur vol, si tant est qu'ils en prissent le soin, je le goûte maintenant tout comme eux. Là-bas, vers l'Ouest, ils apercevaient l'échine de Corfou, dure et montueuse, et toujours cerclée d'argent par les écumes du large ; ils survolaient l'altière cime du Pantecrator, belle table rocheuse et horizontale, tête de l'île qui semble se dresser au-dessus des ondes afin de surveiller l'enfoncement de l'Adriatique ; sans doute ils atterrissaient dans quelqu'un de ces havres charmants qui font face à la Grèce, et se suivent en lagunes, en sable fin ou en galets bien ronds, pour l'agrément des barques légères et des baigneurs.

Entre ces limites maritimes, leurs regards s'attardaient sur

le revêtement sombre des oliviers et des chênes, bijoux végétaux où la lumière aime s'enfoncer sur les lits des torrents aux poches d'eau métalliques, sur les plaines que le vert tendre des maïs, le vert fluide des blés montants, le vert riche des vignes printanières recouvraient d'un tapis monochrome et pourtant multiple ; les taches de maisons blanches et de troupeaux roux avivaient chaque nuance. Entouré par le cadre infini de la mer, ce tableau ne déparait point le musée des splendeurs maritimes de l'Hellade.

Mais les dieux ne pouvaient point contempler cette ville, inexistante encore, où chaque génération de possesseurs a construit quelque architecture aux arêtes vives. Je sais bien que, du niveau misérable des rues, ces donjons, ces châteaux forts et ces grands murs ne font pas toujours admirer le goût des bâtisseurs. Mais aujourd'hui je parle en spectateur aérien. La ville de Corfou est agréable, posée altièrement sur le bord d'une baie heureuse, adossée à la verdure accidentée de sa campagne. Sucessivement possédée par les Byzantins, les Turcs, les Vénitiens, les Anglais, les Hellènes, elle a, tout à la fois, subi par les conquêtes la rançon de son charme, et acquis de chacune un nouvel ornement.

Les circonstances actuelles lui prêtent un rare attrait, surgi de sa rade aux innombrables navires. Naguère, ce port de passage n'abritait, quelques heures par mois, qu'un petit caboteur des rives grecques, ou bien l'un des grands paquebots d'excursionnistes venus d'Italie ou d'Autriche. Cette rade heureuse etait morte, parce qu'elle ne constituait point l'aboutissement, mais l'escale d'un trafic peu chargé.

Depuis quelques mois, et pour quelques semaines encore, la rade de Corfou représente au contraire l'un des centres nerveux de notre globe. De tous les ports du monde allié, les bateaux remplis de richesses militaires viennent y jeter l'ancre ; d'autres repartent, chargés de troupes serbes équipées à neuf. Le district de mer compris entre la ville et le rocher de Vido est couvert de navires imposants : croiseurs et transports, cargo-boats et hôpitaux, qui débarquent leur matériel de guerre et chargent leur trésor humain, tellement empressés à poursuivre leur besogne, qui n'éteignent même pas, entre l'arrivée et le départ, les feux de leurs chaudières.

De ces nombreuses cheminées, en partance pour demain ou au repos depuis quelques heures, s'élève une colonnade de fumées qui se réunissent, forment un champignon aérien, et s'en vont où la brise les pousse. A toutes ces tiges fuligineuses, viennent s'adjoindre les minces filets grisâtres qui montent des demeures de la ville. Celles-là, suffocantes, sentent la houille goudronneuse; ceux-ci, le bois d'olivier, odorant et onctueux.

Avant d'amerrir, nos hydravions passent au travers de ce double nuage, qui représente aériennement le mélange actuel des œuvres de guerre et de paix. Parallèles, Corfou neutre et les navires alliés exhalent vers leur ciel leurs haleines noires. Chaque fois que nous partons ou rentrons, nos narines aspirent ces effluves âcres, nos épidermes reçoivent la tiédeur des fumées ascendantes, nos prunelles contemplent le groupement de la rade peuplée et de la vallée architecturale, entrevues au travers de ce trouble écran.

De même que le soleil se rapproche de la mer, ainsi les deux hydravions se dirigent vers leur bercail maritime. Entre la ville de Corfou et les assises du Pantecrator, la côte se creuse en un havre ouvert par un étroit goulet. Une langue de terre au Sud, une falaise au Nord, forment les deux môles naturels de cette poche à laquelle, dans le temps jadis, les Vénitiens donnèrent le nom de Govino. Les vents n'y parviennent guère, la houle n'y rentre pas, et l'on dirait une véranda maritime installée par la rade à l'intérieur des terres.

A mesure que nous approchons, la palette liquide de Govino se dessine mieux, se précise au milieu de ses berges plantées d'oliviers. Parmi la verdure ondoyante des arbres, paraissent, de plus en plus géométriques et crues, les bâtisses vertes de nos hangars. Sur un effleurement de terre au centre du havre, fut construit aux siècles passés un petit ermitage ; à grande distance aérienne, l'on dirait un îlot minuscule ; chaque tour d'hélice fait apparaître le mince pédoncule de sable qui l'unit à la côte, jusqu'au moment où se montre à la vue le sentier suivi par les prêtres et les pèlerins de ce Mont-Saint-Michel en miniature... Bientôt, sur notre petit wharf, mes yeux distinguent les groupes de marins, fourmis grossissantes, qui nous attendent afin de nous hisser au sec, puis à l'abri, après l'amerrissage.

Le soldat terminant l'étape, le marin en fin de croisière, l'aviateur achevant sa randonnée, examinent toujours avec complaisance la halte géographique où va se reposer leur fatigue. Mille réflexions surviennent, toutes agréables, et assorties à la culture des cerveaux. Je ne sais guère ce que pense mon compagnon de route d'aujourd'hui, brave quartier-maître pilote, né dans le poisson de Bretagne, rompu à sa pêche et nourri par elle. A la suite de quelles évolutions mentales cet excellent garçon, destiné par atavisme à tirer le câble d'un filet ou le chanvre d'une ligne, est-il monté pendant la guerre jusqu'à la dramatique épopée de l'aviation? Ce sont là profonds mystères, comme tous ceux qu'a suscités la présente convulsion des valeurs.

Il n'est point probable que cet esprit franc, mais inculte, soupçonne la signification surprenante de la baie de Govino où nous allons amerrir. Telle que nous l'apercevons du haut des airs, plusieurs siècles d'histoire, et l'histoire multiple de cette guerre, y sont réunis en un clin d'œil. Tout près des hangars où vont se réfugier les aéroplanes français, finissent de choir les ruines d'une douane et d'un arsenal vénitiens. Les piliers demeurent encore debout ; mais les voûtes et les arceaux se sont écroulés sous les atteintes du temps et des hommes ; le lierre et la ronce se sont emparés des salles, désormais ouvertes, où s'accumulaient les trésors du Lion de Saint-Marc. Au rivage, s'amorçaient deux ou trois môles de fortes pierres, où s'amarraient les galères arrivant de la lagune ou survenues des Échelles d'Asie. Les blocs de ces môles se sont effondrés ; dans l'eau transparente, on les aperçoit comme les ruines d'une ville d'Ys ionienne, et nous devons prendre garde de n'y point heurter la carlingue des hydravions tirés à la rive, de crainte d'éventrer les lames de bois tendre sur l'arête des pierres rugueuses.

Quelques wharfs en planches, pourvus de rails, ont depuis notre venue remplacé les môles de jadis. Le long de ces wharfs accostent les chalands et mahonnes remplis de munitions, de matériel, de vivres destinés aux campements serbes ; sur eux s'alignent avant le départ les compagnies et bataillons serbes, en rang devant les officiers qui inspectent paquetages et fourniments ; d'eux partent les régiments serbes, ressus-

cités et joyeux, qui s'engouffrent ensuite dans les transports fumant sur rade, les grands transports de Salonique et de la revanche.

Venise, la Serbie, l'aviation française : trois grandes choses en quelques mètres carrés ! Quelle rencontre ! Plus surprenante encore, puisque l'aviation française, choisissant le port que Venise avait jugé favorable, n'a pu se constituer et se dresser tout d'une pièce que grâce aux bras et aux bonnes volontés serbes.

Comme en tous autres lieux, mais ici plus qu'ailleurs, la nature ne s'est point soucié d'aplanir, d'aménager les terrains propices aux aéroplanes, non prévus dans la formation des mondes. Encore que Govino fût l'emplacement le plus convenable parmi les vallons et les rochers de Corfou, ce lieu ne laissait pas d'être fort tourmenté de niveau et encombré de plusieurs centaines d'arbres vivaces. Avant de songer à y construire nos hangars, il fallut niveler le sol et le déboiser. Aux mains-d'œuvre corfiote ou française, nous ne pouvions point prétendre : celle-là, fort abondante, eût été par trop coûteuse ; celle-ci, rare, avait bien assez à faire aux travaux urgents de notre occupation.

Mais, autour de Govino, par dizaines de mille, les Serbes étaient éparpillés en bivouacs, en hôpitaux et camps de formation. La parfaite obligeance de leurs chefs nous en prêta une compagnie : bras, pelles et pioches ; en quelques jours, elle eût tôt fait de préluder par ce travail de terrassement à la besogne moins ingrate des tranchées de Macédoine.

Il faisait beau voir ces visages solides, agrestes, s'incliner vers la terre séchée par un soleil impitoyable, sans qu'une goutte de sueur perlât le long de leurs tempes brunes. Leurs bras durs, à peine guéris de l'émaciation de la retraite, enfonçaient la pioche étincelante qui tranchait sans effort le sol résistant. Chaque soir, la vigoureuse équipe serbe avait abaissé d'un degré le plan de pose des hangars. Nous tous Français du centre d'aviation, occupés au montage progressif des bâtiments, n'eussions eu qu'à louer ce labeur extraordinaire, si par instants, saisies d'une incompréhensible paresse, cinq ou dix escouades de travailleurs ne s'asseyaient en rond sous

l'ombre des arbres, et posaient là pelles et pioches. Nos objurgations n'y faisaient rien. Les Serbes ne nous comprenaient pas, nous les comprenions encore moins. Prières ou menaces, ils ne bougeaient point, et contemplaient les arbres d'un air songeur.

En désespoir de cause, il fallut bien informer leur capitaine, qui parlait français et vint à notre requête semoncer les récalcitrants. Ceux-ci répondirent à voix dolente, et le capitaine serbe nous expliqua qu'ils n'avaient point le cœur d'abattre tant de beaux arbres, tant d'arbres en pleine force.

Merveilleux instinct de cette race campagnarde ! Loin de leur champ, sur un sol d'exil où ils sont venus avec colère, dont ils ne souhaitaient que l'abandon, les Serbes cependant considèrent à meurtre de trancher l'arbre porteur de fruits, richesse et ornement de la glèbe. Plutôt que de faire saigner la noble sève végétale, la hache tombe de leurs poings, et il faut les contraindre, les tourmenter, avant qu'ils osent enfoncer — de quelle manière amortie ! — le fer qui tuera l'arbre.

Ils y parvinrent enfin, mais le plus tard possible. Tout autour de l'olivier, du figuier, de l'amandier, la terre formait déjà de grandes excavations, et l'arbre semblait en équilibre sur l'enchevêtrement des racines mises à nu. Alors, les Serbes sciaient ces racines, comme si la blessure de l'arbre dût être moins réelle ; au soir, ils s'en allaient, nous laissant la cruauté de finir l'effondrement sur les racines brisées et le soin de tirer loin du regard, pendant la nuit, ces troncs et ces feuilles mélangées de fruits verts.

De cet amour fraternel pour toutes les œuvres de la terre, vient assurément la dure beauté de la race serbe, persécutée entre toutes, et toujours vivante. Il n'y a point, dans ces cerveaux hantés par la nostalgie sylvestre, de grands mots ni de rhétoriques. La diplomatie, ils l'ignorent. La politique, petite ou grande, les rebute, mais nul n'a jamais eu besoin de les persuader quand *leur terre* court le risque du viol. Cela tient mieux en leur cœur que toutes les alliances de guerre et les conventions de paix. Aussi longtemps que le terroir serbe est aux Serbes, ils devinent bien que la pensée serbe existe,

la race serbe grandit, l'avenir serbe rayonne. Hors cela, ils prennent un fusil. Leur patriotisme est d'instinct.

Est-il difficile, dès lors, de savoir à quoi pense l'armée serbe, déracinée par le plus atroce brigandage? Un immense désir, doux et désespéré : *la terre*, hante ces centaines de mille hommes auxquels tout manque : le sourire de la patrie, la détente des permissions, et jusqu'à la notion même du destin de leur famille. Je ne sais pas s'il existe au monde, dans ce monde actuel où les atrocités des descendants de Caïn semblent avoir mûri pendant cinquante siècles pour s'étaler sous nos yeux en gigantesques horreurs, je ne sais pas s'il existe rien de plus affreusement douloureux que le courrier de l'armée serbe à Corfou.

Où vont-elles, ces misérables cartes postales, écrites avec des crayons, des épingles, des aiguilles d'arbres? Où vont ces liasses hebdomadaires, adressées au bureau central de Berne et perdues ensuite dans les ténèbres de Germanie? Personne ne le sait. La femme, l'enfant qui doivent lire ces pauvres phrases maladroites, sont peut-être enfouis dans les mines de Westphalie, ou murés dans un camp de concentration poméranien. Ils n'ont jamais répondu, car ils ne savent point non plus si le père ou l'époux n'est pas mort dans la tourmente albanaise. Le sauraient-ils, écriraient-ils, le raffinement des bourreaux saurait bien s'excuser de ne rien transmettre.

J'en ai lu beaucoup, de ces cartes postales, ou plutôt l'on m'en a traduit beaucoup, lorsque, certains jours, j'allais à petite distance du centre régler quelque affaire de service avec les officiers serbes. Il n'y a point trahison de secret à reproduire ici le texte anonyme, tiré à cent, à mille et à cent mille exemplaires, dont on dévoilait à ma demande la douloureuse et naïve signification :

« O ma femme, occupe-toi du jardin et reste-moi fidèle. O ma fille, écoute ta mère et entretiens la maison. O mon fils aîné, soigne bien notre jument, notre vache, notre truie, et préserve leurs petits du mauvais temps. Et toi, mon cadet, prépare ta prochaine guerre, comme ton aïeul, ton grand-père et ton père ont eu la leur. Pour cela, apprends les leçons de ton maître qui me remplace, sans quoi tu serais dans la vie comme un sourd avec des oreilles et un aveugle avec des yeux.

Votre mari et votre père vous bénit. Il va marcher avec ses pieds et se battre avec ses poings, pour vous revoir. »

Signez cela Pachitch, Petritch, Markovitch ou Ritchitch, inventez des nuances de style, ajoutez les larmes qui diluaient l'adresse, lorsque le malheureux écrivain, par un effort d'imagination, concevait trop bien l'infinie détresse de ceux qu'il bénissait... voilà le courrier de l'armée serbe à Corfou. Ils ne se sont point donné le mot, ces déracinés. Chacun n'écrit que ce qu'il pense, dans son cerveau aux pensées rares, et il l'écrit chaque semaine, sans y changer un mot, aveugle au pays où il campe, aux idées qui ne sont point serbes. Cette émanation unanime, cette immense prière sans évangile ni prêtre, n'est-ce pas le plus beau symbole de la notion de Patrie? Et les inconscients qui viennent à l'oublier, nous offriront-ils jamais, en son lieu et place, rien de plus sublime que cette carte postale écrite par cent mille Serbes?

Hors ces heures de courrier, délices et déchirement de leur âme, ils écoutent leurs officiers, s'assouplissent à la manœuvre, préparent la dure campagne, et rêvent en faisant des gestes automates. Ils sont enfantins et terribles. Quand je les regarde s'exercer au tir, leurs doigts étreignent fébrilement la crosse et la détente du fusil vide ; leur prunelle, tout à l'heure atone, luit et flamboie derrière le cran de mire, et leurs dents serrées, retiennent le délirant juron qu'elles attendent de cracher à la chute du Germain maudit... Plus tard, au crépuscule, attablés autour des gamelles ou couchés à l'ombre des oliviers, ils causeront à peine, souriront peu, ou bien se passeront de bouche à oreille, et à voix très basse, un des souvenirs déchirants et simples de la terre natale... Plus tard, encore, sous la divine beauté des nuits ioniennes, en face des éternels mouvements de la lune et des astres contemplateurs de la terre, ils chanteront.

Nul ne connaît l'insoutenable splendeur du chant, qui n'a point entendu courir, sur la terre corfiote, les hymnes et les cantilènes des chœurs serbes exilés. Cela monte vers le ciel comme une colonne de douleur. Cela vient de l'infini des âges. Le murmure des forêts préhistoriques, le frisson des fleuves et des montagnes, la pitié de la terre meurtrie par les hommes et adorée par eux, toute l'immensité de la souffrance éter-

nelle a donné son souffle à ce drame chanté. Pour laisser s'exhaler cette onde de tristesse, le silence alentour semble se replier encore, et l'on voudrait retenir les battements du cœur, qui se prend à sauter d'insoutenable émotion. Nul musicien n'a écrit le solfège de ces chants. Les orchestres qui voudraient les traduire échoueront, car il n'existe pas d'instruments surnaturels. D'où viennent-elles, ces mélopées sans grammaire ni conducteur? Elles ont chevauché du fond de l'Asie, en croupe des hordes vagabondes; elles ont résonné sur les grandes plaines slaves; les précipices et les altitudes balkaniques leur ont prêté des échos et des points d'orgue; et depuis plusieurs siècles, installées aux champs serbes, à l'ombre du chêne et de l'étable, elles ont formé, contre le Turc et l'Autrichien, le lien sans substance qu'aucune épée ne pourra rompre. Martelées par l'esclavage, chuchotées loin des tyrans, leurs notes contractent les gosiers et mouillent les paupières. C'est l'hymne spontané de la Serbie crucifiée. Nous tous qui l'entendons, Français critiques, soldats exilés, marins blasés, nous ne comprenons pas un mot de ces vagues sonores. Cependant, un grand froid de volupté nous étourdit jusqu'aux moelles; nous voudrions que jamais ne s'arrêtât cette incantation nocturne; il nous semble que les innombrables aïeux qui la modelèrent en Serbie devinaient qu'un jour leurs petits enfants, chassés sur un enfer terrestre, auraient besoin de la chanter ensemble pour ne point oublier leur paradis.

Mais, du moment qu'ils chantent, ils sont revenus à la vie. La stupéfiante résurrection de l'armée serbe n'aura pas été l'un des moindres miracles de cette guerre, si l'on entend par miracle tout redressement des choses inexplicable au moyen de la logique. Malgré nos prétentions, nous ne savons pas jusqu'à quelles profondeurs peut descendre la détresse des hommes, ni jusqu'à quelle hauteur peut monter leur résistance physique.

Quel médecin, quel infirmier, pendant ces mois de janvier, de février, où l'on vit échouer à Corfou des cargaisons de momies serbes, eût pu croire qu'en mai ces résidus humains chanteraient en chœur la veille d'un départ pour Salonique? En aucun temps, les robustes cultivateurs serbes n'ont

souffert de l'embonpoint. Leur austère existence leur conserve de chair tout juste ce qu'il faut pour soutenir des nerfs et des muscles... Chairs, muscles et nerfs, tout avait fondu pendant la retraite légendaire. Les plus faibles tombaient sur le chemin de bourbe et de neige, aux creux des sentiers d'Albanie ; le froid nocturne enveloppait chaque cadavre, l'incorporait aux boues de la route, et, au lendemain, les talons des survenants choppaient, les roues des chariots trébuchaient sur des bosses indéfinissables qui n'étaient plus des cailloux, mais les têtes, les membres et les reins gelés des ensevelis d'hier.

Sur cette chaussée humaine, les survivants passèrent. Chaque étape maigrissait d'une once ce qu'il leur restait de substance. Chaque jour sans pain rapprochait du squelette leur peau durcie à fendre. Quand ils débarquèrent à Corfou, il ne leur restait plus rien.

Il fallut les recueillir tous, un à un, ces blessés de la faim. On les descendait à terre comme des marchandises inertes. Ils étaient si raidis que les heurts du transport faisaient cliqueter leurs membres comme des os. Leurs yeux étaient noyés sous des paupières creuses ; leurs lèvres, couleur de cuir, laissaient passer d'insaisissables souffles. L'oreille du prêtre ou du médecin n'entendait plus battre leur cœur. Personne ne pouvait choisir entre les vivants et les morts, car de ceux-ci à ceux-là ne subsistait que la différence d'une flamme invisible, prête à s'éteindre.

A jamais l'île de Vido doit être sainte dans les annales de la commisération humaine. Pendant quelques semaines terribles, on aligna en plein air, sur sa roche pelée, les bataillons serbes étendus déjà dans l'attitude de la sépulture. Des hommes, des femmes françaises, s'acharnèrent à ranimer la flamme moribonde. Mais cette résurrection dépendait parfois d'une minute, d'un instant. Que de fois, pendant que les mains secourables versaient entre des dents serrées les premières gouttes d'eau vivifiante, ces dents se sont-elles soudain rivées par le coup de vis de la mort... Il fallait passer vite. Peut-être le voisin était-il à quelques secondes du néant.

Parfois encore, dans une rangée fraîchement débarquée, trois ou quatre mourants réussissaient à ouvrir leurs yeux pour une supplication, leurs lèvres pour un appel. Il fallait

choisir : choix atroce, car tandis qu'avec un couteau l'on desserrait les dents du premier, les autres exhalaient le mince hoquet final.

Le soir, pour laisser la place aux nouveaux, un navire venait prendre la funèbre cargaison des morts, et les conduisait au large. Pendant la nuit, il leur donnait la sépulture des ondes, où parfois, sans doute, leurs corps se déchiquetaient aux sous-marins allemands amateurs d'assassinat. L'on ne pouvait songer à les ensevelir dans le repos de la terre, car une armée de fossoyeurs n'eût point suffi à enterrer, jour par jour, cet innombrable recrutement de la mort.

Mais, sans les oublier jamais, abandonnons ces souvenirs, puisque aussi bien l'armée serbe, neuve et ressuscitée, chante et va se battre. Tels ces grains de blé desséchés, enfouis depuis trois mille ans dans les hypogées d'Égypte, reprennent sous la pluie et le soleil la vie dont ils avaient conservé le germe et peuplent la terre d'épis vigoureux, de même les soldats qui surent franchir les quelques minutes d'attente, revécurent et se dressèrent.

La génération présente a tant de choses à pleurer qu'elle ne connaîtra guère les trésors de miséricorde dépensés, à Corfou, par les nobles enfants de France, pendant cette convalescence d'un peuple. Son cœur se remit à battre de plus en plus fort ; l'ankylose de ses muscles se dénoua, et de la lumière entra dans ses yeux. Le soleil, les parfums de l'île, aidèrent la charité française. Peu à peu, sous les oliviers, comme des campements druidiques, les bivouacs s'établirent, les fontaines coulèrent, et le joyeux fumet des aliments se mêla aux senteurs campagnardes. De France, les bateaux apportèrent les outils de travail, puis les vêtements neufs, les harnachements de cuir, et enfin les fusils, les canons. En moins de trois mois, les hommes qu'on avait débarqués dans des civières formèrent des régiments d'attaque. Maintenant ils s'en vont, la fleur plantée au canon du fusil et l'espérance aux prunelles. Ils ont bien juré qu'on ne les y reprendra plus.

Et telle est la douceur d'âme de ces indomptables guerriers, telle aussi leur discipline, que l'admiration pour leur redressement physique s'efface devant une autre louange, rare entre

toutes. Pendant le séjour de cent cinquante mille Serbes à Corfou, aucun d'eux ne s'est rendu coupable de ces fautes : larcin, ivresse, bris de clôture, et tant d'autres, dont les plus grandes armées ne sont jamais exemptes. Que d'excuses, pourtant, le censeur le plus austère n'eût-il pas accordées à quelque licence, chez des hommes revenus de si loin et campés dans une île étrangère ! Quelle nation, malgré tout, ne pardonne point aux péchés véniel de ses héros, quand ils ont bien souffert? Le soldat de France, le Tommy anglais, savent que la réprimande sera légère, et ils ne se font pas toujours faute d'abuser de cette indulgence. Leur courage ne rend point vierge leur registre de punition.

Le Serbe ne se permet point cela. Loin de son foyer, il demeure fidèle. Excusé d'avance, il n'encourt même pas l'excuse. Respectueux d'autrui, il se respecte soi-même. Ce prodige d'une armée sans tare ne l'étonne point. L'on a presque scrupule à lui décerner un semblable prix d'honneur au-dessus de tous les soldats actuels, car, s'il le connaissait, son cœur naïf n'en tirerait pas d'orgueil.

Ames de lions, corps d'acier, pureté d'enfants, voilà cette race que les Germains prétendent supprimer de l'Europe. Elle en est la gloire.

L'on peut imaginer si la France, investie du salut des Serbes, faillira au devoir sacré de les rendre, sains et saufs, aux rives de Macédoine. Tous les marins chargés de leur garde précieuse useront leurs yeux, prodigueront leurs veilles, et donneront sans regret leur vie, pourvu que les Serbes qui restent aillent venger, aucun ne manquant à l'appel, ceux que nous avons eu l'infortune de ne pouvoir ranimer.

***

Dans le moment où l'aéroplane, avant de commencer les spires de descente, survole la baie, je vois justement s'éparpiller vers le Nord et vers le Sud les patrouilleurs qui vont relever cette nuit les factionnaires du large. Ils se détachent lentement de leurs mouillages, se faufilent entre les navires puissants, longent les îles et les roches, et se dirigent à toute vitesse, c'est-à-dire comme des tortues par rapport à nous, vers

les barrages de filets des deux passes. A intervalles réguliers, chacun d'eux souffle quelques boulettes de fumées, qui traînent et se diluent sur l'eau... Bon voyage aux veilleurs silencieux ! Bonne chasse aussi ! Puisse l'un d'eux rencontrer un sous-marin, le couler, et rendre ainsi plus sûrs les environs de Corfou !

Entre les croiseurs, les paquebots et le quai, courent des points minuscules, chaloupes et vedettes, qui conduisent à terre ou en rapportent des permissionnaires. Leur infatigable activité raye l'onde tranquille d'une multitude de traits fins, droits et irréguliers comme les traces du couteau sur un étal de boucherie. Les cours et avenues de la ville sont peuplés de points obscurs, rampant sur la blancheur des trottoirs : toute la ville est dehors en cette heure crépusculaire et exquise. Bientôt, si notre amerrissage est correct, je parcourrai ces routes poudreuses où quelques automobiles, noyaux de poussière, essayent en vain de lutter avec nous de vitesse. Ensuite, je me mêlerai à ces points noirs, quand la nuit sera faite ; ou bien, sur une des plages, sous une oliveraie, à la promenade, selon la rencontre du jour, je me reposerai dans la fraîcheur nocturne.

Mais l'instant du repos n'est pas encore venu, puisque auparavant il faut descendre d'aussi haut, et toucher mer sans accident... Nous voici parvenus au-dessus de Govino. Quelques centaines de mètres nous en séparent, que l'hydravion va descendre en deux grandes spirales rapides.

Il se penche tout entier vers le sol et commence ses orbes inclinées. Pendant le cercle de chacune, l'œil a tout le temps de voir l'île entière et les cantons de mer voisins, qui montent rapidement et se précisent.

Voici le double golfe, la double égratignure dans le rivage, où le prince Alcinoüs, père de Nausicaa, faisait l'abri de ses vaisseaux. Sur un promontoire haut, lancé comme un doigt entre les deux golfes, s'élevait son palais spacieux, où prospèrent aujourd'hui quelques moines bénévoles. J'y fus l'autre soir, et mangeai quelques fruits sur l'esplanade élevée, après un bain nocturne dans l'onde tiède. L'eau, sous la lune, était si diaphane, que l'on pouvait compter les fins cailloux recueillis d'un coup de pied. De notre altitude, et au soir tombant, cette

même eau a pris de surprenantes teintes, rouge posé sur vert, et l'on dirait un précipice vide et coloré.

Voici le chemin creux, l'endroit même où je rencontrai par aventure Son Altesse le Prince régent de Serbie. Il voulut bien arrêter son cheval, en descendre, et sur le banc de pierre d'une auberge de rencontre, converser en vidant un petit gobelet de mastic. Il m'interrogeait sur la mer, la guerre navale et les sous-marins. Ses yeux clairs et profonds me regardaient en plein, et il hochait la tête, approbativement, à chaque explication. Il ne posait point de ces questions oiseuses, politesses de l'indifférence, mais insistait chaque fois que, par scrupule de professionnel en face d'un profane, je sous-entendais trop vite quelque détail un peu spécial. Il voulait savoir, et savoir bien, rare vertu chez les puissants de la terre. Général d'une légion de héros, chef d'un gouvernement, d'une armée d'exilés, accablé par la charge de symboliser, à lui seul, la Serbie, le prince trouvait quelques minutes, à l'ombre d'un figuier, pour s'instruire avec bienveillance d'un officier de France qui passait. Faut-il s'étonner que cet homme, jeune par l'âge et grand parmi les grands, recueille en même temps l'admiration des peuples et l'idolâtrie de ses soldats?

Voici la campagne de Corfou, les hameaux heureusement situés, dont il importe peu que je dise les noms. Perchés en nids d'aigles, ou posés en terriers sur le plat des prairies, leurs blanches masures m'ont vu passer souvent, humble piéton, qui les domine aujourd'hui... A ce tournant de route, vite franchi, quelques enfants rieurs m'ont jeté au visage quelques pétales de roses ou d'églantine, et se sont enfuis sans même attendre une drachme... Quelques kilomètres plus loin, sur cette dure montée d'un chemin caillouteux, j'ai vu la procession d'un vieillard tirant son cheval, à la queue duquel était attachée une brebis, qui entraînait elle-même un tout petit chien... Plus loin encore, vers le Sud, je survole le croisement de sentiers où plusieurs femmes grecques, saines et vêtues d'étoffes éclatantes, m'ont indiqué mon chemin vers le village dont j'écorchais le nom ; sous la lourde jarre, que soutenait leur tête droite, elles riaient de grand cœur à mon parler baroque ; mais c'était rire des yeux et de la bouche, qui ne faisait point broncher d'une ligne leur fardeau... Ces petites

taches qui glissent là-dessous, c'est le cimetière serbe, noble et simple, où un monument pur, au milieu des oliviers, rappellera aux passants de l'avenir le destin des soldats qui moururent entre le départ et le retour de Serbie... Sur la droite, entre la mer et un bouquet d'arbres, des fumées se dispersent ; elles montent d'un camp serbe, où des parterres circonscrits de rocaille s'ornent déjà de fleurs ; si le ronflement du moteur n'assourdissait pas mes oreilles, j'entendrais peut-être le salut que nous envoient ces poitrines sincères...

La première spire est finie. Teintée de pourpre, l'île entière est plus près de nous. L'on pourrait distinguer déjà chacun de ses beaux oliviers. Vus du ciel, ils ne montrent point cette surprenante richesse qui suffirait, entre toutes les îles, à définir Corfou. De même que l'homme a su diversifier à l'infini la forme des colonnes de pierre, de même la nature, réservant à Corfou ce privilège sylvestre, a sur ses troncs d'oliviers épuisé toutes ses souplesses d'art. Anguleux, droits ou chargés de verrues, ils sont formés de plusieurs tiges, qui se séparent aux racines et se réunissent aux branches. Ces tiges s'enlacent, s'entrelacent, s'enchevêtrent. Entre elles, on voit le jour comme au travers d'un treillis d'écorces. Tous les jeux de la forme, de la courbe, de l'assemblage, se sont réalisés sur ces troncs ; aucun arbre ne ressemble à l'autre. C'est un enchantement perpétuel. La tige multiple d'un même olivier forme souvent des cages, des maisonnettes, des guérites, aérées et ensoleillées. Au creux de chacune, les Grecs, prompts à la parabole, logèrent un petit sylvain ou une timide hamadryade, anges gardiens du bel arbre et mourant avec lui.

Plus magnifique assurément que le chêne lui-même, l'olivier à Corfou est le personnage essentiel des campagnes. Mais celles-ci n'offrent point d'uniformité. Dans l'étroite limite du littoral, une nature favorable a posé des cultures, des sites aussi variés que ceux de France. Au Nord, l'île appartient encore à l'Albanie ; son centre ressemble aux Pouilles, à la Grèce ; sa pointe méridionale, sables et lagunes chauffés, rappelle déjà les plaines africaines. Un versant de colline plonge sur quelque paysage de Provence, sec et parfumé ; l'autre abrite un coin de Gascogne, fruits et verdure. Certains

coteaux sont aimables et boisés comme un canton du Morvan, et un détour du chemin découvre une manière d'oasis tunisienne.

Par petits panoramas, sans ordre ni raison apparente, le soleil, le vent et la pluie se sont joués à faire des miniatures de vingt provinces. Là réside le charme de Corfou. Il ne possède point la vigueur monotone des autres îles grecques, brûlées et stériles ; de la fastueuse Ceylan; de notre Corse farouche et grandiose. Corfou n'engendre point, chez qui l'habite, des liens robustes d'insularité, ni, chez ceux qui l'ont quittée, des souvenirs de spleen. Elle n'offre aucune de ces vertus prenantes, accapareuses, qui font que l'on a pu dire de certaines îles qu'elles représentent des états d'âme. Elle convie le passant de goût à une sorte de repos mental. Corfou plaît sans retenir. Ce n'est rien de plus qu'une agréable escale. De nombreuses tentatives furent faites pour y créer des stations d'hivernage, et toutes échouèrent, parce que les hôtes d'une année ne se souciaient point d'y revenir. Une fois évanouie l'impression de quelques jours ou de quelques semaines, leurs récits ne conservaient même plus cet enthousiasme qui persuade aux auditeurs d'y aller voir aussi.

Notre seconde spire descendante nous rapproche davantage de ce tapis où tout à l'heure je ne distinguais que du vert, mais dont tous les accidents, murs et roseaux, sentiers et torrents, se détachent à la fois. Par suite de son inclinaison vers le bas, l'aéroplane semble se prêter à la vision directe. Point n'est besoin, pour contempler la terre ou l'eau, de se pencher à droite ou à gauche. Les paysages se précipitent sous l'étrave, tout proches et rapides, comme au-devant de l'automobiliste se jette la route.

Nous virons à hauteur de l'Achilleïon, palais du Kaiser. Mieux vaut l'admirer comme font les oiseaux, plutôt qu'en visiteur. Juché sur un escarpement qui domine, par deux faces, le détroit grec et une vallée charmante, il n'eût suffi qu'un peu de goût pour créer là quelqu'un de ces joyaux d'art et de pierre que le voyageur aime rencontrer dans les écrins choisis par la nature. Si peu qu'il en fallut, le Kaiser et ses démarqueurs munichois n'ont pas omis de passer outre.

Sans m'arrêter à leur colossal Achille, fort des halles berli-

noises qu'ils ont planté au petit bonheur dans une jardin sans perspective, que penser de cette bâtisse, où le maître des Allemagnes, voulant, je n'en doute point, réunir les quintessences de l'art allemand, n'a su que faire le cumul des platitudes? Les ornements prétendus ioniens ou doriens vous remplacent la ligne pure par je ne sais quels bistournements du cubisme saxon. D'un magasin de ferraille militaire semblent sorties les rampes d'escalier, dont chaque montant représente une arme, depuis le harpon jusqu'à la colichemarde, et depuis la massue jusqu'à l'estramaçon. A côté d'une fresque aux prétentions antiques, le mur est rehaussé par des extincteurs d'incendie, peints en rouge écarlate, et tel trumeau, figurant quelque jeu mythologique, surmonte des seaux, des manches de cuir, une pancarte administrative, où de gros caractères enseignent aux plus obtus la manière de combattre le feu. A la pointe du doigt d'une statue en stuc, on lit la pancarte : « *In* [1] », et tel candélabre de bronze doré surplombe l'indication : « *Aus* [2] ».

Ne savent-ils donc pas se mouvoir dans les maisons civilisées, tous les commensaux du Kaiser, qu'il faille leur montrer la sortie, la descente, comme en un musée ou au métropolitain? Rien ne manque à la comparaison, pas même l'évangile germain « *Verboten! Verboten!* [3] » qui ramène au devoir, de-ci, de-là, ces très hauts messieurs de la suite du Très Haut. Où donc a-t-on pu parler de la discipline teutonne? Le Maître lui-même a besoin, chez lui, d'interdire mille choses. Je tremble à la pensée du déluge de pancartes, si l'indiscipline était le vice des Allemands, comme ils veulent bien en faire le reproche aux Français.

Et après tout, pourquoi ne pas le dire? Il y a vraiment deux manières de guerroyer : la leur et la nôtre, n'en déplaise à ceux qui se juchent au-dessus de la mêlée. Il ferait beau voir qu'un fils du Kaiser, ou quelque autre des illustres pillards germaniques, eût pu mettre la patte sur un palais souverain. Leurs fourgons, au matin, y eussent apporté des bouteilles, de la mangeaille, et tous les accessoires de la galimafrée ; le soir, ressorts craquants, on les aurait vus partir à la cloche de

1. Entrée. — 2. Sortie. — 3. Défense de ...

bois ; tableaux et statues, pendules et boutons de sonnettes, empilés par les nobles cambrioleurs, seraient allés orner, de guingois ou à l'envers, ces monts-de-piété du vol qu'on baptise palais en Allemagne.

La France aura les mains plus propres. C'est sa manière de culture. Sa rigoureuse discipline interdit qu'on prenne un clou, une fleur, à cette bâtisse et à ces jardins que nous aurions pu dénuder sans faire venir une larme aux yeux des Muses. Tels il les a quittés, tels le prince des voleurs pourra les retrouver. Il y retrouvera même autre chose, car nous aurons purifié ce repaire au moyen de la souffrance de nos malades. Sous ces lambris de carton où se reposait le Kaiser afin de mieux méditer ses crimes, viennent maintenant s'apaiser les fièvres et se guérir les blessures. Pas un de ceux qui passent ici n'aura manqué de maudire cet homme, pendant les lentes heures du lit ou de la convalescence. Et, parmi les revanches que l'on peut souhaiter, puisse-t-il un jour revenir dans ce même Achilleïon, non plus en préparateur des meurtres, mais en vaincu, mais en honni, et entendre jusqu'à sa mort les murs lui répéter l'anathème des malades qu'il n'a pu tuer.

A Dieu merci, les courses aériennes ne s'attardent pas. Derrière notre volte, disparaissent l'Achilleïon et son train de mauvaises pensées. Jetant les yeux vers l'Ouest, où le soleil semble tournoyer avant de toucher l'eau, j'aperçois pendant quelques instants deux éperons de roches et une plage arrondie. C'est la plage d'Hermones. C'est le sable où Nausicaa jouait au ballon avec ses aimables compagnes, après avoir lavé dans le fleuve argenté ses robes éclatantes. Leurs ébats furent interrompus, car Ulysse, vêtu de branchages, s'avançait vers le groupe charmant, et adressait à la princesse l'immortelle supplication :

« — Je t'implore, ô reine ! Ou comment t'appeler? Es-tu mortelle ou déesse?... »

Noble poème, heureuses phrases, qu'il faut lire et revivre dans les lieux mêmes où l'*Odyssée* coule sa trame. Comment, avec un tel livre, et sur les lieux qui le suggérèrent, ne pas s'abandonner au récit de l'aède aveugle, qui charmait les Achéens comme Orphée enchaînait les fauves? Quand Homère

parle des dieux, parmi lesquels il vivait, nous ne pouvons faire autre chose que l'en croire sur parole. Mais dès qu'il redescend à terre, et nous prie de l'accompagner sur les rivages et parmi les hommes, quelle stupeur de reconnaître aujourd'hui la figure même des choses qu'il évoqua, et même de ne pouvoir imaginer d'épithètes plus heureusement précises que celles qu'il nous a léguées !

J'en sais quelque chose, pour avoir, depuis tant d'années, lu cette *Odyssée* dans tous les lieux où me menait le hasard, et où l'exégèse moderne a retrouvé des escales d'Ulysse. Cette guerre, tout au moins, m'aura donné la fortune de m'attarder sur les sept chants de l'île d'Alcinoüs. Au retour des grands vols, il y a plaisir à rechercher l'anse, le chemin creux ou la roche dont Homère a d'un mot tracé le caractère, et s'asseoir là devant, pensif aux choses si lointaines, tandis que l'adjectif inventé par le poète semble se poser tout seul sur l'objet qu'il chanta.

Il y a plus de plaisir encore à survoler ce décor sur les ailes de ces grands hydravions, premiers dans l'éternité depuis Icare, à franchir l'air ionien. Quelques minutes suffisent parfois à rejoindre telle anse où le malheureux Ulysse ne parvenait point en un mois. Nos aéroplanes ont amerri dans quelques-unes, car il est bon de savoir, avant le besoin, quels abris et quelles ressources rencontreraient les pilotes aux jours d'infortune ou de panne. Chaque semaine, le réseau s'agrandit des havres étudiés, et avant peu les ailes tricolores auront entièrement refait le cycle odysséen.

Il m'advint d'amerrir, l'autre soir, dans cette même baie d'Hermones où Ulysse, englouti par les vagues, ne dut qu'à la protection de Minerve de parvenir sanglant jusqu'à la grève. L'air était parfaitement calme, et nul remous ne balançait l'appareil. L'eau paraissait immobile. Le liseré d'écume sur la berge ne montrait qu'un faible ressac. A petite distance des sables, juste en face du ruisseau de Nausicaa, l'hydravion prit mer légèrement, se dirigea vite pour s'échouer sur la rive, et prendre quelque repos.

Mais au moment où, moteur arrêté, il courait sur son erre à peu de mètres du sable, trois vagues subites, venues je ne sais d'où, le mettent en travers, faussent une aile, et se

retirent vers le large. Ainsi gêné, il ne pouvait plus rectifier sa direction. Ses passagers se jetèrent à l'eau pour le conduire, le remorquer tant bien que mal jusqu'à la berge.

C'est ainsi qu'ayant essayé, venant du ciel, de fouler le sol de Corcyre au même point où Ulysse, venant du large, pensa s'écraser, je ne fis ni mieux ni pire que lui, et touchai la plage de Nausicaa barbottant, m'ébrouant, les narines pleines de sel et les mains déchirées... Mais lui, toujours heureux, fit rencontre de la belle princesse qui lui répondit :

« — Étranger, tu ne parais point un homme vulgaire ni dénué de sagesse. Jupiter, à son gré, dispense le bonheur aux bons et aux méchants... »

Au revoir, souvenirs de baignade et de princesse accueillante! Il s'agit désormais d'amerrir à Govino. Rasant la cime des arbres, l'hydravion fait dresser la tête aux passants et s'éparpiller les troupeaux qui rentrent à l'étable. Un campement serbe lance des hourras. Quelques blanches infirmières agitent leurs mouchoirs. Le miroir d'eau dévale vertigineusement. Chaque pli de l'onde semble un rasoir qui va nous trancher.

Un contact mou... un bond... un contact dur... un autre bond... L'oiseau de toile et de bois s'assied, puis reprend sa course, à fleur d'eau, vers le bercail, où cinquante mains l'empoignent et le traînent à terre. Un peu étourdi, l'on saute de la carlingue. Le timonier de service présente son ardoise pour y inscrire le compte rendu qu'il faut téléphoner à l'amiral. Les camarades qui ont attendu s'inquiètent du résultat de la patrouille :

— Avez-vous vu quelque chose? Mines? Sous-marins? Navires suspects?

— Rien.

(*A suivre.*)

RENÉ MILAN

VERS POUR LA PATRIE

I

Non, tu n'as pas été, ma France, assez chérie !
N'avons-nous pas, aux temps qui déjà sont lointains,
Préféré d'autres ciels au ciel de tes matins,
Murmuré d'autres chants que ceux de la patrie?

Sur la route étrangère et parfois ennemie,
Que d'erreur complaisante et de pas incertains !
Et comme une jeunesse ignora ses destins
Qui crut trouver sans toi les règles de sa vie !

Sois désormais l'unique amour de tous ces cœurs,
Où tu t'es révélée au jour de tes douleurs.
Tes fils, en t'adorant, ont essuyé tes larmes ;

Et quelle autre merveille éblouirait leurs yeux,
A présent qu'ils t'ont vue, ô sainte France en armes,
Tirer ton juste glaive et conjurer les dieux !

II

Les vents de tes plateaux, de tes monts, de tes plaines,
Le murmure enchanté qui monte de tes bois,
Les souffles d'océan emplis de sourdes voix
Et la brise au soleil devant la mer romaine,

Tous les hymnes de Dieu chantent sur ton domaine,
Tous disent ta splendeur, ô cher pays gaulois,
Qui dans tes siècles d'or a fait naître à la fois
Sous le ciel le plus beau la plus belle œuvre humaine.

Ton manteau triomphal porte en ses plis dorés
La richesse des champs, des vignes et des prés,
Et, comme un lourd trésor que jamais tu n'épuises,

Malgré l'hostilité du temps et des saisons,
Tu sèmes par milliers à tous les horizons
Le miracle sans fin de tes nobles églises.

III

Je ne veux plus chanter que ton divin visage,
L'ouvrage de ton âme et celui de tes doigts,
Et ton front couronné d'honneur par tant de rois,
Le bâtisseur, le saint, le héros et le sage ;

Ta généreuse histoire où rêve sur la page
L'enfant qui croit y lire un poème parfois ;
La sagesse latine inscrite dans tes lois,
Et tes erreurs qui font qu'on t'aime davantage ;

L'ordre subtil et sûr qui règne en ta maison,
Ton art où le caprice écoute la raison,
Tes jardins embaumés par les plus belles roses ;

Et surtout (ô mon cœur, sache te souvenir !)
Ce peuple chevalier né pour les justes causes
Et sa jeunesse en fleur toujours prête à mourir.

IV

Quelle étrange auréole est sur vos jeunes têtes,
Beaux enfants qui venez relever notre orgueil,
Alors qu'en souriant votre cœur fait accueil
Au risque des combats qui sont pour vous des fêtes !

Nous n'apportions, nourris dans les jours de défaites,
Qu'un hommage sans flamme à des drapeaux en deuil ;
Quel mystère est en vous qui chante à notre seuil
Et vient rasséréner nos âmes imparfaites !

O jeunes gens, plus fiers que nous et plus croyants,
Une image de gloire entre en vos yeux brillants,
Qui vous laisse en tombant cette face ravie ;

Et votre mort joyeuse atteste en vérité
Qu'ils valent mille fois le don de notre vie,
Ces rêves immortels dont nous avions douté.

V

Ceux qui savent mourir nous enseignent encore
Qu'un tel savoir suffit et que tout autre est vain,
Qu'au delà du tombeau rayonne un seuil divin
Et qu'à sa nuit succède une vivante aurore.

C'est pour servir ailleurs à des fins qu'on ignore
Que cet enfant succombe à son premier matin,
Et nous croyons à tort s'achever son destin
Quand le sillon sanglant l'étreint et le dévore.

Mais, quel que soit le sort de ceux que vous pleurez,
Mères et veuves, sœurs et filles, deuils sacrés,
Sachez que la douleur par soi-même est féconde :

La vôtre sert sans doute aux rachats infinis,
Par où le sacrifice équilibre le monde.
O chers yeux qui pleurez nos morts, soyez bénis !

L'ART ET LE SOLDAT

Les œuvres de beauté ne sont pas éternelles.
Même quand sur le roc le temple fut fondé,
Ses images de marbre ont rarement gardé
La gloire des cités qui fleurissait en elles.

Leur art ne survit point aux nations charnelles :
L'honneur de maintenir le sien n'est accordé
Qu'à celles dont le cœur est toujours décidé
A lui forger l'appui des armes fraternelles.

La France te tiendra pour son fils le plus cher,
O toi qui la défends dans son âme et sa chair !
Au monde, grâce à toi, brille encor sa lumière

Et notre pur génie à tes côtés combat.
Parmi les citoyens ta place est la première,
Toi par qui nos destins sont fixés, ô soldat !

VŒU D'ÉCRIVAIN

Nos livres les plus beaux n'ont qu'un sort incertain ;
Parmi leurs vains débris dont le passé s'encombre,
Comment garder l'espoir de préparer dans l'ombre
Une œuvre où l'avenir trouvera son butin !

Toi qui croyais servir l'honneur du nom latin,
Qui remplissais d'un long labeur des jours sans nombre,
Vois : de tant de travaux l'un après l'autre sombre ;
Un seul survivra-t-il pour un meilleur destin?

Parfois, un simple chant gravé sur une stèle
Fait le poète aimé de la muse immortelle ;
Un cri jailli du cœur illustre le tribun...

Ah ! puissé-je à mon tour inscrire en ta mémoire,
O Patrie, et sauver du naufrage commun
Une page d'amour écrite pour ta gloire !

PIERRE DE NOLHAC

SALONIQUE

L'incendie de Salonique ne sera pas une des moindres catastrophes de cette guerre. Une grande cité, parée de tout l'éclat oriental, riche de ses monuments, fière d'une histoire tourmentée et généreuse, vient de s'abîmer dans les flammes. Elle a péri presque tout entière alors qu'elle s'éveillait d'un long sommeil et que, sous l'impulsion amicale des Alliés, elle se préparait à de brillantes destinées.

A ceux qu'elle a enchantés de sa lumineuse beauté, émus de ses malheurs, à ceux qui ont goûté aux charmes de son hospitalité sur les chemins de la guerre, à ceux qui l'ont défendue de leur sang et de leur jeunesse, à tous ceux qui l'ont aimée, la ruine de Salonique apparaîtra bien cruelle. Ils ne pourront s'empêcher de la confondre dans une commune pitié avec les villes martyres de Reims, Louvain, Arras et Soissons. Que la torche ait été allumée par la fatalité aveugle ou par une main criminelle, elle n'en a pas moins succombé face à l'ennemi et pour notre cause. On dit que des avions allemands attirés par le spectacle ou exacts au rendez-vous survolèrent son agonie et laissèrent tomber quelques bombes phosphorées.

Sauf la partie Est jusqu'aux basiliques de Sainte-Sophie et Saint-Georges, sauf le quartier des campagnes et les faubourgs de Zeitenlick et de Micra, la ville est détruite. Tout ce qui était contenu à l'intérieur des vieux remparts, entre la mosquée des Derviches tourneurs et la rue de la Reine-Sophie, n'est plus. Les habitations de milliers de familles, des magasins, des hôtels et des banques, des édifices publics, des

mosquées fameuses ont disparu. Un cimetière immense a remplacé la ruche bourdonnante. L'atmosphère si pure est noire de fumée. D'un décor féerique il ne reste que des tronçons funèbres et des ruines hideuses.

L'épreuve, si dure qu'elle soit, n'atteint nullement notre force militaire au front macédonien et ne saurait amoindrir notre résistance, mais elle prive toute une population de ses moyens d'existence et aggrave les souffrances des classes pauvres des Israélites et des Turcs.

Il n'y avait dans l'enceinte même de la ville que de rares immeubles affectés aux services militaires. A l'extrémité des quais, vers le port de commerce, se trouvait bien l'État-Major Général et la Place, mais dans un quadrilatère spécial qui leur a sans doute permis d'échapper.

Au début de notre installation, nous avions éprouvé des difficultés à nous loger en ville. Sous prétexte de ne pas gêner la mobilisation grecque, qui avait rempli Salonique des troupes du roi Constantin, nous avions rencontré une obstruction systématique et nous avions été forcés de nous rejeter sur des terrains qui avaient été délaissés à cause de leur insalubrité, à l'ouest de la ville, vers le Vardar de fâcheuse réputation. Depuis, les camps français et anglais de Zeitenlick avaient pris une grande importance et s'étendaient d'un seul tenant jusqu'au pont du Vaïco.

Plus tard, il nous fut permis, grâce à l'intervention de la princesse Marie de Grèce, d'établir un premier hôpital avenue de la Reine-Olga, dans le quartier des consulats et des villas élégantes. Nous occupâmes enfin les terrains Allatini et Micra. C'est pourquoi les armées alliées ne furent pas touchées par l'incendie de Salonique.

Après trois ans de guerre la répartition des diverses races dans cette ville s'était beaucoup modifiée. Si on s'en rapporte aux auteurs locaux, la population comprenait, en 1914, 170 000 âmes. A supposer que ce chiffre ne fût pas exagéré, la diminution en 1915 aurait été considérable. Il ne restait certainement pas 100 000 âmes. Les riches Turcs avaient gagné Constantinople, tandis que les Grecs émigraient à Volo, à Larissa ou à Athènes. La plèbe grecque et les musulmans de condition inférieure étaient seuls demeurés. Les Israélites

n'avaient pas de raisons de changer de domicile, car c'était bien leur ville et toutes leurs sympathies allaient aux nouveaux occupants. Ils sont donc restés et ce sont eux qui ont le plus pâti du désastre. Ils formaient en 1914 la grande majorité de la population. Au moment du cataclysme ils en représentaient plus des deux tiers. Après eux, l'élément le plus important était formé des musulmans, Turcs et Deunméhs qui habitent les parties hautes de la ville, les plus pittoresques.

L'Israélite est répandu partout. Il tient le petit commerce et le haut négoce. Il est artisan et marchand ; il s'est façonné à tous les métiers. Il est menuisier, forgeron, tonnelier, cordonnier ; il est tout, car Salonique est une ville juive. C'est une des citadelles du judaïsme.

De toute antiquité les Juifs avaient été représentés à Salonique, mais ce n'est qu'au xve siècle qu'ils formèrent une colonie puissante. Ils venaient d'Espagne, au nombre de 20 000, d'où Isabelle la Catholique les expulsait en masse (1492). Reçus avec sympathie par les Turcs, ils contribuèrent au relèvement de Salonique par les éléments de richesses qu'ils apportèrent avec eux et par les relations qu'ils établirent avec les communautés judaïques de France, d'Italie et du Portugal. Les Israélites constituaient déjà, au milieu du xvie siècle, la majorité de la population salonicienne. Ayant gardé de leur patrie d'origine la langue et le costume, ils imposèrent les modes castillanes qui se sont conservées jusqu'à nos jours et l'usage de la langue espagnole, qui a été supplantée par le français, nous verrons par quel procédé.

Salonique commerçait avec les plus grands ports de la Méditerranée, avec la Hollande et les villes hanséatiques. Elle se transformait en un centre autonome qui, sans porter ombrage au gouvernement turc, payait bien les impôts. Aussi les Israélites acquirent-ils une grande liberté. Ils avaient leurs juridictions propres, leurs écoles, leurs hôpitaux, leurs séminaires. La science judaïque jette alors un grand éclat dans le monde. Les étudiants affluent de partout avec les commerçants. Salonique profita des arrangements que le sultan venait de conclure avec les Ragusains et les Vénitiens (1521). Les Juifs servaient de courtiers pour les blés, les céréales, les étoffes et les soies pendant plus d'un siècle. Mais les rivalités

entre les Vénitiens et les Turcs aboutirent à une guerre qui consomma la déchéance de la République. Salonique, trop éloignée pour servir d'entrepôt dans la Méditerranée orientale, se vit supplanter par Smyrne. Dès lors, c'est la décadence.

Éprouvée dans sa fortune, Salonique hébraïque connut les déchirements intérieurs jusque dans son antique religion. Un schisme compromit non seulement son unité, mais encore celle des Israélites du monde entier.

Un rabbin, Sabetaï Zévi, était venu de Smyrne apporter une doctrine mystique dérivée de la Cabale (1655). Son éloquence persuasive, son aspect avantageux, ses pratiques mystérieuses troublèrent les esprits. Il réussit à séduire un grand nombre de fidèles et à proclamer la divinité de sa mission. Le nouveau Messie était né. Il fut peu à peu reconnu en Europe, en Égypte, en Perse. Des apôtres prêchèrent les maximes sabétaïstes et lui-même entreprit des voyages où il fut reçu comme un envoyé de Dieu. Ses ambitions ne connaissant plus de bornes, il se proclama « Roi des Rois. » Les autorités turques à la fin s'inquiétèrent : Sabetaï fut arrêté et mis en prison. Il n obtint la vie sauve qu'en reniant sa foi et en embrassant l'islamisme. Ses disciples l'imitèrent. Comme la doctrine était peu solide et les prêtres incertains, il y eut de nombreuses sectes et des pratiques diverses. Reniés par les Juifs, à peine supportés par les musulmans, ils subsistèrent néanmoins jusqu'à nos jours. On les appelle *Deunméhs*, c'est-à-dire, en turc, « Convertis ». A Salonique ils sont encore au nombre de quinze à dix-huit mille. Dans quelques groupements les Deunméhs sont revenus aux préceptes hébraïques, mais la plupart ont franchement adopté l'islamisme. Voués cependant à un certain isolement et se mariant entre eux, les Deunméhs eurent à souffrir des suites funestes de la consanguinité. Un grand nombre de familles s'éteignent lentement. D'autres, au contraire, grâce à leur fortune et à leurs relations, purent s'allier à des Turcs ou même à des Slaves et firent souche de sujets remarquables. On rencontre aujourd'hui des Deunméhs parmi l'élite des Jeunes-Turcs et jusque dans l'entourage le plus influent du sultan.

Pendant près de deux siècles les Israélites de Salonique vécurent dans un isolement fâcheux. Il fallut la révolution de

1848 et plus tard l'Alliance israélite pour les faire renaître à la vie et au progrès de la civilisation occidentale.

L'Alliance fut fondée en mai 1860, à Paris, pour réunir les forces isolées des Israélites et leur permettre de défendre leurs droits. Nous trouvons à sa tête Eugène Manuel, Charles Netter, Narcisse Leven, puis le grand avocat Crémieux. L'œuvre de cette société qui prit le titre d'*Alliance israélite universelle* est connue de tous. De France elle s'est répandue dans le monde entier. Elle a fondé de nombreuses écoles et cours publics ; elle a ouvert aux jeunes israélites des carrières qui, par atavisme ou par préjugés semblaient leur être fermées, en créant des écoles professionnelles et d'agriculture. Elle dispose même de colonies agricoles au Brésil, en République Argentine, en Palestine et en Tunisie. L'Alliance, choisissant notre pays comme centre de son organisation, de ses séminaires, et de ses écoles normales, a marqué ses préférences. Il ne saurait y avoir de doute, l'Alliance sert l'influence française. S'il était besoin d'un exemple, celui de Salonique serait des plus démonstratifs. Les progrès des communautés israélites en Orient vont de pair avec ceux de la cause française.

Nous avons trouvé à Salonique, à côté d'éléments hostiles, une population sympathique, aimant notre pays. C'est le Salonique juif, c'est le Salonique transformé par l'Alliance. Après les Dardanelles, quand nous abordions sur une terre que nous croyions amie, ce sont des amis ignorés, ce sont les Israélites qui, seuls, nous ont accueillis franchement. Nous devons nous en souvenir aujourd'hui et plus tard au règlement de compte.

La langue française n'est pas devenue sans difficultés la langue de Salonique. Les Israélites auraient pu rester fidèles à l'espagnol qui est encore parlé par les vieilles générations actuelles. Rien ne mesure mieux la grandeur de l'étape franchie que la constatation que l'on peut faire dans les familles pauvres. Tandis que les vieux parlent espagnol, les jeunes et leurs enfants ne s'expriment qu'en français. Dans les bureaux, dans les banques, au cinéma et au théâtre c'est le français qui est seul employé. La majorité des journaux paraît en français. Il aurait pu se produire un mouvement en faveur de la langue allemande à cause des courants commerciaux avec

Vienne et Belgrade et des visées autrichiennes sur les débouchés et le port de Salonique. Les gouvernements successifs de Turquie et de Grèce auraient pu enrayer le développement de la langue française.

L'adoption du français par l'Alliance israélite universelle est d'une grande importance; elle marque une victoire de notre influence en Orient. Le gouvernement allemand s'en était ému, le kaiser avait envoyé une mission à Salonique pour essayer de nous faire échec. Les Israélites d'origine germanique fondèrent une section spéciale de l'Alliance israélite universelle avec ramifications à Jaffa, Salonique, Jérusalem ; ce sont les *Hilfverein*, où l'hébreu est enseigné concurremment avec l'allemand. De plus, une propagande fut organisée en faveur du sionisme.

Quoi qu'il en soit, l'enseignement du français progresse à Salonique. Outre le lycée français qui n'appartient à aucune confession, il existe une école secondaire de garçons comptant 1 000 élèves et six écoles de filles en comptant 1 500. La première école de garçons date de 1873, et la première école de filles de 1875.

Aux jours de deuil il était juste de rappeler ce qu'a fait pour la prospérité de Salonique l'Alliance israélite universelle. C'est de plus une amie de la France dont la fidélité s'est affirmée pendant la guerre. Nous avons secouru dans leur infortune les Israélites saloniciens. Nous serons toujours en reste avec eux, car les premiers ils nous ont donné leur cœur.

L'incendie de Salonique n'a pas seulement éprouvé des populations qui nous étaient chères, mais il a encore anéanti des vestiges d'histoire, des monuments du passé, un décor incomparable.

Il y a quelques semaines encore, on trouvait dans le cadre de cette ville les traces de la période roumaine, les croisades, la splendeur vénitienne, les invasions, la domination turque, l'apogée de la puissance byzantine, les attraits de la grande ville moderne et l'âme d'une place formidable de guerre.

La grande voie macédonienne de Durazzo à Constantinople traversait Salonique. C'était la voie Egnatia qui était toujours restée comme une artère mondiale, avec sa foire perpétuelle, ses ripailles débordantes, les défilés de toutes les races, de tous

les costumes. Pour ajouter à l'illusion l'arc triomphal de Galère la dominait encore.

L'église de Saint-Démètre avec les merveilles de son plein cintre, les joyaux de ses pierres, ses cinq nefs et ses innombrables colonnes, les ors adoucis de ses mosaïques et le tombeau du saint ne montre plus que quelques murs noircis.

Par bonheur la basilique byzantine de Sainte-Sophie et Saint-Georges sont encore debout. Mais le sanctuaire du Prophète Élie qui jaillissait d'une colline avec le fer de lance d'un minaret piqué à ses côtés, la mosquée des Derviches tourneurs aux cours mystérieuses, les coupoles en séries étagées du « Monastère grec » et la mosquée d'Hamza bey aux riches tapis écarlates sont à jamais anéantis.

Que sont devenus les mille lacis des ruelles turques qui dominaient la ville? Là, au-dessus des foules et des mêlées bruyantes, s'étaient conservées les traditions de l'Orient, le fatalisme indulgent et la contemplation sereine, le passé dans son cadre immuable. Le panorama au loin s'étendait sur les bleus de la mer et du golfe et sur les pentes de la cité, où les mosaïques des maisons des temples et des mosquées s'étendaient entre les masses sombres des cyprès, les bouquets d'or des platanes et les flèches immaculées des minarets.

Où sont les échoppes ventrues dont les toits se rejoignaient au-dessus des chemins, les façades à moucharabiehs qui, à travers les guirlandes des glycines, les pampres des vignes vierges et les feuilles larges des figuiers se montraient fièrement colorées à la détrempe, tantôt en rouge de toutes les nuances et de tous les tons, en jaune doré par les lumières et les mirages du pays, tantôt en rose adouci par les pluies ou encore en pourpre somptueux façonné par le soleil?

Où sont les boutiques et les cafés des places ombragées, les fontaines aux eaux fraîches qui coulent toujours, les cimetières qui cachent leurs stèles de marbre dans les orties géantes, les mosquées et les couvents, les maisons de familles vieilles de plusieurs siècles? Où sont les jardins, les parterres de roses et de tubéreuses, les treilles de jasmins qui avaient si longtemps charmé la solitude des femmes musulmanes?

Sur ces ruines désolées on ne reverra plus de longtemps les groupes de vieillards fumant à loisir leur narguileh en égre-

nant leur rosaire, les silhouettes sombres des femmes voilées allant à la fontaine au milieu des juives à la « Coffia » d'ors pailletés, au long « Kerim » bordé de fourrure. Que de larmes, que de regrets va entraîner la castastrophe de Salonique, que de souvenirs disparaîtront à jamais !

Qu'il me soit permis d'évoquer l'image d'un temple byzantin et des hôtes qu'il abritait à son heure dernière. Il était dans un quartier du centre qui a le plus souffert. Nul doute qu'il n'ait péri. Il était si modeste qu'on ne voyait de la rue qu'un pan de mur bariolé de rouge. Comme il était enfermé dans un enclos on passait a côté de lui sans soupçonner son existence. Maintes fois j'avais essayé de pénétrer : une vieille porte disjointe n'avait pas cédé... Un jour de Pâques je la trouvais entre-bâillée, j'entrai. J'avais devant moi un pur chef-d'œuvre byzantin, une petite basilique en forme de croix aux bras égaux surmontée d'une coupole. Elle était ruinée, lézardée et s'inclinait d'un côté comme prête à tomber. Des arbres centenaires l'entouraient et les herbes folles, les coquelicots poussaient à ses pieds. La coupole reposait à l'intérieur sur quatre piliers soutenus par des colonnes fuselées de marbre blanc et une lumière très égale tombait d'en haut. La nef de faibles dimensions, mais de proportions harmonieuses, avait la légèreté d'un tabernacle et la majesté d'un temple, — œuvre exquise qui achevait de mourir dans l'abandon.

Une forme voilée vint à moi. Elle me prit par la main et me conduisit vers un grabat où un enfant pleurait. C'étaient les occupants de la basilique, une pauvre réfugiée et son fils. Leur dénuement prenait une signification plus douloureuse dans le décor enchanteur. Et, comme je partais, accablé, la mère me glissa dans la main un œuf de Pâques magnifique, coloré en rouge. Quel gage de paix et de bonheur, quel trésor en ce jour sacré, l'inconnue, la miséreuse, venait de m'offrir. Et c'était un miracle que cette femme qui n'avait rien m'ait donné quelque chose! Les flammes ont anéanti la merveille byzantine. Que sont devenus mes amis ?

JOSEPH VASSAL

LE FRONT ANGLAIS

EN ÉGYPTE ET EN PALESTINE

Pour comprendre ce qui se passe en Palestine, il faut remonter à l'origine des choses, — il y a trois ans, qui valent un siècle ; mais il n'y a que trois ans tout de même.

En juillet 1914 il y avait en Égypte 15 millions d'habitants à peu près ; c'est le chiffre du dernier recensement (1917). Car il y a 15 millions d'Égyptiens, on ne le sait peut-être pas assez. Et pour maintenir en paix cette grosse agglomération humaine, il y avait environ 3 000 soldats anglais en tout et pour tout. Et c'était l'Égypte du canal de Suez, un rouage vital évidemment de la grande machine impériale anglaise.

Quand la Turquie prit parti, on se rappelle les cris de triomphe dans la presse boche, et les espoirs immenses — parmi beaucoup d'autres, il est vrai. Depuis ce temps-là, jusqu'au moment présent, on n'a jamais pris l'Égypte au sérieux comme « front » ; on a eu l'impression qu'il ne s'y passait rien. Mais quand on y va voir, on est stupéfait de l'effort anglais, un effort silencieux et énorme, une des manifestations de l'énergie anglaise les plus étonnantes.

*
* *

L'éveil a été lent. Dans les milieux français du Caire, on conte des anecdotes, qui ne sont peut-être pas authentiques, mais qui reconstituent l'atmosphère.

Le canal de Suez est une personne juridique assez particulière, constituée sous le second Empire, dans des actes diplomatiques. En vertu de ces accords, la Compagnie du canal n'a pas de nationalité. Ni française, ni anglaise, ni égyptienne, ni turque, elle est neutre ; une petite Belgique, ou plutôt l'inverse : elle est le contraire d'inviolable ; le canal est ouvert à tous les belligérants. Ceci posé, voici ce qu'on raconte.

Dans les toutes premières semaines de la guerre, le général Maxwell, qui commandait en chef l'armée anglaise, eut une entrevue avec M. de Sérionne, le directeur de la Compagnie. Il faut entendre son ami Sérionne, son partenaire au bridge. Et il lui dit (ou du moins il lui aurait dit) : « Mon cher ami, rendez-moi un grand service. Si le *Gœben* (ou le *Breslau*) se présente à Port-Saïd pour franchir le canal, je vous en supplie, ne le laissez pas passer. S'il franchissait le canal, il ne trouverait pas d'ici à Bombay un seul bateau anglais capable de l'arrêter. » M. de Sérionne répondit : « Je suis un neutre et un commerçant. Si le *Gœben* se présente à Port-Saïd et acquitte les droits, je ne puis que lui envoyer un pilote. Mais vous, général commandant les forces anglaises, vous pourriez peut-être empêcher le pilote de partir. — Tiens ! c'est une idée ! » se serait écrié le général Maxwell.

L'anecdote semble ridicule parce qu'on met un certain temps à se rendre compte combien notre concept de la neutralité s'est effrité depuis trois ans. Il faut un effort d'imagination pour nous le représenter.

Voici un autre potin du Caire. Ismaïlia est une véritable forêt ; ç'a été le centre de la Compagnie depuis de Lesseps ; elle y a fait pousser un parc somptueux. Le jour où le général Maxwell se décida enfin à mettre des soldats sur le bord du canal — précisons, ce furent des Gourkhas, — il demanda aux agents de la Compagnie l'autorisation de faire camper les Gourkhas dans les fourrés du parc, où ils seraient moins apparents. Il était encore sensible évidemment à l'incorrection de faire garder un canal neutre par des soldats anglais. Il était sensible aussi peut-être au ridicule de paraître redouter un danger imaginaire.

M. de Sérionne, dit-on, avait émis des craintes sur la possibilité de poser des mines dans son canal, que nul ne sur-

veillait. Il ne rencontrait plus d'amis militaires anglais, sans qu'on lui frappât sur l'épaule en riant : « Eh bien ! Sérionne ! et ces mines? » Aujourd'hui encore, sur les bords du canal, le promeneur rencontre parfois des tranchées, des abris souterrains, des murettes de sacs à terre. On s'esclaffe à la pensée du canal de Suez utilisé comme tranchée de première ligne, ou plutôt comme *no man's land*, par le choix spécial des autorités militaires. Naturellement, l'état-major anglais ne peut pas avoir eu cette idée saugrenue. Il n'a pas cru à la possibilité d'une attaque, voilà tout.

Et, voici le bouquet.

Une nuit, en mars 1915, dans la région immédiatement au sud d'Ismaïlia, entre le lac Timsah et les lacs Amers, vers Tousoun, un bateau anglais qui naviguait sur le canal par le plus grand des hasards aperçut des bachots qui faisaient la navette entre les rives asiatique et africaine du canal. Il les héla. C'étaient les Turcs qui passaient. Notons, n'est-ce pas, que, avant la guerre, toute la presqu'île du Sinaï était rattachée politiquement à l'Égypte. Ces Turcs, signalés pour la première fois sur le canal, avaient cheminé inaperçus, en territoire anglais, sur une profondeur de 200 kilomètres.

Tout cela est parfaitement vraisemblable, si ce n'était pas vrai, ou du moins pas rigoureusement exact. Nous savons bien que cet état d'esprit-là fut celui de toute l'Angleterre, au début de la guerre. D'autre part, le temps n'est plus où il eût été sage de jeter un voile. Au contraire, il est réconfortant de montrer le point de départ, pour qu'on puisse mesurer le chemin parcouru. Ces choses qui semblent antédiluviennes sont séparées de nous par un intervalle de quelques dizaines de mois.

*
* *

Quelle est l'importance de l'armée anglaise actuelle sur le front égyptien? Bien entendu, on ne serait pas autorisé à le dire, même si on le savait; le chiffre d'ailleurs est apparemment variable. Mais enfin, c'est à coup sûr une armée, dans le sens technique du mot, avec un nombre de divisions décent ; pour en être assuré, il suffit de se rappeler ce qu'elle fait, et que le soldat turc n'est pas du tout un ennemi méprisable.

C'est une portion de l'armée nouvelle, improvisée, nationale, l'armée de Kitchener. L'ancienne armée de métier, coloniale, est peut-être représentée par quelques éléments hindous. Je ne sais pas dans quelle mesure ces éléments-là sont d'ancienne formation. En tout cas, ils sont numériquement insignifiants. La masse est composée de *Britishers*, Irlandais, Écossais, Anglais, Australiens. Ces derniers, les *Anzacs*, désormais fameux, sont peut-être en proportion un peu plus forte que sur le front de France. Pour venir d'Australie, ils ont eu moins de chemin à faire. Assurément, ils tiennent beaucoup de place. Le très beau jardin zoologique du Caire a recueilli un nombre extraordinaire de kangourous, qui avaient quitté leur pays natal comme mascottes d'un régiment ou d'une compagnie, et qui, à l'user, ont été jugés encombrants. On trouve parfois dans les journaux la lettre indignée d'un Anzac, protestant que le jardin zoologique méconnaît grossièrement les habitudes et les besoins de ce pauvre animal. Les Anzacs portent un grand chapeau de feutre à plume de casoar, qui est une chose très voyante. Ils sont probablement plus bruyants, plus lâchés que les autres *Britishers*. A Gaza, tout près des tranchées, on pouvait voir galoper de séduisantes amazones; c'était une bombe de cavaliers anzacs déguisés. A cette nuance australienne près, l'armée anglaise d'Égypte c'est celle du front français.

Cela peut paraître tout naturel. Pourtant, nous avons créé à l'usage des colonies une armée coloniale. La conquête de l'Algérie, qui a demandé dix-sept ans de guerre ininterrompue, a été faite par des troupes métropolitaines, et elles étaient pourtant du moins une armée de métier. A-t-on oublié la tragique aventure de ce régiment de ligne, emprunté tout brandi à notre armée nationale — n'était-ce pas le 205e? — qu'on eut l'imprudence d'envoyer à Madagascar avec le général Duchesne? Et imagine-t-on que, hier, au Maroc, nous aurions pu, sans inconvénient, recommencer cette expérience? L'Italie a fait sa campagne de Tripolitaine avec son armée nationale (réservistes compris, je crois), comme elle avait fait auparavant son expédition d'Abyssinie. Ce sont ces mêmes troupes qui depuis, sur les frontières de la patrie, ont battu les Autrichiens, et tiennent tête à l'armée allemande.

Il est bien possible qu'une armée anglaise, hors d'Europe, surtout en Égypte, ait plus facilement qu'une autre le sentiment de défendre la patrie. Le canal de Suez c'est l'empire britannique. Contre des Turcs organisés à l'allemande, il est vrai aussi que la guerre coloniale emprunte les méthodes de la guerre européenne. Et pourtant l'Égypte n'est pas l'Angleterre.

Quand on a rendu hommage à l'armée qui a jailli du sol anglais à l'appel de Kitchener, il faut ajouter un petit alinéa sur la partie de cette armée qui s'est trouvée tout naturellement à la hauteur d'une expédition coloniale.

***

Cela suppose d'abord un « matériel humain » excellent, comme disent les Boches. Il est très curieux à voir dans les rues du Caire, ce matériel humain. Pour économiser la toile kaki, et prenant en considération le climat égyptien, l'intendance anglaise, dans sa sagesse, laisse aller genoux nus toute l'armée. La culotte d'ordonnance est celle de football, qui s'arrête fort au-dessus du genou, et qui est en somme notre caleçon de bain. Entre cette culotte et la bande molletière, une grande étendue de jambe est à l'air, non seulement le genou, mais une fraction du mollet et la moitié de la cuisse. Les premiers jours où on porte cet uniforme, sous le ciel de là-bas, il faut se résigner à un coup de soleil douloureux, qui va jusqu'à rendre la marche difficile; puis c'est fini, on est fort à l'aise. Dans les rues du Caire, chaque soldat anglais paraît demi-nu, en tout cas, il étale une quantité de peau bien plus grande que de coutume, de cette peau très blanche du Nord, qui prend au soleil un ton rouge brique uniforme. Se rappelle-t-on avoir lu, il y a quelques années, dans les correspondances de guerre, un sobriquet donné par les Boers aux Anglais, celui de *red-necks*, les nuques rouges? C'est cela même, il s'agit du même ton donné aux mêmes peaux par le même soleil dans des pays de climats analogues.

Les peaux égyptiennes ont des tons bien différents, plus foncés, et surtout très divers. Le contraste est très vif. Les deux grandes villes, Alexandrie et le Caire, mais surtout le

Caire, sont bondées de soldats anglais ; c'est naturellement là qu'ils sont tous quand ils ne sont pas au front. Ils circulent en petits groupes, toujours entre eux, chacun d'eux si rigoureusement semblable à l'autre, de jeunesse, d'allure, de costume et de peau. La diversité de la foule orientale qu'ils coudoient accuse et exagère cet effet d'uniformité. L'impression est d'une espèce zoologique nettement distincte, de ces espèces que les naturalistes appellent « bonnes » parce que les variations individuelles y sont légères. On peut songer encore, si vous voulez, à quelque chose comme le Gulf Stream qui garde sa température, sa couleur, sa personnalité intacte, à travers toute l'énormité de l'Atlantique. Je connais des gens que ce quant-à-soi exaspère, mais ceci est une autre paire de manches. L'impression de masse et de force est indéniable.

Récemment encore, un petit noyau de troupes françaises était campé en Palestine, au milieu de l'armée anglaise, sous les figuiers de Khan Younès. Je suppose qu'on peut le dire, maintenant qu'ils n'y sont plus. Une piste de voitures traversait le camp français; elle eût été commode pour un groupe d'Anglais voisins, mais une pancarte n'en permettait l'accès qu'aux voitures d'ambulance. Un beau jour une prolonge conduite par deux soldats anglais fut sur le point de s'engager sur cette piste. La France, dont les droits allaient être violés, se trouva représentée par un cuistot de Toulouse, qui vaquait à ses fonctions. Fort de ses droits, et assuré que ses interlocuteurs ne savaient pas un mot de français, le cuistot protesta avec plus de véhémence que de courtoisie. Mais il le fit, bien entendu, pour tuer le temps, pour se soulager d'un peu de faconde méridionale inemployée, sans malice, et sans la moindre illusion sur le résultat. Or, les deux Anglais, quand ils eurent compris ce dont il s'agissait, firent silencieusement demi-tour. Et le cuistot stupéfait résuma l'incident avec une exclamation parfaitement juste : « Eh bien ! mon vieux, qu'est-ce que j'aurais pris, si c'avait été deux Français ! » En effet, nous n'avons pas lieu d'en être fiers, mais des soldats de chez nous, probablement, en l'absence de toute autorité, ne se fussent pas imposé, à la fin d'une journée fatigante, un détour de deux kilomètres pour com-

plaire à un cuistot mal embouché, simplement parce que celui-ci avait raison.

L'Anglais est naturellement bien plus discipliné que nous. Un certain mépris avoué de l'intelligence, la banalité traditionnelle des idées courantes, le cant, jusqu'à la supériorité des modes masculines, tout cela suppose, en Angleterre, une docilité des hommes à l'opinion générale.

L'individu se fond bien mieux dans l'ensemble. Ces gens-là sont plus que nous de même poil au moral comme peut-être au physique. Sur le sol français de Dunkerque à Marseille, Ajaccio, voire Alger, la gamme des variétés humaines est probablement plus étendue que dans les Iles Britanniques. Nous ne serions peut-être pas, nous, une aussi « bonne espèce ». Cela vient à l'esprit en tout cas, en regardant circuler les Tommies dans les rues du Caire.

*
* *

Ces Tommies, frais débarqués de leur province natale, on leur a fait un programme de guerre à leur mesure exacte. Ce programme étonne beaucoup l'Algérien que je suis. Nous autres, dans notre Afrique du Nord, où nous sommes installés depuis trois quarts de siècle, nous avons l'indigène comme collaborateur; non seulement nous l'employons, mais encore ses méthodes. En Égypte, la nouvelle armée anglaise ignore les indigènes. Toute expérience antérieure à la sienne ne l'intéresse pas, ou du moins, elle n'a pas eu le temps de s'y intéresser. Les soldats britanniques abordent tous les problèmes avec les ressources de leur expérience propre, de leur ingéniosité, et de leur outillage. C'est la méthode de Robinson dans son île.

Quelques exemples montreront ce que je veux dire. Dans notre Afrique du Nord, nous empruntons aux indigènes leurs noms de lieux ; nos cartes sont constellées de *Haci*, de *Aïn*, de *Djebel*, etc... J'ai été un peu impressionné par l'existence d'un poste anglais qui s'appelle W. D. C'est son nom; on demande au guichet du chemin de fer un billet pour W. D. et l'employé égyptien vous le tend. Ce n'est peut-être pas aussi significatif en réalité qu'en apparence, parce que c'est

tout de même exceptionnel. Le cas n'est pas isolé ; il y a d'autres stations qui s'appellent B^1, B^2, etc..., jusqu'à B^5. Pourtant, les gares d'Égypte portent en général des noms arabes. Disons seulement que le cas de W. D. est assez symbolique. En revanche, j'ai suivi pendant quelques jours la besogne courante d'une « escadrille de voitures automobiles légères », et ce que j'ai vu n'a sûrement rien d'exceptionnel ; toutes les escadrilles travaillent à peu près comme celle-là. On part sans aucune espèce de guide indigène, on tâtonne, on découvre, on classe et on enregistre dans sa mémoire le pays. L'officier fait parfois faire cercle à ses hommes, et attire leur attention sur un détail du paysage, qui sera désormais pour eux ce que les marins appellent un « amer ». « Vous voyez cette tache de sable blanc là-bas, sur le promontoire rocheux de la falaise. Regardez-la bien. Apprenez-la. Elle vous servira à retrouver votre chemin. » Ce petit cours de géographie pratique se fait après quelques minutes de méditation silencieuse sur les tombes de deux soldats de l'escadrille, morts victimes de leur inexpérience.

Ou bien encore l'escadrille s'arrête à l'heure du lunch, à 60 ou 70 kilomètres du poste, en un point qui ne paraît se distinguer en rien du désert environnant ; les soldats creusent le sol à côté d'une pierre fichée en terre et en retirent des conserves, du whisky. C'est ce qu'ils appellent un *dump*. Nous n'avons pas le mot en français parce que nous n'avons pas la chose ; traduirons-nous une cachette? Les récits anglais de voyages au pôle Nord nous ont familiarisés avec le mot *cairn* qui dit à peu près la même chose. Un *dump* que j'ai vu ouvrir était assez près d'oasis bien peuplées, dans une région où se croisent les routes de caravanes. Rien ne protégeait ce *dump* contre l'appétit des indigènes, sauf l'ignorance absolue où ils étaient de son existence. Cela suppose une cloison tout à fait étanche entre l'armée anglaise et la société indigène ; l'absence de guides, de boys, de femmes.

Le nom de W. D. est une abréviation de Water Dump, le *dump* d'eau potable, la provision d'eau. En effet, l'armée anglaise ne boit pas de l'eau de puits, en règle générale. Cette eau-là, l'eau naturelle, on la laisse aux indigènes, avec qui le soldat n'a même pas cela en commun. Il boit son eau à lui,

qu'on peut appeler artificielle. Dans le voisinage de la Méditerranée ou de la mer Rouge, c'est de l'eau de mer distillée et aérée, c'est-à-dire fabriquée industriellement de toutes pièces, avec du charbon de Cardiff : ailleurs, c'est de l'eau du Nil épurée chimiquement, et transportée à d'énormes distances. Pour ne pas trop s'en étonner il faut se souvenir que les puits et les sources sont rares, parce que nous sommes au désert.

*
* *

On ne s'est pas battu dans l'Égypte proprement dite, mais seulement dans les déserts qui l'entourent, désert libyque et du Sinaï. Ce ne sont pas seulement les Anglais qui ont fait la guerre sur ce théâtre très particulier, mais aussi les Turcs, ou si l'on veut les Turco-Boches. La différence des procédés est intéressante.

Un des bachots sur lesquels les Turcs ont voulu franchir le canal est exposé à Ismaïlia, percé de balles ou de projectiles variés. C'est un très grand canot de tôle, de 5 à 6 mètres de long ; le mot *Constantinopel* (qui est la forme allemande pour Constantinople) gravé à une extrémité. Comment ce grand bachot a-t-il traversé le désert? Traîné par des bœufs, disent les uns, et il était plein d'eau pour la consommation des bœufs qui le traînaient. Il semble certain, en effet, que les bachots, à leur passage à Jérusalem, ont été vus avec un attelage de ce genre. Mais d'autres font observer, avec une apparence de raison, que ces énormes récipients, une fois pleins d'eau, seraient d'un poids défiant toute tentative de roulage. Il faut noter par surcroît que les Turcs ont amené jusqu'au canal de l'artillerie lourde. Le service principal rendu par les bateaux de guerre — notre *Requin* en particulier — fut de la faire taire. Comment s'y étaient-ils pris? On ne le sait pas exactement, — et par cela même on peut être sûr qu'ils ont employé un système que nous connaissons trop, celui que l'argot des poilus appelle le système D.

L'Angleterre en Égypte n'a jamais employé le système D. Sans hésiter, du premier coup, à n'importe quel prix, elle a donné au désert une organisation moderne : un spectacle curieux pour nous qui, depuis 1880, discutons sur la question

du Transsaharien. Il faut reconnaître équitablement combien leurs déserts sont plus faciles à organiser que notre Sahara. Les déserts égyptiens sont morcelés par deux mers et un grand fleuve : la Méditerranée, la mer Rouge et le Nil : ça n'a pas de rapport avec l'immensité continentale du Sahara algérien, de Biskra à Tombouctou. Dans les déserts égyptiens il n'y a pas de recoin éloigné de plus de 300 kilomètres d'une base d'approvisionnement excellente, maritime ou nilotique. Pourtant il n'y a rien de plus aride sur la planète. Les rares indigènes traversent ces régions désolées par petites caravanes d'une ou deux centaines d'hommes. Il a fallu y faire la grande guerre européenne de 1914, la guerre des effectifs monstres et des approvisionnements immenses !

Jusqu'ici le chameau avait été au désert le seul agent de transport. Un Algérien, un peu familier avec les choses du Sahara, est très sensible à la manière dont les Anglais ont organisé et intensifié l'utilisation du chameau.

Et d'abord, dans les pays où il est chez lui, cet animal est toujours un peu sporadique ; au désert bêtes et gens sont rares. En Égypte, en voyant réunis les chameaux de l'armée anglaise, les indigènes, dit-on, se déclarèrent stupéfaits. Ils ne savaient pas qu'il y eût au monde tant de chameaux que ça. Pour son armée d'Égypte, l'Angleterre a drainé le cheptel camelin de la planète, de l'Inde au Maroc. Ç'a été une expérience sans précédent dans le passé du chameau. Il a toujours été un grand voyageur, mais sur ses pieds; on l'a vu pour la première fois en chemin de fer et en paquebot. Il s'est trouvé avoir des aptitudes qu'on ne lui connaissait pas. Il est organisé pour se replier et s'accroupir, c'est une position qui lui est familière, encore bien plus qu'au chat ou au chien ; il se distingue par là du cheval qui a les jambes raides et qui dort debout. Les chameaux accroupis sont très faciles à caser en voyage ; on les range à côté les uns des autres, par dizaines, par centaines, sur un lit de paille, comme des fruits dans une caisse; il ne reste plus qu'à expédier. Ils sont particulièrement intéressants à observer sur mer, parce que c'est là qu'on s'attendait le moins à les y voir. Pour les embarquer, la grue les soulève un à un au bout d'un fil, leur grand cou se profilant sur le ciel dans des attitudes absurdes. Dans la cale et

sur le pont d'un vapeur un lot de cinq cents chameaux tient facilement, et ce sont des passagers très agréables : ils ne bougent pas, ils ne crient pas, ils n'ont pas le mal de mer, ils sont très marins, ce qu'on n'eût pas deviné. Quand par hasard un chameau tombe à la mer, il se met à nager comme un poisson, tout de suite, comme s'il n'avait fait que ça toute sa vie. Ainsi sont venus en Égypte, de tous les points de l'horizon, à travers les mers et les océans, indifférents aux sous-marins, des milliers de chameaux. On peut le dire, j'espère, maintenant qu'ils ont fait leur tâche et que l'armée anglaise a le désert du Sinaï derrière soi.

Des officiers anglais ont séjourné quelque temps en Algérie pour en acheter. L'un d'eux, un beau jour, à Biskra, posa cette simple question : « Quelle est la ration journalière de vos chameaux? » Il s'adressait à des officiers français de méharistes, dont aucun, bien entendu, ne put répondre. La ration régulière du chameau français est de zéro gramme de rien : il n'y a pas de ration, le mot n'a pas de sens; et d'ailleurs, notre chameau n'est pas français, il est arabe, son élevage n'a pas été modifié depuis des siècles avant Mahomet. C'est une bête qui vit au pâturage et non pas à l'écurie.

Voilà qui est désormais changé. On connaît maintenant avec précision la ration du chameau; elle a été fixée par l'administration anglaise; elle comporte 4 kilogrammes de paille et 4 kilogrammes de mil, de mil, disons-nous, et non pas d'orge ou d'avoine; de ce mil égyptien à gros grains, qu'on appelle *dourrah*. Cette même précision administrative se retrouve dans toute l'organisation de la chamellerie anglaise. Les animaux campent à la corde comme des chevaux, chacun attaché à son piquet en face de sa mangeoire. Dans les compagnies de méharistes, ils ne peuvent être pansés que par des Européens, puisque non seulement les officiers et sous-officiers, mais tous les hommes sont Anglais. Les chameaux de bât sont groupés en régiments et compagnies, à peu près comme les mulets du train des équipages.

Pour mesurer la hardiesse de ces innovations, il faut songer à ceci : pas plus en Angleterre qu'en France, bien entendu, il ne peut y avoir un seul Européen qui ait sérieusement la prétention de connaître le chameau. Et voici le miracle : les bêtes

ne meurent pas ; elles semblent se porter très bien ; elles ont des bosses magnifiques.

Il faut faire quelques réserves : les résultats réels ne sont peut-être pas aussi brillants que les résultats apparents au premier coup d'œil et officiels ; il n'est pas possible qu'une pareille expérience aille tout à fait sans à-coups. Mais l'Anglais a bien plus que nous le sens et l'amour des bêtes. On ne peut pas se promener dans le jardin zoologique du Caire sans un sentiment d'humiliation nationale, quand on se rappelle notre Jardin des Plantes. L'hippopotame a un lac pour soi tout seul, avec de petites îles et des fourrés de roseaux. Les singes ont chacun son petit chalet. Les pièces d'eau sont couvertes de vols en liberté de grands oiseaux, pélicans et aigrettes, qui se gardent bien de se sauver. Ce n'est pas tant la prodigalité qui frappe, il n'y a pas seulement une question d'argent, mais aussi de sentiment, d'amour. L'Angleterre est le pays classique des éleveurs, du fox-terrier au cheval de course ; elle a créé depuis un siècle vingt espèces nouvelles d'animaux domestiques, et ce n'est pas par hasard qu'elle a vu naître Darwin, le plus grand zoologiste des temps modernes.

*
* *

Il ne faudrait pas croire que l'armée anglaise a traversé le désert grâce à une organisation moderne de la chamellerie. Il est intéressant de voir comment elle a renouvelé un vieux procédé, qui semblait fixé une fois pour toutes. Mais elle a inauguré les temps nouveaux, où le chameau dans les voyages désertiques ne fera plus guère figure que d'accessoire.

Ces temps nouveaux sont ceux du mécanisme, et, par exemple, des automobiles. L'automobile au Sahara, voilà dix ans qu'on en parle en Algérie : et, chose curieuse, ç'a n'avait pas fait avancer la question. Feu le colonel Pein, glorieusement tombé depuis sur le front de France, avait même expérimenté, avec une motocyclette, ou peut-être avec deux. Seulement, l'Angleterre a lancé dans ses déserts égyptiens les autos par milliers, de toutes les variétés, de toutes les tailles, depuis la motocyclette jusqu'au tank, de tous les prix, depuis la camelote américaine jusqu'à la voiture de grand luxe.

Dans toute la gamme des voitures existantes il ne doit pas y en avoir une qui n'ait été expérimentée. Pour que l'expérience réussisse, tout le nécessaire a été fait, on a multiplié le personnel technique, et les ateliers de réparation. On n'a pas admis un instant la possibilité de reculer devant une dépense ; l'argent a perdu toute signification.

Cette expérience aura une importance décisive sur l'avenir de la locomotion mécanique au désert. Nos habitudes intellectuelles d'autrefois associaient les idées de roulage et de route : il nous semblait en particulier que les automobiles exigeaient des routes excellentes. D'autre part, le « sable du désert » est une expression de phraséologie courante, l'imagination évoque « la mer figée » des dunes, et elle concevait difficilement qu'on pût rouler dans un pays pareil. Un préjugé populaire, même lorsqu'on peut en démontrer théoriquement l'absurdité, est un obstacle terrible. Cet obstacle vient d'être brusquement surmonté en matière de roulage au désert. Les autos de l'armée anglaise roulent depuis des mois sans route sur la face du désert, telle que le simoun l'a faite. Ça ne pourra plus s'oublier, il y a là quelque chose d'acquis définitivement.

Et puis il se forme un personnel très intéressant et très nouveau. Les soldats mécaniciens s'adaptent progressivement au sol. L'un d'eux disait : « J'apprends à chaque voyage des choses nouvelles. A l'aspect du sol, aux brins de végétation qu'il porte, à des riens que je ne puis pas analyser nettement, je distingue de loin où il faut que je passe. »

Jusqu'ici, dans les rares déserts qu'elle contrôle, l'Europe était représentée par ses bourgeois : officiers, administrateurs, explorateurs. Ces petits mécaniciens sont le début au désert de la classe ouvrière ; ils ont leur intelligence d'Européens au bout des doigts ; et avec une rapidité surprenante ils deviennent aux autos ce que, dans le monde indigène, la caste des chameliers est aux chameaux. Ils sont un élément nouveau, peut-être le germe d'un avenir important.

En attendant, les autos ont rendu à l'armée anglaise des services, dont il faut préciser la nature pour ne pas s'en exagérer l'importance. La voiture de combat a obtenu quelques succès extraordinaires sur lesquels on reviendra. Les

motocyclettes et les voitures légères rendent une masse de menus services quotidiens, elles transportent rapidement des estafettes, des officiers, des blessés. Sur de petites distances, à une allure lente, pour traîner des canons, des munitions, des approvisionnements, on a beaucoup employé les *c terpillars*. C'est la catégorie d'automobiles, qui est célèbre sous le nom de tanks ; mais le tank est blindé, armé, c'est une machine de guerre. Le caterpillar est un instrument de travail. Son nom est assez heureusement choisi. Quand il progresse en rampant sur ses chaînes sans fin, celles-ci ont une ondulation de ventre de chenille. C'est un tracteur et non pas une voiture ; il tire à la façon d'une locomotive un train de voitures à la queue leu-leu ; il leur fait franchir, par exemple, une chaîne de dunes. « On pourrait trouver un terrain qui arrête le caterpillar, dit un officier anglais, mais il faudrait le chercher. » Il a tout à fait cette allure, que les photographies de tanks ont popularisée ; tout particulièrement lorsqu'il se cabre sur un obstacle, il rappelle un monstre antédiluvien, ou une fantaisie de Robida. Il a sans doute un grand avenir au désert. Son emploi est cependant limité par sa lenteur.

Dès qu'il s'agit de transports en grand, au désert comme ailleurs, il faut en venir au rail. On peut dire, j'espère, que l'Angleterre en Égypte, depuis trois ans, a construit quelque chose comme 600 kilomètres de chemins de fer nouveaux. Il me semble que ce chiffre, mieux qu'aucune phrase, rend sensible l'effort extraordinaire et la volonté inflexible.

Il faut se rappeler qu'en Égypte le gouvernement anglais n'a pas recruté un seul soldat ; la main-d'œuvre que peut fournir une population de 15 millions d'habitants est disponible tout entière. On a fait des miracles. Dans la zone arrière de l'armée, par exemple, en plein Delta, il fallut apporter des améliorations au réseau existant, qui n'aurait pas suffi au surcroît de travail. Une voie ferrée de 80 kilomètres fut doublée, sans interrompre un seul jour la circulation des trains ordinaires, en un temps très court (six semaines je crois), en employant une masse énorme d'ouvriers, une dizaine de mille.

D'autres voies ferrées ont été construites en plein désert, qui ne pourront jamais être exploitées, parce qu'elles n'aboutissent nulle part ; elles étaient stratégiques et elles n'ont plus

de sens après la victoire ; il ne reste qu'à les démolir. Et leur total ne doit pas être éloigné de 200 kilomètres.

La grande œuvre est le chemin de fer de Palestine. Son importance économique est énorme ; il n'y a pas à demander s'il doit survivre à la guerre, il sera le seul lien par voie ferrée entre l'Asie et l'Afrique, d'une importance mondiale. Mais il est né de la guerre.

Entre le canal de Suez et la Palestine, 200 kilomètres de désert séparaient les belligérants turcs et anglais; ce sont les solitudes du Sinaï, qui évoquent des souvenirs bibliques, Moïse, les tables de la loi, la manne : il n'y a rien de plus franchement désertique au monde. S'il ne s'est rien passé de sensationnel sur le front égyptien pendant trois ans, c'est ce désert interposé qui en est la cause. Malgré l'insouciance anglaise au début de la guerre, malgré l'endurance du soldat turc, malgré le matériel et l'organisation allemande, les Turcs n'ont jamais pu franchir l'obstacle. Leur attaque du canal de Suez serait mieux nommée une démonstration. Elle a été menée avec des effectifs tout à fait disproportionnés à la tâche. Mais l'Angleterre, dans la troisième année de guerre, est entrée en territoire turc avec une armée, ce qui s'appelle aujourd'hui une armée, pourvue de l'outillage moderne, et tout le désert du Sinaï derrière soi.

Le procédé qu'elle a employé n'a rien de secret, et il est bien simple; elle a construit le chemin de fer, un grand chemin de fer à voie large, sérieux, solide et définitif. L'armée a progressé à travers le désert collée au chemin de fer qu'elle construisait, une masse irrésistible et lente ; si lente ! elle faisait en moyenne 250 mètres par jour, si je compte bien, et il semblait qu'elle ne dût jamais arriver ; mais tout a une fin.

Dans l'œuvre accomplie, ce n'est peut-être pas le chemin de fer qui impressionne davantage. C'est la conduite d'eau. Une conduite, en tuyaux de fonte, accompagne le chemin de fer tout du long, c'est-à-dire sur 200 kilomètres au moins ; elle amène jusqu'en Palestine l'eau du Nil, puisée dans un canal d'irrigation de l'autre côté du canal. Des pompes à vapeur, aspirantes et foulantes, placées en des points étudiés, sont comme les cœurs qui entretiennent la circulation dans cet immense système vasculaire. Les points d'eau antiques,

où ont bu jadis tant d'autres armées, celles des Pharaons ou de Cambyse, sont ignorés sereinement du soldat anglais. N'importe où, dans les coins les plus désespérément arides, dans les paysages les plus lunaires, il tourne un robinet. Pas n'est besoin de dire que l'eau qui en sort est filtrée, aseptisée, garantie potable. Dans toute l'installation anglaise, c'est peut-être ce qui donne davantage l'impression du gigantesque.

Notez que l'eau du Nil n'est pas du tout réservée aux hommes. Il m'est arrivé de visiter un abreuvoir de chameaux, admirablement installé. « C'est, par exception, m'a-t-on dit, de l'eau du puits voisin; elle est un peu saumâtre, mais les animaux s'en contentent. » J'en ai bu dans le creux de ma main une gorgée : dans notre Sahara français je crois bien qu'on l'eût estimée bonne. J'ai demandé si elle ne pourrait pas servir à abreuver les chevaux. On m'a répondu : « Nous l'avons mise à l'épreuve ; 35 p. 100 des chevaux ont montré quelque répugnance. » Un officier responsable du ravitaillement ajoutait ceci, où il mettait peut-être un peu d'humour : « En effet, pourquoi voulez-vous forcer un pauvre cheval à boire une eau à laquelle il n'est pas tout à fait habitué. »

La décence permettra-t-elle d'ajouter de petits détails très vulgaires, qu'il me semblerait fâcheux de passer sous silence. Dans les camps anglais, les « feuillées » pour hommes de troupe comportent un siège et du papier coupé à la machine. Indépendamment des feuillées, il y a partout des urinoirs en fonte; aucun soldat n'urine directement sur le sol du désert. Dans les tentes et les baraquements, on voit partout des appareils tue-mouches des derniers modèles.

Dans le même ordre d'idées, un détail d'organisation assez particulier est l'*Égyptian Labour Corps*. Ce nom est représenté sur l'épaulette des officiers par ses initiales E. L. C. ; une plaisanterie courante est de dire : *England's Last Chan* , la dernière chance de l'Angleterre. Ce sont des ouvriers égyptiens qui ont signé un contrat d'engagement, et qui sont encadrés militairement. Nous avons certainement des choses analogues, dans nos usines de munitions par exemple. Mais je ne sais pas si nous employons nos ouvriers kabyles, comme les Anglais leurs Égyptiens. Ceux-ci, mêlés aux soldats, font tout le travail manuel. On sait que le

soldat anglais est bien plus grand seigneur que le nôtre ; on lui demande le moins possible en dehors du combat. Les Anglais font grand usage de fours crématoires, pour l'incinération de tous les débris. Le Labour Corps approvisionne les fours crématoires avec les déchets de la voirie. Dans le petit camp français de Khan Younès, sous les figuiers, on voyait journellement les « gandouras » de coton bleu de l'E. L. C. Discrètement et consciencieusement, ces gens-là ramassaient le moindre bout de papier. Leur terrain d'opérations avait une vingtaine de kilomètres de diamètre, et sur cette superficie immense l'autorité militaire anglaise ne laissait pas traîner un morceau de vieux journal. Il me semble que ces petits traits complètent le tableau. Ne font-ils pas sentir le fini minutieux d'une préparation incomparable?

*
* *

En 1915, l'Égypte fut attaquée des deux parts, d'un côté par les Turcs et de l'autre par les Senoussistes tripolitains. La guerre contre les Senoussistes est finie aujourd'hui, mais finie tout à fait; c'est du passé, un document. J'espère qu'on me permettra de la raconter; elle n'est pas très intéressante en soi, mais on y voit l'armée anglaise d'Égypte en action.

Le territoire égyptien est séparé de la Tripolitaine par les dunes du grand erg libyque, qui est infranchissable. Aucun Européen ne l'a jamais traversé. On n'y connaît pas de sentier que suivent les caravanes; on ne trouve pas de guides indigènes qui le connaissent. C'est un fait dont il faudrait tenir compte pour comprendre tout le développement historique de l'ancienne Égypte pharaonique. Ce pays est enkysté, isolé non seulement du côté de l'Asie, mais aussi du côté de l'Afrique : le grand erg libyque est une cloison plus étanche que la mer Rouge, quoiqu'il apparaisse moins sur la carte.

Pour aller d'Égypte en Tripolitaine, il n'y a qu'un passage relativement étroit entre la pointe du grand erg et la Méditerranée. Ce seuil est un des plus importants de la planète, un des plus célèbres aussi, puisqu'on y trouve l'oasis de Jupiter Ammon — aujourd'hui Siouah.

Les Senoussistes l'attaquèrent en novembre 1915 ; ils le

trouvèrent gardé par les douaniers, qui sont quelques méharistes négres appelés gardes-côtes, *coast-guards*. Le seuil franchi, l'invasion se répandit sans trouver de résistance dans les oasis du désert libyque, celles qui s'alignent en chapelet parallèle au Nil, à la bordure interne du grand erg (ce sont Baharieh, Farafra, Dakhla). La plus méridionale et la plus importante, celle de Dakhla, est très avant dans le Sud sous le parallèle de Louqçor. C'est ce groupe d'oasis dont la proximité a conditionné pour une part la prospérité de Thèbes. Il fallut naturellement le reconquérir, et ce fut l'objet d'une campagne de haute Égypte.

Ce qui fait l'intérêt de cette campagne, c'est la construction d'un chemin de fer nouveau. Il se détache de la vallée du Nil en un point choisi parce qu'il était le plus proche à vol d'oiseau de l'oasis de Baharieh. C'est cette oasis qui était visée : je suppose que cette conception stratégique est irréprochable : la pointe dans cette direction menaçait de couper aux Senoussistes leur ligne unique de communication et de retraite. La longueur totale de ce chemin de fer nouveau est d'environ 120 kilomètres ; il a été construit entre novembre 1915 et octobre 1916, en une dizaine de mois ; il a donc progressé avec une vitesse de 12 kilomètres par mois, environ un kilomètre en deux jours et demi : c'est magnifique. Le geste est d'autant plus beau que cette voie ferrée n'aboutit nulle part, elle est en bonne place parmi celles qui ne seront susceptibles d'aucune utilisation après la guerre. Le but poursuivi fut atteint. Les Senoussistes trouvèrent la menace intolérable, et évacuèrent spontanément, sans attendre l'attaque, la totalité des oasis nilotiques. Dakhla fut réoccupé par les Anglais le 20 et Baharia le 21 octobre 1916, sans combat.

Dès que la retraite de l'ennemi fut signalée, tout ce que les forces anglaises comptaient d'éléments mobiles fut lancé à la poursuite des méharistes, automobiles surtout. Un officier qui a pris part à cette poursuite, à la tête d'une escadrille de voitures légères, a bien voulu répondre à ma question : « Avez-vous vu un Senoussiste? — Oui, j'en ai vu un à trois milles de distance, qui filait comme le diable. »

Telle fut la campagne de haute Égypte ; pour la rendre plus intelligible, il faut ajouter quelques précisions. Les oasis

qu'il s'agissait de reconquérir étaient exactement : Baharia, 6 773 habitants ; Farafra, 632, et Dakhla, 18 368. Il y a 550 kilomètres de désert entre Dakhla et Siouah, qui est la seule base possible. Dans ces conditions, sachant combien sont médiocres les ressources alimentaires d'une oasis, qu'on imagine le nombre probable des Senoussistes qui ont occupé Dakhla. Il n'a pas pu excéder un petit nombre de centaines. D'autre part, les Anglais ont toujours tenu la petite oasis de Khargeh, qui est reliée au réseau général par une voie ferrée ancienne. Le point terminus de cette voie ferrée n'est qu'à 70 kilomètres de Dakhla.

Il y a donc eu pendant dix mois 3 ou 400 Senoussistes peut-être à Dakhla, à 550 kilomètres de leur propre base, et à 70 de la base anglaise ; ajoutons : 70 kilomètres en terrain excellent, très propre au roulage. Il est superflu de préciser, et on imagine aisément quelles forces mobiles considérables étaient disponibles à cette base anglaise. La tactique adoptée cependant a été de construire à n'importe quel prix 120 kilomètres de chemin de fer nouveau.

*
* *

Cette campagne de haute Égypte a pour contre-partie la campagne autour de Siouah, sur les frontières de la Tripolitaine.

Les Anglais y avaient pour base deux ports méditerranéens. L'un est Matrouh ; c'est le port de Siouah depuis des millénaires, depuis le temps où Siouah était l'oasis d'Ammon, et Matrouh s'appelait Paraitonion. L'autre est Solloum, juste sur la frontière, à quelques milles du premier poste italien. Là s'étend entre la côte et l'oasis d'Ammon un immense plateau nu, tabulaire, au sol ferme. Il n'y a pas de sol naturel au monde qui soit plus propre au roulage automobile. Sur ce plateau, les autos blindées anglaises ont remporté des victoires extraordinaires, que la presse a relatées en termes dithyrambiques, et qui sont pourtant parfaitement authentiques.

Dans une première affaire, au sud de Solloum, une dizaine d'autos blindées ont fait un raid d'une quarantaine de milles,

ce qui fait environ 65 kilomètres : il faut entendre une quarantaine de milles à partir du point où elles ont décollé de la colonne. Elles ont fait ce bond de 40 milles seules, sans appui d'aucune sorte ; elles avaient un armement de mitrailleuses. C'est dans ces conditions qu'elles ont surpris, attaqué et battu les Senoussistes. Il faut se représenter ces voitures chargeant en ligne, comme les chars de Ramsès sur les murailles des temples.

Ç'a été la bataille la plus décisive de toute cette petite guerre. Le butin fut énorme pour le désert ; trois canons, neuf mitrailleuses, des cartouches par centaines de mille. J'ai donné le chiffre de dix autos, j'ai le regret d'avouer qu'il est approximatif. Mais je puis indiquer avec une certitude et une précision absolue le nombre des hommes, officiers et soldats, qui montaient ces autos. Ils étaient exactement 34. Les Anglais ont estimé que ces 34 hommes ont mis en fuite, en fuite éperdue, la grande panique, 1 100 Senoussistes. Ce dernier chiffre naturellement n'est pas aussi certain que le premier. En tout cas, la disproportion numérique était extraordinaire.

Une bataille pareille entraîne, chez le vainqueur et chez le vaincu, des conséquences morales. Le capitaine Bald, qui fut un des 34, a bien voulu me montrer les autos blindées. Elles sont du type habituel dans toute l'armée anglaise. Pourtant, le type primitif sur le front français comportait un couvercle : « Ici, quand nous avons vu à qui nous avions affaire, nous avons enlevé le couvercle. »

A ce mépris calme des Anglais correspond une dépression chez les Senoussistes. On s'en est aperçu, un peu plus tard, à la prise de Siouah.

L'oasis d'Ammon est restée aux mains des Senoussistes jusqu'aux premiers jours de février 1917. Vers ce temps-là, les Anglais furent informés que l'oasis était occupée par une garnison de 200 hommes seulement. Cette information était complètement fausse : la garnison était dix fois plus forte peut-être qu'on ne le disait. « Si nous avions su ça, nous les aurions laissés bien tranquilles », disait une autorité. C'est que la distance à parcourir entre Matrouh et l'oasis est de 300 kilomètres environ. C'est beaucoup pour un raid d'autos blindées. Le raid eut lieu pourtant et réussit. La dispropor-

tion numérique devait être à peu près la même qu'à l'affaire de Solloum ; mais l'allure de la bataille fut différente. Cette fois on ne se fit pas grand mal. Les Senoussistes refusèrent le combat. Ils se réfugièrent dans une forte position, sur un terrain où les autos ne pouvaient pas les suivre. « Et ils y seraient encore, dit le capitaine Bald, s'ils n'avaient préféré s'en aller d'eux-mêmes. » Il est vrai qu'ils avaient une raison de s'en aller, c'était la soif; les autos s'étaient établies entre la source et les Senoussistes. Pourtant, ceux-ci auraient pu essayer d'employer dans une attaque leur énorme supériorité numérique. Ils ne l'ont pas fait.

*
* *

Les deux parties de la campagne contre les Senoussistes font l'une avec l'autre un contraste vif. Les Anglais passent brusquement d'une extrême prudence à une témérité folle.

Dans l'argot anglais, l'expression *muddle through* est à peu près l'équivalent de notre « système D ». Et puisqu'ils ont le mot, il faut admettre qu'ils ont aussi la chose. Mais sur le front d'Égypte deux souvenirs ont pesé assurément sur toutes les décisions de l'État-Major : celui des Dardanelles, et celui de Kut-el-Amara ; il faut entendre, bien entendu, la première affaire de Kut, celle qui s'est terminée par une capitulation. On n'en a jamais parlé, mais tout s'est passé comme si on y avait pensé tout le temps. On s'est juré silencieusement de ne pas recommencer. Dans la conduite de la guerre on sent un parti pris, poussé jusqu'à l'absurde, de ne rien aventurer et de gagner la guerre sans livrer bataille. A certains moments, ce parti pris a pu paraître avoir des inconvénients, puisque, à la guerre comme ailleurs, qui ne risque rien n'a rien.

Sur le front égyptien principal, celui de Palestine, pendant quelques mois, le printemps et l'été 1917, la fortune a paru hésiter. La période de préparation était close, magnifiquement; l'armée anglaise avait franchi le désert, elle était admirablement outillée, ravitaillée, elle était aux portes de la Palestine, et elle n'arrivait pas à les forcer.

Le front de Gaza ressemblait à celui de France, tranchées, fils de fer barbelés, abris souterrains, artillerie lourde. Après des assauts furieux et meurtriers on n'avait pas avancé d'un mètre. Des lignes anglaises, pendant des mois, dans l'atmosphère transparente, on voyait au loin tous les jours à l'horizon une petite tache d'un blanc éclatant qui était Gaza, dans une tache verte plus étendue, qui était les jardins de Gaza. Tout à côté un mamelon très léger, une bosselure insignifiante était le fameux Ali-Mountar, pour la possession duquel on s'est beaucoup entre-tué, quelque chose comme Vaux ou Douaumont aux proportions de la guerre de Palestine. On entendait la canonnade intermittente, on voyait passer les avions; certaines nuits plus bruyantes que les autres, on voyait l'horizon s'illuminer de fusées éclairantes. Et cela pendant des mois. Cette bataille immobile, de durée indéfinie, inquiétait; on ne la reconnaissait que trop; eh quoi! en Palestine aussi. Aujourd'hui on peut ou plutôt il faut avouer tout cela, et la décision enfin obtenue est de bon augure pour d'autres fronts.

Les Turcs s'estimaient vainqueurs. Lorsqu'ils apprirent le départ du général Murray, que remplaçait le général Allenby, des avions turcs laissèrent tomber dans les lignes turques une lettre ouverte ainsi conçue : « Adieu, Murray, nous battons ton infanterie, mais nous désespérons de battre jamais tes communiqués. » Il est superflu de faire observer que ces Turcs étaient trop modestes et que leurs communiqués ne redoutent aucune comparaison.

Il me souvient aussi d'un officier anglais qui disait en riant : « Savez-vous combien de temps Bonaparte a mis pour aller de l'isthme de Suez à Jaffa? Il a mis sept jours. » Sept jours! une fois le charme rompu, le général Allenby ne les a pas mis pour franchir les 50 kilomètres entre Gaza et Jaffa.

La victoire maintenant acquise donne toute sa valeur à la besogne silencieuse et acharnée qui l'a préparée. On songe à tout le reste, au travail de la flotte anglaise, à l'armée de Douglas Haig, pour ne rien dire de Salonique, de l'Afrique orientale allemande. L'effort de l'Angleterre en Égypte, même en y joignant celui qu'elle fait en Mésopotamie, est une bien petite partie de son effort total. Elle a suffi pour mettre hors de combat des troupes aussi solides que l'armée turque.

On rencontre actuellement dans l'Orient anglais quelques officiers turcs, exilés, ou déserteurs ; quelques-uns se battent pour l'Entente avec le sultan de La Mecque. Ils sont curieux à entendre causer de l'armée anglaise.

Ils sont restés pendant toute leur carrière exposés à la suggestion allemande, si puissante, et ils sont encore intoxiqués. Puis le cerveau d'un Oriental est trop religieux pour enregistrer immédiatement les faits nouveaux : on y retrouve les idées périmées, comme dans des coins reculés de province les modes parisiennes d'il y a dix ans. Qui a dit en latin macaronique : *Oriens vult decipi*? J'ai connu des officiers turcs qui gardaient ainsi naïvement les opinions anciennes sur le soldat anglais, non pas celle de Bugeaud : « La meilleure infanterie du monde »; mais les façons de penser que la guerre des Boers avait mises à la mode et qu'on retrouve dans la presse allemande jusqu'à la Somme. Si les Turcs en sont restés là, comme il semble, ils ont en ce moment un terrible réveil. Cette force anglaise est impressionnante par la façon qu'elle a de s'accumuler en arrière de l'obstacle, goutte à goutte, sans hâte et sans fin, jusqu'au moment où elle emporte tout.

C'est Kitchener qui disait : « Dans toutes nos guerres nous perdons toutes les batailles, sauf la dernière. » Il y a encore l'opinion de Philippe de Commines. Il me semble que, depuis trois ans de guerre, elle n'a pas encore été reproduite. Commines la donne à propos de « cette armée, la plus grande que passa oncques roi d'Angleterre », pour assister contre le roi de France, le duc de Bourgogne, Charles le Téméraire. « Si Dieu n'eust voulu troubler le sens... audit duc..., il eust été besoin que toute une saison il ne les eut perdu de vue (les Anglais), pour leur ayder à adresser et conduire leur armée aux choses nécessaires, selon nos guerres de deçà ; car il n'est rien plus sot, ni plus mal adroict, quand ils passent premièrement ; mais en bien peu d'espace, ils sont très bonnes gens de guerre, sages et hardis. »

E.-F. GAUTIER
Professeur à l'Université d'Alger.

1er décembre 1917.

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.

LIVRES NOUVEAUX

LE SANG DU SACRIFICE,
par **Jean Aicard.**

Le nouveau recueil de vers que publie M. Jean Aicard est dédié aux nations alliées dont le sang a coulé généreusement dans la coupe du sacrifice offert pour le salut de l'humanité civilisée. On retrouve dans ces poèmes la chaleureuse éloquence et cette inspiration toujours abondante qui distinguent l'auteur des *Poèmes de Provence* et du *Manteau du Roi*. Ils sont dignes d'un si grand sujet. Deux bonnes traductions, l'une anglaise, l'autre italienne, accompagnent le texte du poète et propageront utilement son idéalisme hors de nos frontières.

SCÈNES DE LA VIE RÉVOLUTIONNAIRE EN CHINE,
par **Jean Rodes.**

Au cours de la période qui s'étend de 1911 à 1914, l'Empire du Milieu n'a cessé d'être agité par des révolutions : la République fut proclamée, puis, après une période d'anarchie, remplacée par la dictature de Yuan Chi Kaï ; M. Rodes a vu divers épisodes de ces temps troublés ; sa narration est pittoresque et contient des détails et des traits de mœurs curieux. Le mystère qui enveloppe l'Extrême Orient, les sympathies récentes qu'il nous a témoignées font lire avec intérêt les ouvrages qui le concernent.

L'EAU LUSTRALE,
par **Claude Varèze.**

Tandis que d'autres romanciers ont évoqué la guerre elle-même et son pittoresque formidable, l'auteur de l'*Eau lustrale* en étudie la répercussion dans les âmes. Il nous présente une famille formée d'éléments hétérogènes et même assez discords. En participant à l'épreuve universelle, elle se recrée ; elle sort transfigurée des ruines et des deuils. On ne contestera au romancier ni l'intérêt dramatique de son œuvre ni la haute portée du symbolisme qu'elle dégage. Le livre émeut et il fait réfléchir.

POUR L' APRS-GUERRE,
par **Paul L. d'Arc.**

Rêvant pendant sa captivité en Allemagne à la reconstitution de la France après la guerre, un industriel du Nord expose ici ses idées sur la réforme de l'enseignement. Les discussions sont assez hâtives et les idées générales plu satisfaisantes ; l'auteur semble ignorer qu'une citation de Victor Cousin ne constitue pas une autorité évidente, et son spiritualisme n'est pas des plus nets. L'ouvrage renferme pourtant des suggestions de bon sens sur l'instruction au village.

FRAGONARD,
par **Pierre de Nolhac.**

Érudit, poète et conservateur de nos richesses artistiques à Versailles, M. Pierre de Nolhac était triplement qualifié pour nous présenter l'œuvre du délicieux Frago. Son grand ouvrage sur ce maître est connu de tous les fervents de l'art français au XVIIIe siècle. Aujourd'hui, en un format moins imposant et plus maniable, voici une monographie non moins riche quant au texte et à l'illustration. Après l'avoir lue on aura une idée complète du génie de Frago, de sa formation, de son épanouissement depuis ses débuts parisiens et ses années d'Italie jusqu'à l'achèvement de sa carrière. Les reproductions qui accompagnent cette excellente étude ont été exécutées avec un soin artistique qu'on ne saurait trop louer.

LES SEPT PREMIÈRES DIVISIONS ANGLAISES,
par **Lord Ernest W. Hamilton.**

Les unités britanniques qui livrèrent les premiers combats de la guerre étaient peu nombreuses : leur action n'en fut pas moins énergique et leurs pertes très lourdes. L'historique de lord Hamilton a fait connaître dans son pays les opérations auxquelles elles prirent part : bataille de Mons, engagements de la retraite, bataille sur l'Aisne et autour d'Ypres ; à son tour le lecteur français verra quel fut le rôle de ces troupes qui qualifiées de « méprisables » par l'ennemi, soutinrent vigoureusement ses attaques, et par leur courage et leur endurance donnèrent à l'Angleterre le temps de préparer de nouveaux contingents.

LES AVEUGLES EN FRANCE,
par **Marcel Bloch.**

Depuis le XVIIIe siècle des initiatives généreuses cherchent à améliorer la condition sociale des aveugles. Les institutions actuelles sont pourtant loin de subvenir à tous leurs besoins. M. Bloch, aveugle lui-même, expose l'état actuel des œuvres d'assistance, les procédés d'instruction, les métiers que la cécité n'interdit pas. Des réformes dans l'enseignement et l'apprentissage sont nécessaires ; en adoptant le projet Chautard, base d'une organisation systématique, on permettra aux aveugles de vivre d'une vie plus normale et plus utile à la société. L'ouvrage de M. Bloch indique ainsi aux voyants ce que sont les aveugles et ce qu'on peut faire pour eux.

LA REVUE DE PARIS

85bis, faubourg Saint-Honoré

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

PRIX DE LA LIVRAISON : 2 fr. 50

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré (téléphone : Wagram* 16.20), *dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première **Table Décennale (1894-1903)** *est mise en vente au prix de* **2** *fr.* **50**.

POUPY imprimeur de la *Revue de Paris*, 85bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.